

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

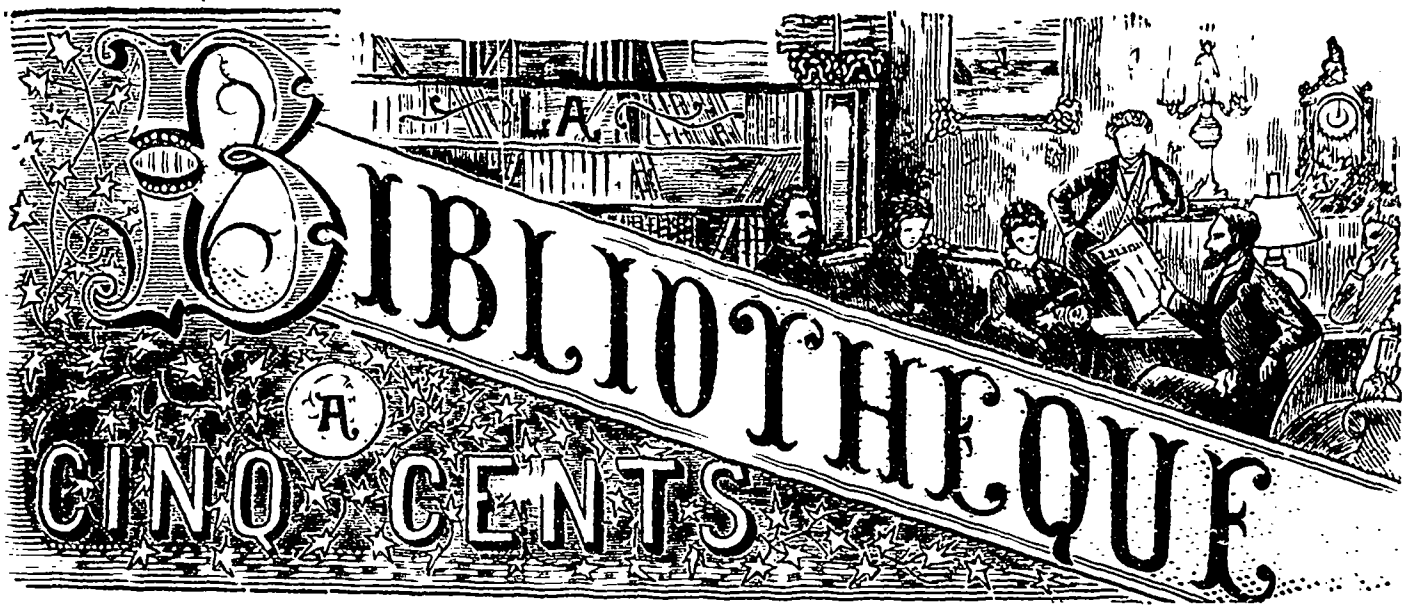
- |   |   |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur  |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées  |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence  |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure   | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible  |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:<br>Commentaires supplémentaires:  |   |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# BIBLIOTHÈQUE

CINQ CENTS



Publié par POINIER, BESSETTE & CIE., 1540, rue Notre-Dame

Vol. I { PAR AN } MONTREAL, 20 MAI 1886 { UN NUMERO } No. 7  
{ \$2.50 } { 5 CENTS }

## TOLLA



Lello s'arrêta sur les marches du palais et chanta d'une voix pure et sonore le premier couplet d'une romance que Philippe avait composée pour lui.

FILTEAU & FRÈRES  
27

# TOLLA

PAR EDMOND ABOUT

## I

La famille Feraldi n'est pas princière, mais elle marche de pair avec bien des princes. Alexandre Feraldi, comte du Saint-Empire, baron de Vignano, chevalier de l'ordre de Constantin, est un des soixante patriciens inscrits sur les tables du Capitole. Il n'a jamais voulu entrer dans l'armée pontificale, où son père était lieutenant-colonel. Une sante délicate, l'instruction sérieuse qu'il a reçue au collège de Nazareth, et, par-dessus tout, la nécessité de rétablir les affaires de sa famille, lui a fait embrasser l'étude des lois et de la jurisprudence. Le temps n'est plus où l'on trouvait dans chaque Romain l'étoffe d'un soldat, d'un laboureur et d'un juriconsulte ; mais les patriciens ont conservé le respect des trois arts glorieux qui font la grandeur de leurs ancêtres. Le comte Feraldi, docteur en droit sans déroger, se maria en 1816 à Catherine Mariani, fille du marquis de Grotta Ferrata. Vers la même époque, deux de ses cousins germains, du même nom que lui, épousèrent des princesses, une Odescalchi et une Barberini. Alexandre Feraldi ne fut pas insensible à l'honneur de ces alliances, qui relevaient le nom de sa famille. Trois mois après, une succession inespérée, qui vint le surprendre pendant la grossesse de sa femme, le mit pour toujours au-dessus du besoin, en portant son revenu à vingt-cinq ou trente mille francs. Jamais homme ne fut plus heureux que le comte Feraldi dans la première année de son mariage. Sa femme l'aimait éperdument.

Le 1er septembre 1816, la comtesse mit au monde une fille qui fut baptisée sous le nom de Vittoria. Un an plus tard, Vittoria eut un frère qu'on appela Victor. Le triomphant petit comte Alexandre n'avait pas trouvé de noms plus modestes pour ses enfants. La comtesse et les gens de la maison appelaient tout bonnement le petit garçon Toto et la petite fille Tolla.

Le palais Feraldi est situé dans un des plus nobles quartiers de Rome, à deux pas de l'ambassade de France. Tolla fut élevée au milieu des arbres et des fleurs. Une grande allée, abritée contre le vent du nord par une muraille de cyprès, était sa promenade d'hiver. A l'âge de sept ou huit mois, elle fit la connaissance d'un vieux citronnier en fleur qui devint son meilleur ami. Elle tendait vers lui ses petits bras ; elle arrachait à belles mains les longues fleurs et les gros boutons violacés, et elle les portait à sa bouche. Le médecin de la maison, le docteur Ely, permit que dès les premiers jours d'avril on la gardât une heure ou deux au jardin, étendue en liberté sur un tapis, à l'ombre de son citronnier. L'été venu, c'est au jardin qu'elle prit ses premiers bains, dans une eau que le soleil avait eu soin de chauffer. Tolla grandit avec les plantes qui l'environnaient, sans effort et sans douleur.

Tous les ans, au mois d'août, le comte s'embarquait pour Capri, où il possédait un beau vignoble. Tandis qu'il surveillait ses vendanges, la comtesse allait vivre à Lariccìa, en bon air, dans une jolie villa ou, de mémoire d'homme, personne n'avait pris les fièvres. Son mari venait bientôt l'y rejoindre. Ils y restaient avec leurs enfants jusqu'aux froids, et ne retournaient jamais à Rome avant d'avoir vu cueillir les olives.

Tolla passa à Lariccìa les plus beaux jours de son enfance. Elle y était plus libre qu'à Rome, quoiqu'on l'eût placée sous la haute main du petit Menico, fils d'un fermier de son père. Menico, c'est-à-dire Dominique, avait cinq ans de plus que Tolla et six ans de plus que Toto, mais il n'abusa jamais de l'autorité que lui donnaient son âge et la confiance de la comtesse. Il ne savait rien refuser à Tolla. En dépit de toutes les recommandations de prudence et d'abstinence qu'on ne lui avait pas ménagées, il laissait lui-même sa petite élève sur tous les ânes du village, et il maraîchait à son intention dans les jardins les mieux enclos. Plus d'une fois on surprit le mentor éclatant de rire à la vue de Tolla qui mordait à belles dents une lourde grappe de raisins jaunes, ou qui se barbouillait les joues avec une grosse figue violette. Les jardins, les bois, les

ânes et Menico furent pendant douze ans les seuls précepteurs de Tolla. Sa mère lui apprit un peu de religion et de musique. Comme on ne la força jamais de se mettre au piano, elle y vint toujours volontiers. Ses petits doigts aimaient à courir sur les touches d'ivoire. Il se trouva qu'elle avait l'oreille juste, et même, ce qui est plus rare chez les enfants, le sentiment de la mesure.

La religion, et surtout ce catholicisme splendide qui règne à Rome, trouva chez elle une âme bien préparée. La pompe des cérémonies, les parfums de l'encens, l'or, le marbre, la musique sacrée, l'attirèrent invinciblement, comme ce citronnier fleuri auquel elle tendait les bras. Cette âme aimante n'eut pas besoin d'apprendre la charité. A quatre ans, elle déchirait ses habits, parce qu'elle avait remarqué qu'on les donnait aux petits pauvres lorsqu'ils étaient déchirés. Elle émiettait son déjeuner aux oiseaux du jardin. "Ne sont-ils pas notre prochain ?" disait-elle. "Je nourris mes frères aîlés." Sa charité s'étendait jusqu'aux morts. Un jour, sa mère la conduisit à l'église des Jésuites, où l'on prêchait pour les âmes du purgatoire. C'était dans l'octave de Saint-Ignace, un mois environ avant qu'elle eût accompli sa sixième année. Tolla écouta le prédicateur. Quand la première quêteuse passa près d'elle, elle jeta dans la bourse une petite pièce de monnaie que sa mère lui avait donnée pour cet usage ; mais lorsqu'on vint quêter devant elle pour la seconde fois, comme elle n'avait plus d'argent, elle détacha vivement son petit bracelet de corail et le donna aux âmes du purgatoire. On ne s'en aperçut que le soir en la déshabillant.

—Tu n'aurais pas dû, lui dit sa mère, donner ton bracelet sans ma permission.

Elle répliqua vivement

—Vous n'avez donc pas entendu, maman, comme ces pauvres âmes ont soif ?

A treize ans, Tolla savait lire et écrire, monter à cheval, grimper aux arbres, sauter les fossés, jouer du piano, aimer ses parents et prier Dieu. Son père s'aperçut qu'avec ses petits talents, sa parfaite ignorance et ses grandes qualités, elle ressemblait pas mal à un buisson d'aubépine en fleur. On résolut de la mettre en pension.

Tolla, jetée sans transition dans les habitudes régulières et presque monastiques d'une grande communauté, n'eut pas le temps de regretter sa liberté, sa famille et les bois de Lariccìa. Elle s'éprit pour l'étude d'une passion soudaine, mais où la curiosité avait plus de part que l'émulation. Elle se souciait médiocrement de paraître savante, mais elle conçut un incroyable désir de savoir. Toutes les facultés sérieuses de son esprit, brusquement éveillées, entrèrent en travail, et l'on crut reconnaître que l'oisiveté où elle avait vécu avaient centuplé ses forces.

A la fin de l'année 1831, Tolla, sans avoir songé un seul instant à se couvrir de gloire suivant les intentions de son père, se trouva la première de sa classe et reçut la croix d'or. Elle maintint sa supériorité, sans y penser, jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Dans l'automne de 1834, Tolla parlait assez élégamment le français et l'anglais ; elle avait amassé la petite somme de connaissances qu'un pensionnat peut offrir à une jeune fille ; un excellent maître avait cultivé sa voix et changé en talent ce qui n'était chez elle que l'instinct de la musique ; ses parents la trouvèrent parfaite, et son père glorieux se hâta de la conduire dans le monde.

Elle y fit une entrée triomphale, et Rome se souvint encore de sa présentation chez la marquise Trasimeni. Les mères de famille, intéressées à lui trouver des défauts, avaient armé leurs yeux de la curiosité la plus malveillante. Elle subit sans s'en douter ce formidable examen où tous les juges étaient prévenus contre elle : elle en sortit à son honneur. L'aréopage des femmes de quarante ans décida à l'unanimité qu'elle avait une petite figure française, assez gentille. Les hommes la proclamèrent de prime-saut la plus jolie fille de Rome.

Sa beauté était de celles qui découragent les statuaires et leur font cruellement sentir l'impuissance de leur art. Ses mains, sa figure et ses épaules avaient la pâleur mate du mar-

bre, et cependant le marbre le plus fidèle n'aurait jamais pu passer pour son image. La jeunesse dans toute sa force éclatait à travers cette enveloppe délicate ; la pâleur de son visage était saine et robuste. Elle ressemblait à ces lampes d'albâtre qu'une flamme intérieure fait doucement resplendir. Ses yeux châtain, mais qui paraissaient noirs, avaient le regard doux, étonné et un peu farouche d'une jeune biche qui écoute les échos lointains du cor. Sa chevelure longue, épaisse et soyeuse, s'entassait sur sa tête et débordait en deux boucles pesantes jusque sur ses épaules. Son corps mignon, souple, frêle, et cependant vigoureux, ressemblait à ces statues antiques dont la vue n'inspire que de hautes pensées et de nobles désirs.

Si Tolla n'avait eu pour elle que son esprit et sa beauté, elle aurait trouvé un époux ; mais comme elle avait un dot, il s'en présenta quarante. Le comte Feraldi ne se faisait pas faute de dire à qui voulait l'entendre : " Il y a vingt mille sequins ou cent mille francs de bon argent dans un coffre de ma connaissance pour le brave garçon que choisira la plus jolie fille de Rome." Tolla dansa pendant deux hivers avec toute la jeunesse des États pontificaux sans choisir personne. Ses parents ne la pressaient pas. " Prends ton temps, lui disait son père. Je conviens qu'il n'est pas facile de trouver un homme digne de toi : pour ma part, je n'en connais point." La comtesse, à qui ses bonnes amies demandaient, par pure charité, pourquoi Tolla, avec sa beauté, son esprit et sa dot, était arrivée à l'âge de dix-neuf ans sans se marier, leur répondait sans malice aucune ; " Nous ne sommes pas de ces parents qui grillent de se débarrasser de leurs filles." Tolla dans le monde était l'orgueil de son père ; Tolla dans sa famille était la vie et la bonne humeur de la maison. Entre un bal et une promenade à cheval avec son frère, qui venait de terminer ses études, elle partageait avec sa mère les travaux domestiques et les soins du ménage ; elle revoyait les comptes de l'intendant : elle traçait à sa femme de chambre, qui lui servait de lingère et de couturière, le dessin d'un col ou d'une paire de manches ; elle présidait à quelque arrangement nouveau dans son cher jardin, où elle travaillait en chantant à un bel ouvrage de tapisserie. Elle était présente partout, voyait tout, savait tout, disposait tout, commandait, souriait et plaisait à tout le monde. Cette petite personne mondaine, cette danseuse infatigable, cette écuyère intrépide qui sautait les barrières et les fossés, pratiquait au palais Feraldi toutes les gracieuses vertus d'une mère de famille.

## II

Le 30 avril 1837, l'élite de la noblesse de Rome était réunie chez la marquise Trasimeni. Les jeunes gens dansaient au piano dans le salon des tapisseries ; quelques mères de famille surveillaient nonchalamment les plaisirs de leurs filles ; les papas jouaient au whist dans le boudoir de la marquise ; le jardin, de plain-pied avec l'appartement, était peuplé d'une douzaine de fumeurs qui promenaient dans l'obscurité la lueur de leurs cigares. On jouissait des premières douceurs du printemps et des derniers plaisirs de l'hiver.

Mme Assunta Trasimeni avait alors la maison la plus agréable et la moins bruyante de Rome.

Le salon, les meubles, les habitudes douces et régulières de la maison, tout encadrait merveilleusement la figure de la marquise. Elle touchait à sa quarantième année, elle était grande, un peu maigre, et blonde avec d'admirables yeux noirs. Sa beauté était faite de dignité, de bienveillance et de tristesse. Elle portait invariablement une robe de velours noir, et personne ne se souvenait de l'avoir vue autrement vêtue, même dans sa jeunesse et du vivant de son mari. Cette digne et sérieuse personne ne riait jamais ; son sourire avait je ne sais quoi de résigné. Elle n'aimait ni le jeu, ni la conversation, ni la musique, excepté quelques vieux airs qu'elle jouait sur son piano lorsqu'elle était seule ; elle avait renoncé à la danse dès l'âge de dix-neuf ans, une année avant son mariage. Sa position et la fortune de son mari l'avaient condamnée à recevoir et aller dans le monde ; cependant ni dans le monde ni chez elle aucun homme ne lui avait fait la cour. Une heure d'entretien lui avait toujours suffi pour éteindre les passions que sa beauté avait allumées. L'amour le plus intrépide aurait reculé devant le spectacle de

ce cœur brisé, de cette sensibilité éteinte, de cette âme pleine de ruines mystérieuses. Elle n'aimait, après Dieu, que son fils Philippe, un beau jeune homme de vingt ans, qui venait d'entrer dans la garde noble. Elle ne haïssait personne : le seul homme dont elle évitait la rencontre était un ancien ami de son mari, le colonel Coromila. Sa vie égale et monotone était comme un tissu de prières et de bonnes actions. Toutes ses matinées se passaient à l'église des Saints-Apôtres, sa paroisse ; le soir, elle allait dans les salons, comme une sœur de charité dans les mansardes, pour soutenir les faibles et soulager les affligés. Elle excellait à consoler les amours malheureux et à guérir ces secrètes blessures de l'âme pour lesquelles le monde a si peu de pitié. Elle s'employait, avec une prédilection visible, à marier les jeunes filles et à aplanir les obstacles que l'inégalité des fortunes élève entre ceux qui s'aiment. C'était un préjugé répandu dans Rome que toutes les unions contractées sous les auspices de la marquise étaient nécessairement heureuses, et lorsqu'on voulait désigner un mauvais ménage, on disait : " Ils n'ont pas été mariés par la Trasimeni."

Quoique cette sainte femme fût un objet de vénération pour tous et d'admiration pour quelques-uns, la curiosité publique, qui ne perd jamais ses droits, cherchait encore, après plus de vingt ans, le secret de sa tristesse ; mais personne ne connaissait le chagrin qui avait assombri une si belle vie. La comtesse Feraldi, son amie d'enfance, se rappelait que la belle Assunta avait refusé deux ou trois fois la main du marquis Trasimeni, sans que rien pût expliquer cette répugnance. Le jour du mariage, on avait eu beaucoup de peine à lui faire quitter le noir pour lui faire prendre le costume traditionnel des mariées. Elle avait dit à sa mère en partant pour l'église : " J'entre dans le mariage comme dans un couvent." De ces souvenirs très-vagues, dont l'authenticité même était fort contestée, quelques personnes avaient pu conclure que la marquise portait le deuil d'un premier amour.

Au moment où commence cette histoire, Mme Trasimeni était assise dans un coin du grand salon, entre la comtesse Feraldi et une étrangère établie depuis plusieurs années à Rome, la générale Fratief. Tout en causant, ces trois mères regardaient avec une satisfaction visible un quadrille où leurs enfants étaient réunis. Philippe ou Pippo Trasimeni dansait avec Tolla, en face de Nadine Fratief, toute fière d'avoir pour cavalier le lion des bals de Rome, le roi de la jeunesse dorée, Lello Coromila, des princes Coromila-Borghini.

Pour un homme averti, les physionomies de ces quatre jeunes gens auraient été un spectacle curieux. Lello Coromila paraissait causer très-vivement avec sa danseuse, qui semblait plaisanter et rire sans arrière-pensées, avec tout l'abandon de la jeunesse. Pippo lutinait Tolla pour obtenir une petite rose pâle qu'elle avait attachée à son corsage, et Tolla, qui ne céda qu'à la dernière figure de la contredanse, était très-animée à la défense de son bien. Ni Mme Feraldi, ni la générale, ni même la bonne marquise, avec sa pénétration maternelle, ne devinaient les sentiments cachés sous cette surface de gaieté et d'indifférence ; mais, à mieux surveiller les visages, elles auraient reconnu que les yeux de Lello dévoraient Tolla ; que Tolla, confuse, inquiète et presque heureuse, se débattait contre un sentiment nouveau pour elle ; que Pippo, leur ami commun, les regardait l'un et l'autre en homme qui voudrait les voir l'un à l'autre, et que Nadine, malgré une expérience prématurée de l'art de feindre, laissait percer dans ses yeux un peu d'amour, beaucoup d'ambition, et une de ces haines concentrées dont les femmes seules sont capables.

Manuel ou Lello Coromila était le fils cadet du prince Coromila-Borghini. Les Coromila, si l'on en croit leur arbre généalogique, datent de la guerre de Troie. Leur palais du Corso est le plus magnifique de tous ceux qu'on admire à Rome ; leur villa d'Albano a des jardins aussi vastes et plus variés que ceux de Versailles, et ils conservent à Venise quatre palais sur le grand canal. Les trois branches de la famille réunissent entre elles une fortune territoriale évaluée à près de cinquante millions, les Coromila-Borghini possèdent un peu plus du quart de ce fabuleux patrimoine.

Tandis que l'héritier des Coromila s'avancait, pour la pastorell, au-devant de Nadine et de Tolla, la grosse générale Fratief couvrait des yeux les millions qu'elle voyait danser en sa personne, et répétait pour la centième fois un panégyrique uniforme des perfections de Lollo.

La personne de Lello Coromila, sans justifier le lyrisme maternel de la générale, n'était point faite pour déplaire. Il avait véritablement une physionomie romaine. Ses grands yeux ne manquaient pas d'un certain feu ; son oreille rouge, son teint fleuri, sa voix sonore révélaient une santé excellente et une organisation robuste ; sa barbe noire, qui n'avait jamais été rasée, frisait légèrement sur ses joues ; ses cheveux presque bleus s'enlevaient vigoureusement sur un cou plus blanc que celui d'une femme. A tout prendre, Lello était un fort beau jeune homme de vingt-deux ans.

De son esprit la générale n'en disait mot : les choses de l'esprit n'étaient pas du domaine de la générale. Elle s'extasiait sur sa grâce, son élégance, sa gaieté, ses folies. Lello était le boute-en-train de la jeunesse romaine. Jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans, il avait vécu sous la surveillance sévère de son aïeul maternel ; mais depuis une année il s'était donné carrière. Il était l'organisateur de tous les plaisirs, l'inventeur de tous les bons tours, le roi de tous les bals, le conducteur de tous les *cotillons*.

Il était bien rare que la générale, entraînée par sa préoccupation dominante, ne mêlât point à son panégyrique l'éloge du palais Coromila, de la galerie estimée deux millions, des écuries revêtues de marbre blanc comme une église, des voitures, des livrées et des 150 serviteurs qui peuplaient la maison.

Lorsqu'elle eut tout dit, elle passa, suivant sa coutume, à l'éloge de sa fille. Elle abusait de la patience inaltérable de la marquise et de Mme Feraldi pour redire les perfections de Nadine, ses talents, la dépense qu'on avait faite pour son éducation à Paris et à Rome, les inquiétudes qu'elle avait données dans son enfance, sa beauté de jour en jour plus brillante, les succès qu'elle avait eus dans le monde, les partis qu'elle avait refusés (le plus modeste était d'un million), les triomphes qui l'attendaient à Pétersbourg, les bontés de l'empereur Nicolas, qui la regardait comme sa fille adoptive et lui destinait le *chiffre* des demoiselles d'honneur.

Mme Fratief parlait comme les autres crient. Elle joignait à ce petit défaut l'habitude de se répéter souvent et d'inventer quelquefois ; mais il était convenu qu'elle avait bon cœur. D'ailleurs sa qualité d'étrangère, le train qu'elle menait et le soin qu'elle avait pris d'élever sa fille dans le religion romaine la faisaient tolérer dans la plus haute société. On lui savait gré d'avoir amené dans le giron de l'Eglise la fille d'un général russe. Le mariage désespéré auquel elle se livrait pour attirer l'attention du jeune Coromila n'inquiétait personne. On savait que Lello n'était pas encore à marier, et, d'ailleurs sa famille lui destinait une princesse. Mme Trasimeni laissa donc à la générale tout le temps d'achever les deux portraits qu'elle recommençait tous les soirs pour avoir le plaisir de les enfermer dans le même cadre. Lorsqu'on fut au *kakochnick* et au chiffre en diamants, qui formaient la péroraison habituelle, la marquise, après un petit compliment à l'adresse de Nadine, se tourna vers Mme Feraldi : "Et Tolla ?"

—A propos : c'est vrai, ajouta la générale. On dit que vous la mariez, j'en serai bien heureuse.

—Cela n'est pas encore fait, reprit vivement Mme Feraldi. Tu sais, ma chère, dit-elle à la marquise, que dans les premiers jours du mois dernier, nous avons reçu deux lettres, l'une de mon frère d'Ancône, l'autre de mon cousin de Forli, qui proposaient, chacun de son côté, un mari pour Tolla. Le jeune homme de Forli a vingt-quatre ans ; il est fils unique, et il aura vingt mille francs de rente.

—Mais c'est magnifique, chère comtesse ! interrompit la générale, et j'espère bien que Tolla...

—Tolla a vu celui qu'on lui proposait. C'est un beau garçon, grand, blond et parfaitement élevé. Elle l'a refusé net.

—Sans dire pourquoi ?

—Elle a dit qu'il lui était antipathique. L'autre n'est pas

encore venu à Rome, et il ne viendra que si nous lui donnons des espérances. On le dit fort bien de sa personne ; il n'a pas trente ans. Il est plus riche que notre prétendant de Forli. Nous nous sommes informés de sa réputation : nous n'en avons appris que du bien. Il sait quelle est la dot de Tolla, et il vient d'écrire à mon mari qu'il en était très satisfait, qu'il se serait contenté de moitié. "Ce que je cherche, disait-il en terminant, c'est une amie, une femme aimante, une bonne mère de famille, une personne enfin qui sache me pardonner mes innombrables défauts."

—Ah ! c'est beau ! s'écria la générale, et, dans un siècle comme le nôtre, où les jeunes gens sont devenus plus égoïstes que les vieillards ! Le digne jeune homme ! j'espère bien que Tolla ne le refusera pas !..

La générale en était là de ses exclamations, lorsqu'un murmure aussi léger, aussi rapide, aussi dru et aussi précis que le bruit du vent dans les feuilles sèches, se répandit dans le salon, dans le jardin, dans la salle de jeu, dans tous les coins de la maison, et vint enfin bourdonner autour de ce trio de mères de famille. C'était une de ces rumeurs agiles et discrètes qui semblent se répandre d'elles-mêmes et par leur propre force, et qui entrent dans toutes les oreilles sans qu'on les ait vues sortir d'aucune bouche. Lorsqu'elle s'abattit sur le divan de la marquise, des émotions diverses se dépeignirent sur le visage des trois mères qui causaient ensemble. La générale rougit comme une apoplectique : le désappointement, la jalousie, l'ambition détrônée, toutes les passions haineuses passèrent avec la rapidité de l'éclair sur cette large figure empourprée. Mme Feraldi, surprise par un coup de bonheur auquel elle n'était point préparée, s'arrêta bouche béante. La bonne marquise, qui avait vu naître Tolla, qui l'appelait tendrement "ma fille," et qui n'avait consenti à recevoir un Coromila dans sa maison que sur les instances de Philippe, reprit un mouvement de surprise douloureuse et fit rentrer deux grosses larmes, lorsqu'elle entendit murmurer cette terrible nouvelle : "Savez-vous ? Lello aime Tolla !"

La comtesse et la générale, en femmes du monde, furent promptes à cacher leur émotion. Tolla conduisit le *cotillon* avec Lello. Tout le monde se retira à l'heure ordinaire, et la générale, en remerciant la maîtresse de la maison, suivant l'usage établi en Russie, assura qu'elle n'avait jamais passé une soirée plus délicieuse.

En arrivant au grand escalier, Tolla voulut prendre le bras de son père ; mais, sur un signe du comte, elle partit devant avec Toto. Elle trouva sous le vestibule un colosse hâlé qui l'enveloppa maternellement dans une lourde pelisse. C'était son ancien pédagogue, de Lariccia, le fidèle Menico. "Il pleut un peu, lui dit-il, et, quoique la maison ne soit pas loin, Amarella m'a envoyé. Mais qu'avez-vous, mademoiselle ? Il vous est arrivé quelque chose !"

—Tu crois, mon Menico !

—J'en suis sûr, mademoiselle. Il y a deux choses au monde que je connais bien, c'est le ciel et votre visage. Ici et là, je sais quand l'orage doit venir.

—J'ai donc la figure à l'orage ?

—Non, mais il me semble que vous êtes à la fois heureuse et fâchée. Est-ce vrai, mademoiselle ?

—Peut-être ; mais pourquoi veux-tu que je te dise mes secrets, mon pauvre Dominique ? Ce sont des choses où tu ne peux rien.

—Pardonnez-moi, mademoiselle, je puis toujours *faire finir* celui qui voudrait vous fâcher. Venez, que je vous débarrasse de votre manteau : nous sommes arrivés.

Le comte et la comtesse accouraient sur les pas de leurs enfants après une conférence d'une minute. Toto se retira discrètement, sans faire allusion à ce qu'il avait entendu dans la soirée. Le comte embrassa sa fille et sa femme et rentra chez lui. Menico alla se coucher à l'écurie, où un palefrenier lui prêtait la moitié de son lit. Mme Feraldi reconduisit Tolla dans sa petite chambre, la fit asseoir sur le seul canapé qui s'y trouvait, s'y jeta vivement à côté d'elle, l'embrassa avec effusion et lui dit :



- Raconte-moi tout ! Il t'aime ?  
 — Je le crois.  
 — Depuis quand ?  
 — Qui sait ? Peut-être depuis le commencement de l'hiver.  
 — Te l'a-t-il dit ?

— Jamais. La seule preuve d'amour qu'il m'ait donnée pendant six mois, c'est de m'inviter à danser de préférence à toutes les autres. On me l'enviait assez ! La Russe a fait des pieds et des mains pour obtenir un *cotillon* avec lui ; elle n'y est jamais parvenue. Il n'a jamais osé me dire qu'il m'aimait, mais il a eu l'imprudence de le laisser voir à ses amis. Ceux-là l'ont appris à d'autres ; ils se sont mis à me persécuter de cet amour, ils ont prétendu que je le partageais, et je ne danse pas avec l'un d'entre eux sans qu'il me dise : " Lello vous aime."

— Lello vous aime ! répéta Mme Feraldi en serrant sa fille dans ses bras. Et que leur répondais-tu ?

— Moi ? La première fois que Pippo Trasimèni s'amusa à me dire que j'étais aimée et que j'aimais, je lui répondis avec vivacité : " Comment m'estimez-vous assez peu pour croire que je m'amuserais à faire l'amour par passe-temps ? Le caractère de M. Coronila est connu ; on sait qu'il est un de ces hommes qui n'ont d'autre occupation au monde que de tromper notre sexe, et qu'une liaison avec lui ne saurait amener rien de bon."

— Et Pippo t'a répondu ?...

— Rien.

— Il te donnait raison.

— Oui ; mais le jeudi suivant je le retrouvai chez sa mère, et il me dit : " Lello vaut mieux que vous ne pensez ; il ne parle que de vous et il vous aime à la folie." C'est la seule fois qu'on m'a dit du bien de Lello.

— Et qui est-ce qui t'en a dit du mal ?

— Toutes les femmes. Voici plus de quatre mois que les filles de mon âge se servent de son nom pour me persécuter.

— Tu l'aimais ! Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

— Je l'aimais peut-être, mais, comme il ne m'avait pas donné de marques visibles de son amour, je n'osais pas m'avouer le mien à moi-même. Il me semblait que c'était une folie d'aimer sans savoir que j'étais payée de retour, sinon par les bavardages des effrontés qu'il avait autour de lui.

— Mais, ce soir, qu'a-t-il fait ? qu'a-t-il dit ? Il s'est donc trahi ?

— Mon Dieu ! non. Ce soir, Pippo m'a demandé cette fleur que j'avais à mon corsage ; je la lui ai donnée. Après la contredanse, Lello a entraîné son ami dans le jardin, et, lorsqu'ils sont rentrés, Pippo n'avait plus la fleur à sa boutonnière. Je devinais le chemin qu'elle avait prise, mais j'eus l'air de ne rien savoir, et je demandai à Pippo ce qu'il en avait fait ; il me répondit :

— Lello m'a tant prié de la lui donner, qu'il a bien fallu en faire le sacrifice.

— Je feignis d'être piquée, mais j'aurais voulu sauter au cou de ce bon Pippo. Malheureusement on les avait suivis au jardin, on les avait écoutés, on a parlé, et voilà comment vous avez tout appris.

— Mieux vaut tard que jamais, ajouta la comtesse, trop heureuse pour formuler un reproche. Maintenant, terrible enfant, écoute-moi. Tu aimes. Si nous t'abandonnons à tes inspirations, cet amour ne te donnera que des chagrins : j'en attends quelque chose de mieux. Me promets-tu de suivre mes conseils et ceux de ton père ?

— Oui, ma mère.

— Si Lello t'écrit, tu nous montreras ses lettres ?

— Oui, ma bonne mère.

— Tu ne lui répondras rien sans nous consulter ?

— Rien.

— Toutes les fois que tu le rencontreras dans le monde, tu me répéteras ses paroles et les tiennes ?

— Je le promets.

— Et moi, je te promets que tu seras avant un an la femme de Lello !

La comtesse courut retrouver le comte. Ils passèrent la

nuit à débattre un plan de campagne dont le résultat devait être le bonheur de leur fille et la grandeur de la maison Feraldi.

### III

Tandis qu'à Tolla se confessait à sa mère, Mme Fratief se faisait raconter par Nadine l'événement de la soirée et les amours de Lello. Elle lui reprocha amèrement de ne l'avoir pas tenu au courant de ce qui se passait. Si Nadine n'en avait rien dit, c'est qu'elle avait une confiance limitée dans le bon sens de sa mère.

Mme Fratief, née Redzinska, était veuve du général Fratief, aide-de-camp de l'empereur Alexandre. Après la campagne de France, Fratief, nommé gouverneur de Varsovie vit, au premier bal qui lui fut donné par la ville, la célèbre Sophie Redzinska, dont la beauté opulente lui rendit six mois de jeunesse. Il l'épousa sans dot et malgré les remontrances de la cour, qui se scandalisait de voir un général illustre s'abaisser jusqu'à une Polonaise. Après une année de mariage, il mourut, comme le roi Louis XII, au milieu de son bonheur domestique. La générale resta veuve à vingt ans avec une fille de trois mois. Son mari laissait pour tout héritage une année de solde, quarante mille francs environ. Mme Fratief, qu'on appelait à Varsovie *la belle et la bête*, avait si bien mis à profit la courte durée de son règne, qu'elle fit en peu de temps une ample provision d'ennemis. Toutes les autorités de la ville assistèrent par devoir aux funérailles du général, mais sa veuve ne reçut pas quatre visites. La belle Sophie tira vanité de cette haine universelle, qui témoignait de son importance et du pouvoir qu'elle avait eu. Elle s'exila comme en triomphe d'une ville qui la repoussait, et partit pour Pétersbourg avec sa fille, ses quarante mille francs, sa beauté, ses diamants, son orgueil, sa sottise et ses espérances. A son arrivée, elle vit avec surprise que la cour n'était pas venue au-devant de sa chaise de poste. Elle demanda une audience de l'empereur ; elle l'obtint, et elle courut au palais d'hiver, prête à verser ses chagrins, ses intimités et toutes ses confidences dans le cœur paternel d'Alexandre. L'empereur la reçut à son tour d'inscription, entre un gouverneur de province et un savant étranger ; il lui débita avec bonté un petit compliment de condoléance, et promit de lui assurer, à elle et à sa fille, une existence honorable.

Huit jours après, elle reçut deux brevets de quinze cents roubles argent, ou de six mille francs de pension, l'un pour elle et l'autre pour sa fille. C'est ce que la loi de l'empire accorde à toutes les veuves ou orphelines des aides-de-camps généraux. Chacune de ces deux pensions cessait de plein droit le jour du mariage de la titulaire. Sophie loua sur le canal Catherine un appartement de quatre mille francs, et commanda un mobilier de vingt mille. A ceux qui connaissaient le chiffre de sa fortune et la modicité de sa pension, elle donnait à entendre qu'elle avait dans l'amitié de l'empereur des ressources inépuisables. On la vit pendant trois ans à toutes les réunions de la cour, où le nom de son mari lui donnait les grandes et petites entrées. Sa beauté lui attira quelques déclarations et une ou deux demandes en mariage qu'elle repoussa, attendant mieux. Elles essaya sans succès dans le rôle des grandes coquettes : elle avait la figure sans l'esprit de l'emploi. Trop froide pour faire des sottises gratuites, trop maladroite pour en faire de profitables, elle garda, sans savoir pourquoi, une vertu à laquelle on ne crut guère et dont personne ne lui sut gré. Après trois ans de ce manège, elle disparut subitement : ses ressources étaient épuisées. Son mobilier et ses diamants indemnèrent à peine ses créanciers. Elle partit pour l'Allemagne, où elle vécut d'épargne et de jeu. En 1828, elle vint à Paris, et elle songea à l'éducation de Nadine, qui avait onze ans. Pour se faire admettre dans les salons du faubourg Saint-Germain, elle s'avisait de conduire sa fille au catéchisme de Saint-Thomas-d'Aquin. Nadine y fit sa première communion. Si on l'avait su à Pétersbourg, la mère et la fille auraient infailliblement perdu leur pension. Cette imprudence ne leur servit de rien, et personne à Paris ne leur en tint compte : la générale, à force de vanteries et de mensonges évidents, avait obtenu de passer pour une aventurière.

L'éducation de Nadine fut un prodige d'économie mal entendu. Une grande fille noirâtre, la plus disgraciée des élèves du Conservatoire, lui enseigna l'art de martyriser un piano. On lui déterra la plus rousse et la plus pitouise des maîtresses d'anglais, une image vivante de la misère, qui aurait pu poser pour la statue de l'Irlande. Ce fut un surnuméraire des bureaux de la préfecture qui lui apprit la langue et la littérature françaises, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, la physique, et un peu de mathématiques. Grâce au zèle de ces pauvres gens, que la générale appelait les premiers maîtres de Paris, Nadine oublia complètement le russe, le polonais et l'allemand, qu'elle avait sus dans son enfance; elle écrivit correctement le français, et elle déchiffra les premiers chapitres du *Vicar of Wakefield*; elle sut danser toutes les contredanses et en jouer une. Dans les intervalles de ses leçons, elle se donna à elle-même un supplément de connaissances positives en dévorant le fond d'un petit cabinet de lecture de la rue de Poitiers. Les romanciers à la mode de 1830 à 1834 furent les vrais maîtres de son esprit.

Nadine avait dix-sept ans, une jolie figure et la taille droite, lorsque sa mère, désespérant de la produire à Paris, se décida à la conduire en Italie. Nadine était grande, grasse et blanche; on l'invita partout, on la fit danser, mais personne ne songea à demander sa main. La générale, qui était femme à prendre les épouseurs au collet, fit le guet pendant trois ans autour de sa fille sans pouvoir appréhender au corps le moindre millionnaire; mais du jour où Lello Coromila, après la mort de son grand-père, fit son entrée dans le monde, la fille et la mère ne pensèrent plus qu'à lui. Il remarqua Nadine et s'en occupa quinze jours; il n'en fallait pas davantage pour qu'on fondât sur lui les espérances les plus sérieuses.

Cette revue rétrospective servira peut-être à expliquer pourquoi, le 30 avril 1837, madame Fratief et sa fille regardaient Tolla comme un joueur malheureux regarde la carte qui doit achever sa ruine. Elles cherchèrent ensemble quel serait le moyen le plus sûr de reprendre le cœur qu'on leur avait dérobé.

Pour Lello, il rentra au palais Coromila en rêvant à un bon tour qu'il voulait jouer à un de ses amis. Il s'agissait de semer des pétards sous les pas d'un pauvre garçon qui courtisait une petite mercière et qui trahissait l'amitié en gardant le secret de ses amours. Rome a des habitudes de petite ville; les boutiques s'y ferment de bonne heure, et les jeunes gens y font des farces. Le fils des doges s'assura en rentrant qu'on lui avait apporté une petite boîte de poudre fulminante; puis il baisa la rose de Tolla, se regarda dans la glace, fredonna un air du *Barbier*, se laissa déshabiller par son valet de chambre, et se mit au lit en pensant à Tolla, à la mercière, à un cheval qu'il voulait acheter, et à la bonne figure que ferait son ami pataugeant à travers un feu d'artifice. Il dormit à franc étrier jusqu'à huit heures du matin.

Le lendemain, comme Lello s'appretait à employer sa poudre fulminante, quelques grains égarés entre la boîte et le couvercle s'allumèrent par le frottement, et tout lui sauta au visage. Le bruit se répandit dans Rome qu'il avait les sourcils brûlés et qu'il garderait la chambre pendant une semaine ou deux. Mme Feraldi s'empessa d'envoyer chercher de ses nouvelles. Le même jour Nadine dit à sa mère :

— Victoire ! Il s'est blessé à la figure. Elle ne le verra pas de quinze jours. Maintenant, ma bonne petite mère, veux-tu m'en croire ? Envoie François savoir de ses nouvelles.

— Y songes-tu ? Nous le connaissons à peine; il n'est jamais venu nous voir.

— Précisément. Quand il saura que nous nous sommes inquiétées de sa santé, il nous devra une visite.

Le courrier, l'intendant, le valet de chambre et le cuisinier de la générale, François, surnommé Cocomero ou le *Melon*, était un vigoureux Napolitain. Lorsqu'il revint du palais Coromila, il avait l'œil droit entouré d'une auréole bleue. Il s'était rencontré avec Menico sous le vestibule; il avait voulu prendre le pas, l'antipathie avait agi, et Menico lui avait montré le poing d'un peu trop près.

La première fois que Lello reparut dans le monde, il oublia de faire danser Nadine, mais il fut plus empressé que jamais auprès de Tolla. Tolla s'était intéressée à sa santé ! A la dernière figure du cotillon, il lui dit en tremblant un peu :

— Si je pensais que madame votre mère fût disposée à me le permettre, j'irais la remercier de l'intérêt qu'elle m'a témoigné après ce ridicule accident; mais, ajouta-t-il en la regardant fixement, je crains de n'être point agréé.

Tolla sentit le rouge lui monter au visage. Elle répondit en balbutiant que sa visite leur aurait fait honneur, que sa personne ne pouvait qu'être agréable à tous ceux qui avaient la bonne fortune de l'approcher.

Tolla et la famille entière attendirent avec la plus vive anxiété cette visite de Lello. Il ne vint pas. Il était dans une situation d'esprit que toutes les femmes refuseront de comprendre, mais qui inspirerait de la sympathie et peut-être de la compassion à beaucoup de jeunes gens.

Il aimait, et, sans recourir à un long examen de conscience, il voyait clairement que son cœur était pris.

Il aimait une personne moins riche que lui et d'une condition un peu inférieure à la sienne. Il pouvait prétendre à la main d'une princesse et à une dot de deux ou trois millions. Épouser Tolla, c'était renoncer à l'appui de quelque grande alliance et retrancher de son revenu possible et probable environ cent mille francs de rente : considération misérable sans doute ! mais les Italiens sont des esprits positifs. L'histoire romaine en est la preuve.

Il aimait; malheureusement il n'était pas sûr que sa famille consentit à un tel mariage. Il dépendait de son père, vieillard inflexible. Après la mort de son père, Lello aurait encore, sinon à redouter, du moins à ménager ses deux oncles, le cardinal et le colonel. Il ne se souciait pas d'être déshérité au profit de son frère.

Si Tolla avait été une ouvrière ou une petite bourgeoise, Lello se fût abandonné sans résistance au penchant qui l'entraînait vers elle; mais avant de séduire une fille noble qui a un père de cinquante ans, un frère de dix-neuf et un grand-oncle cardinal, l'amoureux le plus imprudent y regarde à deux fois. D'ailleurs Lello voulait garder aux yeux du monde et à ses propres yeux la qualité d'honnête homme. Il se disait : " Je ne veux ni la séduire, ni la compromettre, ni l'empêcher de se marier. Je l'aime cependant. Eh bien ! je l'aimerai à distance, sans le lui dire." Mais il ne pouvait empêcher ses yeux de parler, ni les yeux de Tolla de répondre, ni leurs cœurs de s'attacher secrètement l'un à l'autre. Il avait beau se promettre de laisser à Tolla toute sa liberté, afin de conserver toute la sienne : il s'apercevait tous les jours qu'il avait obtenu plus qu'il ne désirait et qu'il s'était engagé plus qu'il n'aurait voulu.

Pendant un mois, il rencontra Tolla presque tous les soirs sans lui parler de la permission qu'il avait demandée et obtenue. La gêne que cette idée lui causait le rendit plus froid et plus réservé. Nadine, qui ne perdait pas un seul de ses mouvements, jugea que ce grand amour avait baissé de quelques degrés. Le monde se demanda s'il n'avait pas été trop prompt à accueillir la nouvelle de la passion de Lello. La marquise espéra que ses craintes auraient tort. Un soir, Pippo dit à son ami :

— Eh bien ! beau ténébreux, nous avons donc été mal reçu au palais Feraldi !

— Moi ! je n'y suis pas allé.

— En ce cas, j'ai tort : tu n'as pas été mal reçu ; tu n'as pas été reçu du tout.

— Voilà ce qui te trompe : j'ai été mieux que reçu, j'ai été invité ; mais je n'y suis pas allé.

En ce moment, l'orchestre essayait les premières mesures de la *Dernière Pensée* de Weber. Lello n'eut que le temps d'ajouter :

— Viens demain à deux heures au palais Feraldi, tu m'y trouveras."

Et il courut valser avec Tolla.

La première fois qu'elle s'arrêta pour se reposer, il lui dit :

“ Je n'ai pas osé porter à madame votre mère les remerciements que je lui dois.”

Tolla aurait voulu pouvoir arrêter son cœur, quibondissait : Elle répondit :

“ J'avais parlé à ma mère de l'honneur que vous vouliez nous faire ; mais, en voyant que vous ne veniez pas, j'ai cru que vous aviez oublié ce que vous m'aviez dit.”

Lello répliqua vivement :

“ Je puis donc venir ? Votre mère me le permet ?

— Et pourquoi vous le défendrait-elle ! Elle vous recouvrera avec le plus grand plaisir.

— Ainsi demain, dans la journée, je pourrais ?..

— Demain, si vous voulez.”

Le lendemain, Tolla et sa mère reçurent cette visite tant désirée. Le premier abord fut froid et embarrassé. Mme Feraldi soutint un peu la conversation. On parla du choléra, qui, après avoir ravagé le midi de la France, avait gagné l'Italie. L'arrivée de Pippo ramena quelque gaieté ; il conta les nouvelles de la ville et un trait assez curieux de Mme Fratief. En sa qualité de dame patronnesse d'une œuvre de bienfaisance, elle avait quêté des vêtements pour ses pauvres. La princesse Prosperi lui avait donné, entre autres choses, une pèlerine cardinale en pou-de-soie glacé. Or, en traversant le Corso, la femme de chambre de la princesse prétendait avoir reconnu cette pèlerine, déguisée par une large dentelle, sur les épaules de Nadine.

Lello s'amusa beaucoup aux dépens de la générale, et rit de manière à montrer ses dents. Quand ses yeux rencontraient ceux de Tolla, ils ne se détournaient point, et ils parlaient assez haut. Tolla, de son côté, laissa deviner qu'elle n'était point ingrate. D'amour on ne dit pas un mot, et, quelques efforts que fit Pippo pour faire parler son ami, Lello sortit sans s'être déclaré.

Il prit l'habitude de venir dans la maison ; bientôt même il fit ses visites le soir, comme les amis intimes. Il se tenait toujours sur la défensive ; mais l'amour le gagnait insensiblement, grâce au vide de son esprit et à l'oisiveté de sa vie.

Après deux mois de visites assidues, Lello était plus épris que jamais, mais il ne s'était pas expliqué sur ses intentions. On touchait à l'époque où le comte avait l'habitude de partir pour Capri. Les parents de Tolla auraient voulu savoir avant de partir ce qu'ils pouvaient attendre de Lello. Ils souffraient, à la fin, d'une si longue incertitude, et la comtesse prenait sa part des angoisses de sa fille. D'ailleurs, Mme Fratief avait fait suivre Coromila par François, et elle allait répétant partout que Mlle Feraldi recevait des visites clandestines. Enfin le frère de la comtesse avait écrit d'Ancone pour annoncer que son jeune prétendant perdait patience, et demandait un oui ou un non.

On tint en l'absence de Tolla un conseil de famille où Toto fut admis. Toto était un jeune homme rempli de prudence et de réflexion. C'était lui qui avait dissuadé ses parents de rompre dès le mois de mai avec le jeune homme d'Ancone. Lorsqu'on chercha en commun le meilleur moyen de forcer Lello à prendre un parti, M. Feraldi proposa de lui parler lui-même, et de le prier de suspendre ses visites ou de les expliquer. Toto rejeta vivement cette proposition ; elle avait un caractère comminatoire qui pouvait effaroucher Lello.

“ Il faut, dit-il, que ce soit Tolla qui le force à se prononcer.

— Elle n'y consentira jamais, dit le comte.

— Elle a trop de dignité, ajouta la comtesse.

— Sans doute, reprit Toto, si nous lui proposons d'entrer dans un petit complot dont le but est son bonheur, elle nous conviendrait bien loin ; mais forçons-la de servir nos calculs sans les connaître : elle ne travaillera bien que si elle n'est pas dans le secret.”

Là dessus, il exposa son plan, qui fut adopté sans discussion.

Une heure après, Mme Feraldi fit voir à Tolla la lettre de son oncle d'Ancone. Elle lui rappela qu'on avait consenti à suspendre les négociations d'un mariage fort avantageux dès

qu'elle avait avoué son amour pour Coromila ; qu'on avait perdu du temps et encouru le blâme de plus d'une personne en recevant tous les jours celui dont elle se croyait aimée : qu'après deux mois de cette périlleuse expérience, on ne savait pas encore si Lello songerait à demander sa main ; qu'il y aurait de la folie à repousser un mariage magnifique sans avoir même pour consolation la certitude d'être aimée.

“ Ses yeux me l'ont assez dit,” interrompit Tolla.

Sa mère lui remontra doucement que tous les regards du monde ne valent pas une parole, que cet échange de regards pouvait la mener loin, qu'elle aurait vingt ans au 1er septembre ; que si elle perdait une année ou deux à se laisser regarder par Coromila, sa réputation en souffrirait ; qu'elle deviendrait difficile à marier et peut-être malheureuse pour toute sa vie.

“ Mon enfant, il faut en finir, lui dit la comtesse. Tu es libre d'accepter ou de repousser le parti que ton oncle nous propose ; mais nous ne pouvons pas en conscience prolonger indéfiniment l'incertitude d'un galant homme qui a demandé ta main.”

Tolla fit tout au monde pour que son amant fût informé de sa situation. Lorsqu'il la connut, il ne se départit point de sa réserve accoutumée. Un soir, Mme Feraldi leur fournit l'occasion de s'entretenir longtemps ensemble. Lello ne s'occupait qu'à démontrer que, si jamais il aimait, il serait le plus constant des hommes.

“ Cependant, remarqua Tolla, on en cite plus d'une que vous avez oubliée.

— Moi ! Je me fais fort de vous prouver en dix minutes que, si j'ai oublié telle ou telle personne, la faute en est toute entière à leur coquetterie, et je n'ai fait que suivre l'exemple qu'elles m'avaient donné.

D'ailleurs, j'espère que vous me ferez l'honneur de ne pas donner le nom de passion à ces caprices dont le plus long a duré un mois. Quand j'aimerai, je le sens, ce sera pour la vie.”

Tolla ne répliqua rien. Elle baissait la tête et semblait tristement préoccupée.

“ Qu'avez-vous ? ” demanda Lello.

Elle répondit qu'elle était triste parce qu'on voulait son consentement pour décider son mariage avec le comte Morandi, d'Ancone.

Elle attendait avec anxiété la réponse de Lello, il était assis devant elle. La pauvre fille avait les yeux baissés, sans oser regarder celui qui tenait sa vie dans ses mains.

“ Quel jour avons-nous aujourd'hui ? demanda-t-il d'un ton cavalier.

— Vendredi.

— Eh bien ! vous n'avez plus à souffrir que pour deux courriers. Moi, je n'épouserais jamais une personne qui n'aurait pas mon cœur.”

Tolla trouva juste la force de répondre d'une voix étouffée : “ Ni moi non plus, si j'étais libre de suivre mes sentiments.”

L'entrée de la comtesse lui permit de cacher ses larmes. Lello prit congé sans rien voir, et sortit d'un pas délibéré. De sa vie il n'avait été plus irrésolu.

Tolla resta désespérée. Pour la première fois depuis deux mois, elle douta sérieusement de l'amour de Lello. Dans sa douleur, elle se souvint de demander assistance à saint Joseph, pour qui elle avait toujours eu une dévotion particulière. Elle commença dès le lendemain un *triduo*, c'est-à-dire un tiers de neuvaïne, suppliant son bon vieux saint de lui apprendre à quel mari Dieu la destinait. “ Si dans trois jours, se dit-elle, Lello n'a pas parlé, c'est que le ciel me condamnera à accepter l'autre.”

Ses parents la laissaient faire, mais ils n'espéraient plus rien. Ils croyaient fermement que tout finirait par une bonne lettre à Ancone. Personne ne pouvait croire que Lello saurait se décider dans ces trois jours, lorsque la peur de la perdre et la douleur qu'elle avait laissé voir ne lui avaient pas arraché une parole.



« C'était un beau rêve, dit le comte ; mais nous voilà réveillés. Il épousera la princesse que ses parents lui destinent. — Pourvu que Tolla ne tombe pas malade ! soupira la comtesse.

— Tout n'est pas perdu, dit Toto. C'est demain dimanche. Pippo Trasimeni ne sera pas de service : invitez-le à passer la soirée avec nous. »

Pippo savait que Lello venait tous les jours au palais Feraldi, et il le croyait engagé envers Tolla. Il fut grandement surpris lorsque Toto lui dit devant la famille assemblée :

— Toi qui a passé l'été dernier à Ancône, tu dois connaître Morandi. Conte-nous tout ce que tu en sais, car il va probablement épouser ma sœur.

Le pauvre Pippo tombait des nues. Il commença l'éloge de Morandi, qu'il connaissait pour un galant homme, d'une excellente famille de patriotes italiens ; mais il était tellement abasourdi, qu'il n'entendait pas ses propres paroles. Tolla, pâle et tremblante, les entendait encore bien moins. Lello entra, Pippo, plus troublé que jamais, sortit comme un fou, courut chez lui, monta à cheval, et fit quatre lieues au galop pour remettre un peu d'ordre dans ses idées.

Lello devina à l'émotion de Tolla que la conversation qu'il avait interrompue ne lui était pas agréable. Il n'osa questionner personne, mais il sortit au bout d'un quart d'heure et courut à la poursuite de Pippo. Il le chercha toute la soirée sans le rejoindre, et pour de bonnes raisons. Il rentra au palais Coromila, se mit au lit et passa la première nuit blanche dont il ait gardé le souvenir. Le lundi, à six heures du matin, il frappait à la porte de Pippo.

Le bon Pippo, tout en galopant sur la route d'Ostie, avait deviné une partie de la vérité. Le trouble de son ami et les premières questions qu'il lui fit achevèrent de l'éclairer. Il comprit que Lello et Tolla s'aimaient passionnément, mais que la timidité de l'une et l'irrésolution de l'autre allaient peut-être les séparer pour toujours. En conséquence son plan fut bientôt fait.

— Que veux-tu savoir ? demanda-t-il à son ami. Quand Tolla épouse Morandi ? Bientôt assurément, car elle lui fera écrire demain qu'elle l'accepte pour mari, et Morandi n'est pas assez sot pour faire attendre la plus belle, la plus spirituelle et la meilleure fille qui soit au monde. Morandi a du bonheur, et, si je n'aimais Tolla comme un frère, je donnerais dix ans de ma vie pour être à la place de Morandi. Quant à la pauvre fille, je crois qu'elle donnerait sa place pour rien à celle qui voudrait la prendre. Sais-tu qu'elle résiste depuis un mois à toute sa famille ? Mais le curieux de l'histoire, c'est qu'ils ont compté sur moi, pour lui arracher ce malheureux oui. Il paraît que sa résistance vient d'une inclination qu'elle a prise pour quelqu'un que tu connais. Si tu rencontres ce monsieur là, prie-le, au nom de la comtesse et au nom du bon sens, d'être plus rare dans la maison Feraldi. Lorsqu'on ne veut pas le bonheur pour soi, il ne faut pas écorner la part des autres.

Tandis que Pippo parlait ainsi, Tolla, levée au petit jour, priaient ardemment à l'église des Saints-Apôtres. C'était la fête de la Madone et le dernier jour de son *triduo*.

En revenant de la messe, elle courut au balcon. Pippo était parti sans passer par le salon. Mme Feraldi, assise sur le bord d'une caisse de fleurs, paraissait enfoncée dans une réflexion profonde.

— Eh bien ! mère ? murmura Tolla d'une voix tremblante.

— Pippo vient de sa part. Il demande ta main.

Tolla chancela et s'appuya à la muraille. Elle avait le vertige. Sa mère la soutint et la ramena dans le salon.

— Écoute, lui dit-elle. Il a beaucoup pleuré devant Pippo ; il t'aime, et tu seras sa femme ; mais il ne peut, quant à présent, que donner sa parole de t'épouser. Son frère aîné s'est amouraché d'une petite Vénitienne, en dépit du prince, du cardinal et du chevalier. Cette affaire a soulevé de grands orages dans la famille, et, tant qu'elle ne sera pas terminée, Lello ne veut point parler de son mariage : il exige même que la parole qu'il nous donne aujourd'hui demeure un

secret pour quelque temps. Je me contenterais volontiers de sa promesse. Il n'y manquera pas, j'en suis sûr. Si tu veux t'en contenter comme moi, et si tu consens à tenir la chose secrète, nous pourrions écrire à Ancône. Ton oncle répondra à Morandi que tu ne peux pas l'épouser, qu'il te coûterait trop de quitter Rome et d'aller vivre si loin de nous.

Tolla resta muette de joie. Tout ce qu'elle avait compris dans le discours de sa mère, c'est qu'elle était aimée et qu'elle serait la femme de Lello. L'horizon s'éclaira vivement autour d'elle, les objets les plus sombres prirent des couleurs éclatantes. Elle éprouvait l'éblouissement du bonheur. Elle saisit sa mère dans ses bras et l'accabla de caresses. En ce moment, Menico, ouvrait timidement la porte : elle courut à lui et lui sauta au cou.

Menico avait reconstruit le Napolitain de Mme Fratief qui rôdait autour du palais, et il avait engagé avec lui une conversation dans laquelle il s'était foulé le poignet droit. Il allait demander à Mme Feraldi une compresse d'eau-de-vie camphrée, lorsque le plus mignon, le plus frais et le plus brûlant de tous les baisers vint s'abattre au milieu de son visage.

— Mon cher Menico ! lui cria Tolla, mon frère nourricier ! que tu es bon ! que tu es beau ! Je t'aime ! je suis heureuse !

— Moi aussi, mademoiselle, hurla Menico en sanglotant, je suis bien heureux : vous m'avez embrassé ; c'est la première fois depuis 1830. J'avais le poignet foulé, mais maintenant je n'ai plus mal. Ma bonne demoiselle ! vous aimez donc quelqu'un, puisque vous m'embrassez ?

— Oui, j'aime, je suis aimée, je me marie... bientôt ; pas tout de suite, entends-tu ? C'est un secret, ne le dis à personne, mais bientôt... Tu seras de la noce, mon Menico ; nous nous marierons à Lariçcia ; tes buffes auront congé ce jour-là. Je veux que nous dansions ensemble !

Menico savait fort bien avec qui se mariait Tolla. Depuis quinze jours, il partageait les angoisses de sa chère maîtresse. Cependant il se souvint de jouer l'ignorance, et il ne prononça pas le nom de Coromila. Dans l'excès de sa joie, cet homme inculte ne se départit pas un instant de la réserve et de la prudence italiennes, mais tandis que la comtesse prenait soin de son poignet enflé, il se promit de commencer une neuvaine à l'intention de ce mariage et de veiller comme un dogue au salut de Lello.

Lello vint à neuf heures du soir. Il eut une assez longue conférence avec le comte et la comtesse, à qui il demanda solennellement la main de leur fille. M. Feraldi lui fit observer qu'il ne pouvait pas se marier sans le consentement de ses parents. « Je le sais, répondit-il, et, quand la loi me le permettrait, je ne le voudrais pas ; mais ce consentement, je prends sur moi de l'obtenir, et je vous prie de ne vous en point mettre en peine. » A cette assurance formelle, le comte ne répondit rien. Il savait d'ailleurs que le vieux Luigi Coromila était condamné unanimement par les médecins, et que Lello serait libre avant une année. Cependant, pour plus de prudence, et de peur que la question de la dot n'indisposât la famille de Lello contre ce mariage, le comte, sur le conseil de son fils, doubla la somme qu'il destinait à Tolla, et lui assura la propriété de ses vignes de Capri, estimées deux cent mille francs. Lorsque tout fut conclu, on appela Tolla. Elle reçut enfin de la bouche de Lello l'assurance de son amour. Elle mit sa main dans la sienne et le baisa sur les lèvres. Ils étaient fiancés.

#### IV

Mme Fratief et sa fille ignorèrent ce qui s'était passé au palais Feraldi. Nadine avait aposté Cocomoro sur la place des Saints-Apôtres pour surveiller le camp ennemi. Elle poussa un cri de colère lorsqu'elle vit revenir son espion sur un brancard, la figure en sang et le crâne sensiblement déformé. L'état de son visage expliquait la foulure de Dominique.

La générale, après quelques exclamations modérées, qu'on entendit d'une lieue à la ronde, s'empressa de soigner son

domestique. Elle avait appris un peu de médecine, pour faire croire qu'elle était née dans un château, et elle traînait partout avec elle un gros cahier manuscrit plein de recettes, de secrets merveilleux et même de paroles magiques. Cocomero se laissa soigner sans mot dire, mais il se refusa obstinément à nommer l'auteur de ses maux.

Pendant ce temps, Pippo Trasimoni, enchanté du succès de sa négociation et du bonheur de ses amis, courait raconter toute l'histoire à sa mère.

La marquise était loin de s'attendre à semblable nouvelle. Il y avait trois mois et demi que la rumeur publique lui avait appris la passion de Lello, et elle ne croyait pas qu'un Coromila fût capable d'aimer longtemps. Depuis cet éclat, les deux amants soumis à un espionnage formidable, s'étaient étudiés à tromper tous les yeux; le comte et la comtesse, craignant le ridicule qui s'attache aux ambitions déçues, avaient caché leur projet à leurs meilleurs amis; et Pippo, qui connaissait l'antipathie de sa mère pour les Coromila, n'avait voulu lui raconter sa campagne qu'après le succès.

—Victoire! cria-t-il, en rentrant. Notre Lello a demandé aujourd'hui même la main de Tolla.

La marquise écouta avec une douleur sourde la narration détaillée que lui fit Pippo. Lorsque son fils, après lui avoir tout dit, lui demanda ses applaudissements, elle secoua tristement la tête.

—Pauvre Tolla! Pourquoi as-tu mis son bonheur aux prises avec l'orgueil des Coromila?

—L'orgueil des Coromila se fait vieux. Le père n'a pas six mois à vivre; le cardinal est condamné par tous les médecins; reste le chevalier...

La marquise se leva pour aller regarder à la fenêtre. Pippo poursuivit:

—Le chevalier ne m'inquiète nullement.

—Ah!

—Nullement! Il appartient à l'espèce d'hommes la plus inoffensive: c'est un égoïste. Je l'ai rencontré ce matin; il fumait son cigare au sortir de la messe, et suivait tout doucement le Corso, en poussant son ventre devant lui. Ses gros yeux indifférents erraient au hasard, de balcon en balcon, de voiture en voiture; il semblait se soucier de la gloire des Coromila comme de la fumée qu'il abandonnait au vent. S'il pensait sérieusement à quelque chose, c'était assurément au déjeuner qu'il avait fait ou au dîner qu'il allait faire. Je l'ai regardé marcher, d'un pas pesant et satisfait, jusqu'au palais de ses pères, et j'ai crié en moi-même: "Vivent les égoïstes!" Ce gros homme ne prendra jamais la peine de contrecarrer ma petite providence! Est-ce bravement raisonné cela? Embrasse-moi, et adieu; je suis de service ce soir.

Il embrassa tendrement sa mère, pirouetta sur ses talons, et courut mettre son uniforme.

La marquise se demanda longtemps si elle irait voir Mme Feraldi. Elle croyait connaître assez la famille Coromila pour pouvoir prédire que le mariage ne se ferait jamais, et son amitié pour Tolla lui demandait de la détromper. D'un autre côté, le soin qu'on avait pris de se cacher d'elle, la crainte de paraître malveillante ou jalouse, et surtout la perspective du récit douloureux par lequel il faudrait appuyer son opinion, la firent hésiter jusqu'au soir. A la fin, le dévouement prit le dessus. "Je leur raconterai tout, pensa-t-elle. De cette façon, mes souffrances n'auront pas été stériles, et le malheur de ma vie sera le salut de Tolla."

Elle se présenta à dix heures au palais Feraldi. Menico, le bras en écharpe, lui répondit que la comtesse n'était pas rentrée: Lello n'était pas encore parti. Elle revint le lendemain dans la matinée. Cette fois, Mme Feraldi et sa fille étaient véritablement sorties pour entendre une messe d'actions de grâces à la Trinité des Monts. La marquise se consulta, hennin faisant, pour savoir si elle n'écrirait pas à Mme Feraldi; mais il lui répugnait de confier au papier le secret qu'elle n'avait encore partagé qu'avec son confesseur. La pauvre femme imagina un expédient pour sortir d'incertitude. Elle résolut de retourner le soir au palais Feraldi pour parler

à la comtesse. "Si je trouve encore la porte fermée, se dit-elle, c'est que le ciel ne voudra pas que je les avertisse. Qui sait si Lello n'aura pas assez d'amour et de persévérance pour surmonter tous les obstacles que je prévois?"

En rentrant chez elle, elle trouva la carte de la comtesse avec le mot *adieu* écrit au crayon. A neuf heures du soir, elle vit les portes du palais fermées; le portier lui annonça que toute la famille partait le lendemain au petit jour pour Lariccja, et qu'on voulait de se mettre au lit. Elle retournait à la maison, lorsqu'elle reconnut dans l'obscurité le beau Lello, courant comme s'il avait des ailes. Il entra dans le palais, et au bout de dix minutes il n'était pas sorti. "Allons, pensa la marquise, c'est sans doute la volonté de Dieu!"

Cette soirée fut pour les deux amants la fête de l'amour permis. Lello trouva la famille réunie au jardin, sous les citronniers, autour d'une table antique où l'on avait servi des sorbets à la rose. Le ciel était sans nuages, les bruits du dehors s'étaient apaisés, et la petite cloche d'un couvent voisin interrompait seule cet épais silence qui pèse sur les nuits de Rome. Tous les domestiques, Menico excepté, dormaient sur une terrasse; les oiseaux, bercés par la brise, dormaient sur les branches. Lello s'arrêta sur les marches du palais, et chanta d'une voix pure et sonore le premier couplet d'une romance que Philippe avait écrite pour lui:

Le ciel est bleu, la mer tranquille;  
Les Romains couchés par la ville,  
La tête au pied d'un mur, dorment profondément:  
Et la brise du soir, sur les jardins errante,  
Porte des orangers la senteur enivrante  
Au cœur de ton amant.

Tolla se leva précipitamment, et courut se jeter dans ses bras. Elle le conduisit à ses parents en voltigeant autour de lui, comme une ombre légère, dans son peignoir de mousseline blanche. En présence du comte, de la comtesse et de Toto, Manuel lui mit au doigt son anneau de fiancée. Il prit la main de Tolla, comme pour juger de l'effet de son petit présent, et il la baisa longuement. Tolla, par un mouvement de naïveté sauvage qui fit un peu rougir sa mère, reprit vivement sur sa main le baiser qu'il y avait mis. Toute la soirée se passa dans ces enfantillages qui sont peut-être les plaisirs les plus vifs de l'amour. Les parents de Tolla, témoins muets, mais non pas indifférents, de cette scène charmante, ne songeaient point à contraindre les sentiments de leur fille: ils voulaient attacher Lello, et savaient que rien n'attache comme le bonheur. Les deux enfants couraient en liberté dans les allées, ou s'arrêtaient pour écouter le silence, ou marchaient lentement, appuyés l'un sur l'autre, en babillant comme deux pinsons sur la même branche par un beau jour de printemps. Ils se racontèrent plus de vingt fois, sans se lasser ni l'un ni l'autre, les commencements de leur amour et l'histoire de leurs cœurs pendant les six mois qui venaient de s'écouler. Les projets vinrent ensuite, et Dieu sait combien de châteaux en Espagne ils construisirent et renversèrent pour avoir le plaisir de les rebâtir.

## V

Le lendemain, à six heures du matin, l'heureux Lello dormait à poings fermés, lorsque Tolla et ses parents s'embarquèrent dans une grande chaise de poste qui faisait de temps immémorial le voyage de Lariccja. La comtesse et Tolla occupaient le fond de la voiture, le comte et son fils étaient fort à l'aise sur le devant; les domestiques pendaient en grappes alentour. Le cuisinier, le marmiton et le palefrenier s'accrochaient de leur mieux au siège du cocher, le camérier du comte, Amarella et Menico s'empilaient sur le banc de derrière, et le soleil oblique du matin chauffait vigoureusement tous ces visages hâlés.

Mlle Amarella était cette éternelle Romaine que tous les peintres rapportent dans leurs cartons: grande, belle, large, lourde et médiocrement faite, avec une physionomie fière et stupide qui ne déparait point sa figure. Son vrai nom était Maria, mais elle devait à son humeur aigrette le sobriquet d'Amarella. Ses parents, pauvres journaliers de Lariccja, lui avaient fait apprendre à coudre; mais c'était elle qui s'était

élevée à la dignité de femme de chambre. La nature, qui s'amuse quelquefois à donner à une couturière des qualités d'homme d'Etat, l'avait douée d'une certaine ambition et d'une remarquable persévérance. Ce qu'elle avait dépensé de ruse pour entrer chez le comte et pour supplanter sa devancière passe toute croyance. Cette patiente fille poursuivait depuis une année un nouveau projet qu'elle n'avait encore laissé entrevoir à personne : elle voulait se marier, et elle avait jeté son dévolu sur l'excellent Menico. Le jeune piqueur de buffes avait une beauté mâle et robuste, faite pour séduire une âme paysanne ; mais ce qui attirait surtout Amarella, c'était la candeur de ce grand enfant, en qui elle devinait des trésors de tendresse, de dévouement et d'obéissance aveugle. Elle espérait trouver en lui l'idéal de toutes les femmes : un mari qui ferait trembler tout le monde et qui tremblerait devant elle. Son plan était tracé à l'avance : Menico reviendrait à Rome au mois de novembre ; il succéderait au portier du palais Feraldi, qu'on saurait bien faire chasser. Le mariage se ferait en même temps que celui de mademoiselle, peut-être dans six mois, dans un an au plus tard ; le comte donnerait une dot ; le seigneur Lello, dans l'ivresse de son bonheur, en offrirait sans doute une seconde. Amarella, pour ne point se séparer de son mari, resterait au service de la comtesse.

Cependant Menico, la tête appuyée sur l'épaule du camérier, ronflait à l'unisson des roues de la voiture. Sa femme en espérance le pinça familièrement pour le réveiller.

—*Ad ! Menico, Menicuccio, Cuccio !* lui cria-t-elle en épui-sant tous les diminutifs de son nom, nous voici à Tavolato, et les flasques sont sur la table.

Tavolato est un cabaret situé sur la route de Lariccìa, à deux lieues environ de la porte de Saint-Jean de Latran. Les promeneurs s'y arrêtent, comme à Ponte-Molle, pour vider quelques bouteilles de vin d'Orvieto.

Maîtres et valets descendirent sous une sorte de hangar construit avec des branchages de lauriers-roses. Le cabaretier apporta un pain-bis, un fromage de lait de jument et une douzaine de flacons remplis d'un petit vin blanc, léger, sucré, limpide et joyeux. Tolla s'amusa à déboucher les bouteilles et à enlever avec un petit paquet d'étoupes la goutte d'huile qui ferme le goulot et protège le vin contre le contact de l'air ; puis elle remplit tous les verres, excepté le sien, et l'on but en chœur à sa santé. Les douze flacons se vidèrent comme par enchantement, et Menico en prit sa bonne part, quoiqu'il ne bût que de la main gauche.

Lorsqu'il remonta en voiture, Menico était de si belle humeur, qu'Amarella crut le moment propice à l'exécution de ses petits projets.

—Il me semble, lui dit-elle, que tu ne détestes pas l'orvieto ?

—Les prêtres ne défendent pas d'aimer le bon vin, répondit sentencieusement Dominique.

—En buvais-tu beaucoup à Lariccìa ?

—Autant qu'en voulais boire.

—Comment l'entends-tu ?

—Quand mademoiselle est à Lariccìa, elle m'en fait donner tous les soirs.

—Mais quand mademoiselle n'y est pas ?

—Quand mademoiselle n'y est pas, je n'ai pas soif.

Amarella partit d'un grand éclat de rire. Elle affectait une grosse gaieté, quand elle ne savait que dire et qu'elle voulait montrer ses dents.

—Tu es un brave garçon d'aimer ainsi mademoiselle ; mais je crois qu'elle te le rend bien.

—Est-ce qu'elle t'a jamais parlé de moi ?

—Très souvent. Elle dit que tu serais capable de tuer un homme pour elle.

—Un homme ! Je tuerais un régiment !

—Et si mademoiselle t'appelait à Rome pour toute la vie, y viendrais-tu ?

—De grand cœur.

—Alors, mon Menico, tu mourras citoyen de la grande ville.

—Peut-être.

—Et tes enfants seront des petits Romains.

—Quels enfants ? Je ne me marierai jamais.

Amarella se remit à rire, mais du bout des dents.

—Jamais ! C'est tard. Et pourquoi !

—Je n'ai pas le temps.

—Explique-moi cela, je t'en supplie.

—Rien de plus simple. Si j'épousais une femme, je lui obéirais, n'est-ce pas ?

—Probablement.

—Eh bien ! on ne peut pas servir deux maîtres à la fois.

Tandis que Dominique confessait si naïvement son adoration pour sa maîtresse, la voiture roulait sur la voie Appienne ; et Tolla, avant de s'engager dans la route qui mène aux jardins et aux parcs d'Albano, jetait un dernier coup d'œil à ces prairies desséchées qui entourent la ville d'une ceinture de tristesse et de désolation. Mais Tolla prêtait à cette solitude morte la vie, la jeunesse et l'amour qui abondaient dans son âme. La joie dont elle était pleine débordait sur tous les objets environnants, ressuscitait les ruines et faisait reverdir la terre. Elle comprit alors pour la première fois cette fiction des poètes, qui prétend que l'amour fait naître les fleurs sous ses pas.

La famille Feraldi traversa à dix heures la grande rue de Lariccìa. Vers le même moment, Lello s'habillait pour aller voir Pippo Trasimeni : il avait dormi sans débrider jusqu'à neuf heures.

—Qui t'amène si matin ? demanda Pippo en le voyant entrer.

—Le bonheur, mon ami ! J'ai passé une soirée comme les saints n'en ont pas souvent en paradis.

—Bravo ! Et comme je suis le seul à qui tu puisses sans indiscretion faire part de ta félicité, tu m'apportes le trop-plein de ton âme ? Verse, mon ami, verse.

—Ce n'est pas tout. J'ai un conseil à te demander.

—Demandez et vous recevrez. C'est parole d'Évangile.

—Mon cher Pippo, elle est partie.

—Je le sais bien ; mais si c'est sur moi que tu comptes pour la faire revenir...

—Non. J'irai la voir un de ces jours ; je l'ai promis à son père. Nous prendrons rendez-vous à Albano. Voudras-tu être du voyage ?

—De grand cœur ; aujourd'hui, demain, pourvu que je ne sois pas de service.

—Non, plus tard : je ne veux pas faire d'imprudences ; mais en attendant, il faut... Ne te moque pas de moi ; j'ai promis de lui écrire.

—Eh bien ?

—Par tous les courriers.

—Après ?

—À dater d'aujourd'hui.

—Où est le mal ?

—Si j'avais déjà reçu une lettre d'elle, je ne serais pas en peine : je lui répondrais paragraphe par paragraphe ; mais tu vois combien j'ai peu l'habitude d'écrire, et je voudrais...

—Quoi ? me prendre pour secrétaire ? demanda Philippe en riant aux éclats. Grand merci ! Je te ferai des vers tant que tu voudras, parce que tu n'en voudras pas tous les deux jours, et parce que je tiens pour démontré que tu n'es pas capable d'en faire ; mais comme tout homme qui a appris à écrire est capable de faire de la prose, j'espère bien que tu sauras te passer de moi.

—Sans doute, et si tu attendais les demandes pour faire les réponses, tu saurais que je ne veux de toi qu'un simple conseil. Je prendrai le style familier, n'est-ce pas ? Je lui parlerai un peu de tout, de l'état sanitaire, des bals, de ce qui me sera arrivé dans la journée, de...

—En deux mots, mon cher, parle-lui d'elle et de toi. C'est le texte invariable de toutes les lettres d'amour, depuis l'antiquité la plus reculée.

Il courut au palais Coromila, s'enferma à double tour dans sa chambre, de peur de surprise, et écrivit en moins de trois heures la lettre suivante :

“ Ma chère Vittoria,

“ Il n’y a pas à dire, il faut que ce soit moi qui écrive le premier. Eh bien ! soit, puisque cette lettre m’en attirera une de ta main.

“ Je me suis demandé si je devais t’écrire en *vous* ou en *tu* ; mais il m’a semblé que le *tu* convenait mieux entre deux personnes qui s’aiment. Va donc pour le *tu*.

“ Ce soir, c’est le jour de la comtesse Sutri. Il faudra y aller danser, etc. (etc ne veut pas dire : faire l’amour ;) mais avec qui dansera-t-on ? Avec personne, ou avec des laides, comme la B... ou la M... Si l’on joue, je jouerai, et, moyennant un petit sacrifice de huit ou dix écus, j’assurerai ta tranquillité et la mienne, car tu n’auras pas de reproches à me faire. Baste ! dans ma lettre de samedi, je te rendrai compte de tout.

“ On parle de deux cas de choléra à Frascati.

“ A propos de Frascati, j’espère que tu ne fréquenteras pas ce pays-là. Il s’y trouve en ce moment un certain petit homme brun foncé qui arrive d’Ancône et qui a naguère témoigné pour toi une vive sympathie. Son nom commence par un *m* et finit par un *i*. Je ne voudrais pas que le voisinage fit naître quelque petit amour, qui ferait écrire quelques petites lettres, qui feraient... Mais, allons ! je crois que je puis me fier à toi.

“ Adresse ta réponse à Manuel Miracolo. J’avais d’abord pensé à Romilaco ; mais le pseudonyme serait trop transparent. Je crois que les gens de la poste ne reconnaîtront pas Coromila dans Miracolo.

“ Adieu, il est tard : on m’attend dans le cabinet de mon père. Je te laisse : tu peux croire avec quel regret ! Mes respects à ta mère et à ton père ; j’embrasse Toto. Je ne te presse pas de me répondre sans retard : je suis sûr que la recommandation serait inutile, et c’est dans cet espoir que je me dis pour la vie ton très-affectionné et sincère

“ LELLO.”

Les Feraldi devorèrent en famille cette singulière lettre d’amour, où la pauvreté d’esprit engendrait la froideur, et où la gaucherie se cachait de son mieux sous un air cavalier. Lecture faite, le père haussa les épaules et dit en souriant : “ Bavardage d’amoureux ! ” La mère répéta avec une complaisance visible les deux derniers mots : “ *affezionatissimo vero !* Le frère garda ses impressions pour lui ; il savait de longue main que Lello n’était pas un aigle ; il avait tremblé à l’idée de cette correspondance, qui pourrait refroidir le cœur de son futur beau-frère en épuisant ce qu’il avait d’esprit ; mais à tout prendre, il n’était pas mécontent du premier *pensum* de Lello.

Tolla était au comble de la joie. Elle ne jugeait point la lettre de son Lello, et comment l’aurait-elle jugée ? Elle la baisait, elle la serrait sur son cœur, elle lui parlait, elle l’approchait de son oreille, comme si le papier avait pu lui répondre. Si quelqu’un s’étonne qu’une fille spirituelle, instruite et délicate puisse se tromper à ce point et baiser avec enthousiasme une lettre assez sottise et presque impertinente, je répondrai que c’était sa première lettre d’amour, et qu’une première lettre d’amour est toujours jugée avec indulgence, fût-elle adressée à une duchesse et écrite par un commis voyageur. Tolla lui renvoya, sans chercher ses mots, une lettre de douze pages, qui était moins une réponse qu’un *post-scriptum* ajouté à la longue conversation du jardin. C’était un récit détaillé de tous les sentiments qui avaient traversé son cœur durant deux longues journées, la suite de ses pensées d’amour, qui s’enchaînaient l’une à l’autre comme les anneaux d’un collier d’or.

La lettre se terminait par une page entière d’un délicieux radotage d’amour, intraduisible dans une langue aussi précise que la nôtre. C’étaient des superlatifs impossibles, un chaste et pur dévergondage de style, une prose poétique aussi fraîche que la rosée du printemps, aussi sonore que le bruit des baisers, un hymne à la créature où le Créateur n’était pas oublié, l’aveu virginal d’une passion sans tache et d’un bonheur sans remords.

Le croira-t-on ? lorsqu’elle relut sa lettre, elle la trouva froide. Elle aurait voulu pouvoir écrire comme Lello.

Voici la réponse qu’elle reçut :

“ Ma chère Tolla,

“ La poste ne donne pas encore de lettres. J’en suis donc à attendre ta réponse à ma lettre du 17 courant ; mais, pour gagner du temps, je commence toujours à t’écrire. Si ta lettre m’arrive ensuite, je t’en accuserai réception.

“ Il y a un vieux proverbe qui dit : Le diable est plus laid en peinture qu’il ne l’est en réalité. J’espérais qu’il en serait de même de ton absence, et je croyais pouvoir m’y faire ; mais je vois bien que le proverbe a menti, car je suis comme un poisson hors de l’eau. J’ai passé hier devant ta maison, et je me suis senti tout mélancolique en voyant les volets fermés. J’ai pensé à nos causeries, à nos promenades, etc. Et tout cela est suspendu ! Pour combien de temps ? Pour un mois. En vérité, c’est un peu bien long ; mais il faut s’y résigner, d’autant plus que ce mois de prudence portera ses fruits dans l’avenir.

“ J’espérais aller te voir lundi ; mais, si tu veux bien le permettre, nous remettrons la partie à jeudi. D’abord je serai plus libre, et je pourrai rester plus longtemps ; puis nous ne saurions avoir trop de prudence, et je crains d’éveiller les soupçons.

“ Je voudrais te dire une infinité de choses, mais il vaut mieux les réserver pour notre première conversation, qui sera, je te le promets, longue et bonne.

“ Je termine ici la première partie de ma lettre : si je reçois la tienne après dîner, j’ajouterai un *post-scriptum*. Mes respects à tes parents ; embrasse ton frère pour moi. Je suis avec tendresse ton très-affectionné

LELLO.

“ P. S. J’ai reçu ta lettre, et je te laisse à penser si elle m’a été agréable.”

Cette correspondance se prolongea, sans incident notable, jusqu’aux derniers jours de septembre. Tolla écrivait des lettres adorables, et adorait aveuglément les lettres médiocres de Lello. Toto, en observateur froid et judicieux, relevait à part lui dans les lettres du jeune Coromila tous les passages qui pouvaient l’éclairer sur l’état de son cœur ou sur la solidité de son caractère.

Il remarqua bientôt dans le style une fatigue sensible.

Le 14 septembre, Lello écrivait :

“ Sais-tu que c’est un supplice terrible que d’improviser une lettre de but en blanc, sans avoir à quoi répondre ? Le langage de l’amour est fécond, j’en conviens, mais dans la conversation, et non dans la correspondance. Si tu étais ici, je saurais quoi dire, mais si je t’écris que je t’aime, c’est chose dite et redite ; que je te suis fidèle, c’est chose trop évidente ; que je désire ton retour, c’est un sujet tellement rebattu qu’il ne me reste plus qu’à jurer comme un païen en voyant que tu ne reviens pas. Que dire ? mon Dieu ! que dire ? ”

Une semblable correspondance n’était pas faite pour rassurer la famille Feraldi.

Quelquefois, Lello parlait de ses espérances et de ses projets pour l’avenir. Tantôt il offrait à Dieu ses ennuis présents, et lui demandait en échange un bonheur parfait ; tantôt il énumérait un à un les plaisirs qu’il se promettait pour l’hiver prochain. Toto aurait voulu qu’il comptât un peu plus sur lui-même, au lieu de s’en remettre à la Providence. “ Patience ! écrivait Lello (Toto l’aurait voulu moins patient), offrons nos tribulations à Dieu, et, en échange du sacrifice qu’il nous impose, il nous donnera une parfaite félicité. Je me repais déjà de la pensée de ces jours où nous serons heureux ensemble, où ensemble nous remercierons Dieu de nous avoir assistés dans nos besoins et récompensés de nos souffrances. O douce idée ! ”

“ Voilà des rêveries bien creuses et des espérances bien vagues,” pensait le sage Toto Feraldi.

“ Je songe, écrivait Lello, je songe à l’hiver prochain, aux visites que je ferai dans ta loge à l’Opéra, aux réunions choisies où nous nous verrons sans oublier la prudence (trop de prudence ! pensa Toto), aux cotillons, aux contredanses, aux petites jalousies qui naîtront dans ton cœur ou dans le mien, aux journées pluvieuses que nous passerons chez toi, et à tant d’autres belles choses dont l’énumération serait trop longue.”

“ Il ne parle pas du mariage ! ” murmurait intérieurement le frère de Tolla.

Un jour, Tolla lut en pleurant de joie ce passage d'une lettre de Lello :

“ Tu peux imaginer ou plutôt tu dois savoir comme un amant s'attache à tout ce qui vient de la personne aimée ; mais ce que tu n'imagineras jamais, c'est l'attachement que j'ai pour tes lettres. Sache que j'ai commandé à Castellani une cassette de noyer poli, avec une magnifique serrure qui s'ouvrira avec une clef d'or suspendue à un anneau d'or : le tout me coûtera une vingtaine de sequins, et pourquoi ? pour serrer tes lettres, qu'un jour, s'il plaît à Dieu, nous relirons ensemble. ”

Toto ne fit aucune objection aux larmes de sa sœur ; mais il eût mieux aimé ne pas savoir le prix de la cassette.

Depuis le départ de la famille Feraldi, Lello promettait de faire le voyage d'Albano. Tolla, avertie la veille, monterait à cheval avec sa mère, et l'on se rencontrerait par hasard aux environs du tombeau des Horaces. Malgré les instances de Tolla et l'empressement de Pippo, qui devait être de la partie, ce voyage resta six semaines à l'état de projet. Lello avait peur d'éveiller les soupçons. Il était surveillé par trois ou quatre personnes, et il croyait avoir cent espions à ses trousses.

“ Je voudrais t'écrire plus longuement, disait-il un jour à Tolla ; mais je suis entouré d'espions, mon père me fait appeler à chaque instant, et, lorsque je monte chez lui, je n'aime point à laisser sur mon bureau ma lettre commencée. Je jette tout dans un tiroir et je prends la clef dans ma poche. Au moment où je t'écris, je suis enfermé à double tour dans ma chambre, quoiqu'il n'y entre pas un chat ; mais on ne saurait trop prendre de précautions. ”

— Pauvre garçon ! disait Tolla.

— Poltron ! pensait Toto.

Les derniers jours de septembre parurent bien longs à toute la maison Feraldi. Lello promettait toujours de venir et ne venait jamais. Il alléguait deux grandes affaires dont il attendait le dénouement.

“ Quand vous saurez ce qui m'a retenu, écrivait-il à la comtesse, vous ne regretterez pas le temps perdu. Notre bonheur avance à grands pas, et, le jour où nous nous verrons à Albano, je vous porterai de bonnes nouvelles. ”

Pippo Trasimeni avait écrit, de son côté, qu'il lui tardait fort de venir serrer la main à Tolla, mais que Lello se faisait trop tirer l'oreille. Il fondait une sorte d'association de charité, et les convocations, les assemblées, les quêtes et les circulaires prenaient le plus clair de son temps. Il avait l'air de traiter encore une autre affaire avec son oncle le chevalier et son frère aîné, qui était revenu de Venise ; mais aucun ami de la famille n'était dans le secret, excepté un Français, M. Rouquette, secrétaire particulier du cardinal-voisire.

Le 29 septembre, à huit heures du soir, on relisait en commun la correspondance de Lello dans la chambre du comte, autour d'un petit feu clair et où Toto jetait de temps à autre une poignée de sarments. La famille entière, sans excepter Tolla, était en proie à une sorte de malaise qui ressemblait beaucoup à de la tristesse. Le comte relevait tout haut les expressions ambiguës, les phrases équivoques, et les symptômes d'indifférence épars dans toutes ces lettres. La comtesse et Tolla prenaient la défense de Lello. Toto ne donnait point son avis, il aurait eu trop à dire ; mais il offrait de partir pour Rome et d'aller voir par lui-même ce qu'on pouvait encore espérer.

Ces débats furent interrompus par l'arrivée du valet de chambre de Lello, qui apportait une longue lettre de son maître. Menico, qui revenait des champs, fut chargé de conduire le messager à la cuisine et de lui faire fête. Tolla déchira vivement l'enveloppe, et lut à haute voix la lettre suivante :

“ Grandes nouvelles, ma chère Tolla, et bonnes nouvelles ! Je commence à croire que Dieu nous protège et que notre bonheur est assuré. *Te Deum laudamus !* ”

“ Tu sais que mon frère s'est amouraché à Venise de la fille d'un petit banquier qui n'est pas même noble. Il jurait de l'épouser, et cette fantaisie mettait mon père au désespoir. Il

dicta à mon oncle le colonel une lettre sévère à laquelle mon frère fit une réponse fort impertinente, disant qu'il avait donné sa parole, et qu'il faisait plus de cas de son honneur personnel que de la vanité de la famille. Je fus scandalisé, comme tout le monde, du langage de mon frère, et je devina aisément que, s'il persistait à mécontenter la famille, je ne pourrais de longtemps obtenir ce bienheureux consentement auquel nous aspirons. Le cardinal et le colonel me surent gré des sentiments que je témoignais, et ils redoublèrent pour moi les marques de leur amitié. M. Rouquette, cet ami du colonel, dont l'esprit et la gaieté sont si célèbres dans Rome, vint un jour me voir. C'était dans la dernière quinzaine du mois d'août, peu de temps après ton départ. Il me félicita des bons sentiments où il me voyait, et me dit en confidence que la conduite de mon frère pouvait me faire le plus grand tort. Je feignis de ne pas comprendre le sens de ses paroles. “ Votre frère, me répondit-il, était destiné de tout temps à une grande alliance, et nous espérons lui voir épouser la fille d'un très riche pair d'Angleterre. S'il avait répondu à l'attente de ses parents et de ses amis, vous, son cadet, qui ne porterez point le titre de prince, vous auriez pu vous marier suivant votre penchant ; mais si votre aîné se mésallie, vous prenez que toute l'ambition de la famille se reportera sur vous, et que le prince votre père y regardera à deux fois avant de vous accorder son consentement. ”

“ Je fus frappé de la sagesse de ce raisonnement, et je déplorai amèrement la folie de mon frère. Je serrai les mains de cet excellent homme, et je le suppliai d'user de toute son influence sur mon frère pour l'amener à des idées plus raisonnables. ”

“ Vous pouvez m'aider, me dit-il en souriant. ”

— Et comment, s'il vous plaît ? Est-ce au cadet à conseiller son aîné ?

— Oui, quand le cadet est l'aîné par la sagesse. ”

— Et qui vous dit que je sois plus sage que mon frère ?

— J'en suis sûr, et je vous connais. Vous êtes assez désintéressé pour épouser une personne sans fortune, mais vous êtes trop gentilhomme et vous avez l'âme trop grande pour vous allier à une bourgeoise. ”

— J'avouai, en rougissant de l'éloge, qu'il avait dit la vérité. Il reprit vivement :

“ Je ne vous demande pas d'envoyer un sermon à votre frère ; mais qui vous empêcherait de lui écrire qu'on se raille de lui dans tous les salons de Rome ; que les jeunes gens racontent en riant qu'il est enchaîné aux pieds d'une Omphale bourgeoise ; qu'on tourne en ridicule sa constance et ses soupirs ; qu'on assure qu'il n'ose pas quitter Venise, parce que sa maîtresse le lui a défendu, qu'il n'a pas le droit de sortir de la ville pour plus de vingt-quatre heures, et qu'il mourrait foudroyé d'un regard s'il se hasardait à mettre le pied sur la terre ferme ? Ajoutez, et c'est chose vraie, que de tous les adorateurs de sa maîtresse, il est le seul qu'elle traite aussi sévèrement. Arrangez tout cela comme il vous plaira ; vous êtes homme d'esprit, et je n'ai rien à vous conseiller. ”

“ J'écrivis en sa présence une longue lettre de quatre pages, assez bien tournée : je le dis sans vanité. Mon père me félicita chaudement et mon oncle me dit en m'embrassant :

— Je me souviendrai de ce que tu viens de faire, et quand tu auras besoin de mon appui ou de ma bourse, compte sur moi ! ”

“ Jo lui répondis hardiment que bientôt peut-être j'aurais besoin de son appui. ”

“ Je te devine, répondit-il en souriant. Eh bien ! je ne m'en dédis pas, compte sur moi ! ”

“ Deux jours après le départ de ma lettre, M. Rouquette se mit en route pour Venise. Il vit mon frère, lui prêta de l'argent, l'invita à quelques parties ; c'est un bon vivant dans la force du terme. Mon frère trouva tant de plaisir dans sa compagnie, qu'il consentit à le suivre dans un petit voyage à Trévise. Cette promenade devait durer quatre jours, elle se prolongea plus d'une semaine. Chemin faisant, mon frère reçut



plusieurs lettres anonymes qui n'étaient pas à l'honneur de sa maîtresse. M. Rouquette profita d'une boutade de mon frère pour l'emmener à Padoue. Les lettres anonymes les y suivirent. Mon frère écrivit à sa maîtresse une lettre fort sèche, où il lui reprochait sa conduite. Elle ne répondit pas, ou la réponse se perdit en chemin. Les deux voyageurs poussèrent jusqu'à Ferrare. Notre ami conduisit mon frère dans un café où il entendit par hasard une conversation qui roulait sur sa maîtresse : on l'accusait de traiter fort bien un colonel autrichien. Précisément ce colonel était la bête noire de mon frère, et peu s'en fallut qu'il ne repartît pour Venise, afin de le provoquer ; mais notre ami lui fit entendre le langage de la religion, lui prêcha le pardon des injures, et le conduisit tout doucement de Ferrare à Bologne, de Bologne à Florence, de Florence à Rome, où nos conseils, notre amitié, les remontrances de mon père et les plaisanteries de mon oncle ont achevé ce grand ouvrage.

« Et cette pauvre Vénitienne ? » vas-tu dire, car je connais ton cœur. Cette pauvre Vénitienne épouse dans huit jours le colonel autrichien que mon frère avait en horreur. Avoue que M. Rouquette est un admirable homme : il assure d'un seul coup le bonheur de ma famille, le nôtre et celui d'un colonel autrichien.

« Je patienterai encore un mois ou deux, pour ne point brusquer les choses et pour préparer mon père à ma demande ; puis je prendrai mon courage à deux mains, et j'irai lui dire : « Mon père, si vous m'aimez, souffrez que j'épouse Tolla ! »

« En attendant, j'ai invité Pippo et mon ami Rouquette à une promenade qui est irrévocablement fixée au 5 octobre. Nous serons à trois heures précises à la hauteur de la route Tolonia. Si mon étoile me permet d'y rencontrer la plus belle fille de Rome, il n'y aura pas sur la terre un homme plus heureux que ton fidèle

« LELLO. »

Après cette lecture, Tolla et sa mère témoignèrent une satisfaction si complète, que ni le comte ni Toto n'osèrent la troubler par leurs réflexions. Tolla attendit le 5 octobre avec une impatience fébrile. Le grand jour arriva enfin. A dix heures du matin, sa mère la trouva devant une glace, en amazone, manchettes plates et col chevalière ; elle essayait un adorable petit chapeau Louis XIII. Elle se mit à table sans dîner, comme les enfants à qui on a promis de les conduire au spectacle. Elle pressa la toilette de sa mère et s'impatienta contre Toto, qui n'était pas prêt à deux heures. On partit enfin. Lorsqu'elle aperçut au loin le tourbillon de poussière qui enveloppait la voiture de Lello, elle craignait d'être étouffée par les palpitations de son cœur.

La voiture s'arrêta. Lello poussa un petit cri de surprise qui ne manquait pas de vraisemblance. Il descendit, suivi de Pippo et de M. Rouquette.

Tolla se demandait si elle aurait assez d'empire sur elle-même pour causer avec son amant sans lui sauter au cou.

— Comment pourrais-je, se disait-elle, entendre sa voix, essayer ses regards, m'enivrer de ses paroles brûlantes, sans que mon visage, mon geste et tout mon être trahissent mon bonheur ?

Elle tomba du haut de son attente, lorsqu'elle vit devant elle un jeune homme poli, guindé, compassé, souriant comme une gravure de modes et froid comme un compliment. Il lui parla plus de dix minutes sans sortir des trivialités de salon. La pauvre fille ne pouvait en croire ses oreilles. Elle se demanda un instant si elle rêvait. Enfin elle interrompit brusquement les fadeurs dont elle était excédée ; elle regarda son amant jusqu'au fond des yeux, et lui dit sans dissimuler sa colère :

— C'est là ce que tu as à me dire ? Voilà les secrets de ton cœur que tu n'osais pas confier au papier et que tu gardais pour notre première entrevue ! Tu m'as fait attendre six semaines pour me dire ces belles choses là ! Quo crains-tu ! Qu'attends-tu ? Quand oseras-tu m'aimer en face ? Va ! tu ne m'aimes point ! Ton cœur est plus froid que le marbre. Je comprends maintenant pourquoi tu n'as pas voulu venir plus tôt. Tu savais qu'au premier mot de ta bouche je devinerais ta froideur, ma folie et ton indignité !

Elle salua Lello et ses amis, lâcha la bride à son cheval et se lança dans la route Tolonia. Manuel Coromila, confondu, atterré, remonta en voiture sans rien comprendre à cette brusque sortie. Il avait étudié pendant huit jours le compliment qu'il ferait à sa maîtresse. Il avait préparé un petit mélange de respect, de tendresse, de prudence, dont il ne doutait pas que Tolla ne fût charmée ; mais il avait compté sans la passion.

En rentrant à la maison, Tolla courut à sa chambre et écrivit à Lello :

« Pardonne-moi ; j'ai été cruelle : Je ne savais ce que je disais. Tu m'aimes, j'en suis sûre, puisque je vis ; mais ton abord froid et souriant m'a glacée : ton visage était comme un soleil d'hiver. J'aurais dû comprendre que tu avais tes raisons pour te montrer ainsi. Je ne les connais pas ; mais elles sont bonnes et je les approuve. Tu as ta manière d'aimer, et moi la mienne ; ne cherchons pas quelle est la meilleure : aimons-nous. »

Manuel avait amené Pippo par timidité, pour ne pas se trouver seul après un si long temps, devant la famille Feraldi ; il avait amené M. Rouquette par poltronnerie. Son nouvel ami avait témoigné le désir d'être de la partie, et il n'avait pas osé lui dire non. La présence de ces deux témoins, dont l'un s'était imposé et dont il s'était imposé l'autre, le condamnait à dissimuler son amour sous des formules de simple politesse. Lello avait cette pudeur, plus commune chez les hommes que chez les femmes, qui n'admet pas un tiers dans les épanchements de l'amour.

La contrariété qu'il éprouva de voir sa délicatesse si mal appréciée le rendit maussade jusqu'au soir. Le lendemain, il se leva à neuf heures, et écrivit tout d'un trait une longue lettre de reproches à Tolla, sur la façon dont elle l'avait accueillie.

Cette lettre passa, comme toutes les autres, sous les yeux de la famille.

Mme Feraldi fut d'avis de proposer une nouvelle entrevue. Toto pensa qu'il valait mieux retourner à Rome.

— Je n'espère rien, dit-il, des entrevues qui auront pour témoin M. Rouquette ; et, quant à laisser Lello aux mains de l'habile homme qui a si bien rompu le mariage de son frère, c'est une imprudence que je ne vous conseille pas.

— Il a raison, dit le comte.

— Quel bonheur ! dit Tolla. Je le verrai demain.

— Nous emmènerons Menico, dit la comtesse. J'ai appris que Tobie, le portier, s'enivrait et battait sa femme : Menico le remplacera.

— Tant mieux ! s'écria Toto. C'est plus qu'un domestique, c'est un ami intelligent et dévoué.

— Et brave !

— Et vigoureux ! Les espions des Coromila n'auront pas beau jeu avec lui.

— Et prudent ! Jamais une querelle. Il a des bras à assommer un bœuf, et il n'a pas donné un coup de poing dans sa vie.

— Te souviens-tu, Tolla, du jour où il avait volé pour toi les abricots du voisin Giuseppe ? Le jardinier voulait le battre : il se contenta de relever ses manches, et le jardinier l'envoya prudemment à tous les diables.

Cet éloge de Dominique fut interrompu comme par un coup de foudre.

On entendit dans la cour de la villa des cris si aigus, que tout le monde se leva en sursaut. Au même instant, Amarella pâle, les yeux hagards, et violemment émue pour la première fois de sa vie, vint annoncer que le cheval de Menico était rentré seul, au galop, la bride sur le cou. Menico était le meilleur cavalier de Lariccia : que son cheval l'eût désarçonné, on ne pouvait le croire. Aurait-il été victime d'un guet-apens ? on ne lui connaissait point d'ennemis. Toto sortit en courant, suivi de tous les hommes de la maison et d'Amarella. Ils n'avaient pas fait vingt pas dans le village, qu'ils rencontrèrent un groupe de paysans qui rapportaient sur un brancard le corps de Dominique. Une balle lui avait traversé la tête d'une tempe à l'autre.

Le corps fut déposé dans une des chambres du rez-de-chaussée. Toto et Tolla refusèrent de le quitter, et voulurent passer la nuit en prière avec le curé de la paroisse.

A quatre heures du matin, le blessé n'avait pas repris ses sens ; cependant son pouls battait encore. Tolla, pâle et les cheveux épars, agenouillée devant le grabat, était plongée dans une sorte de stupeur. Elle n'entendit pas le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la porte, et elle se leva brusquement sur ses pieds, croyant rêver, lorsqu'elle vit entrer Amarella suivie du docteur Ely. Amarella avait fait six lieues en trois heures sur le cheval de Menico.

Le comte et la comtesse arrivèrent au bout de quelques minutes. En leur présence, le docteur reconnut l'entrée de la balle. Au lieu de traverser le cerveau, elle avait circonvenu les os et l'état du blessé, quoique grave, n'était point désespéré. Lorsque le pansement fut opéré et l'appareil placé, Menico revint à lui. Son premier regard fut pour Tolla, le second pour le curé.

—Aurais-je le temps de me confesser ? demanda-t-il d'une voix éteinte.

—Oui, mon garçon, répondit le docteur ; j'espère même que tu auras le temps de vivre.

Tous les assistants se retirèrent dans la chambre voisine. Au bout d'un quart d'heure, on les fit rentrer. Le prêtre s'en alla chercher le saint viatique à tout événement. Le blessé paraissait jouir de toutes ses facultés intellectuelles ; seulement il était faible et abattu.

Le docteur s'arrêta un instant avec le comte à la porte de la chambre, et ils échangèrent à voix basse les paroles suivantes :

—Savez-vous, demanda le docteur, comment cela est arrivé ?

—Non, cher docteur : on l'a trouvé sur la route d'Albano.

—S'il connaît son assassin, pensez-vous qu'il soit disposé à le nommer ?

—J'en doute. Vous savez le peu de respect qu'ils ont tous pour la justice, ils aimeraient mieux se venger que se plaindre, et ils croiraient commettre une lâcheté en invoquant le secours des lois.

—Cependant je vais essayer de le faire parler. Il ne faut pas que ce crime reste impuni.

—Docteur, observa le comte en approchant, ce n'est pas nous qui ferons l'interrogatoire. La femme de chambre de ma fille ne nous a pas attendus pour le commencer.

Amarella disait à Menico :

—Eh bien ! mon pauvre garçon, tu as donc des ennemis ?

—Tu vois bien que non, puisque tout le monde pleure autour de moi.

—Si je savais quel est le méchant qui t'a tiré un coup de fusil !

—On ne m'a pas tiré de coup de fusil. C'est moi qui suis tombé sur les cailloux.

—Mais comment serais-tu tombé sur les deux tempes en même temps ?

—Cela n'est pas plus difficile que de dormir sur les deux oreilles.

—Mais, malheureux, tu avais une balle dans le corps !

—Est-ce que j'avais une balle dans le corps.

Il répondit en riant doucement :

—C'est que j'aurai pu après quelqu'un de malpropre.

—Nous ne saurons rien, dit le comte.

—Il a le cerveau aussi sain que vous et moi, ajouta le docteur. Maintenant je réponds de sa vie.

Amarella poussa un cri de joie.

—De quoi te mêles-tu ? lui demanda naïvement Menico. Mademoiselle Tolla, je suis content de ne pas mourir avant votre mariage. Monsieur le comte, j'ai une grâce à vous demander. Quand je serai guéri, voudrez-vous permettre que j'aie vous servir à Rome ?

—C'est une affaire arrangée depuis hier, dit Tolla.

—Certes, ajouta son père, je ne veux pas te laisser ici, exposé aux coups du brigand qui a voulu t'assassiner !

—Merci, monsieur le comte. Vous m'avez bien compris.

—Docteur, demanda Toto, ne pourriez-vous nous prêter

quelqu'un de vos élèves qui achèverait ce que vous avez si heureusement commencé ?

—C'est bien mon intention.

—Je tiendrai compagnie à ce jeune médecin et à mon bon Menico jusqu'à ce que la guérison soit parfaite. Mon père, ma mère et ma sœur partent avec vous ce matin pour Rome.

## VI

Pour la première fois de sa vie, Tolla quitta la campagne sans regret ; il lui tardait d'être à Rome. Du plus loin qu'elle aperçut le dôme de Saint-Pierre, elle battit des mains par un mouvement de joie enfantine.

Cependant, son bonheur était plus mélangé et sa joie moins tranquille qu'à l'époque de son départ pour Lariccia. Cette malheureuse entrevue, la contenance embarrassée de Lello, la présence de Rouquette, la dernière lettre qu'elle avait reçue, enfin le coup mystérieux qui venait de frapper le plus humble et le plus dévoué de ses amis, toutes ces circonstances accumulées jetaient dans son âme un trouble secret dont elle essayait en vain de se défendre. Elle devinait que ce qu'elle avait à craindre, ce n'était plus un de ces malheurs soudains qui viennent directement de la main de Dieu, mais plutôt quelqu'un de ces coups invisibles que dirige la haine ou l'ambition des hommes.

En entrant à Rome, la comtesse reconnut Rouquette, qui descendait de voiture devant le musée de Saint-Jean de Latran. Elle le montra au docteur Ely.

—Le connaissez-vous ?

—C'est un de mes malades ; mais, comme il se porte mieux que moi, nous ne nous voyons pas souvent.

—Que dit-on de lui par la ville ?

—On dit que c'est un galant homme et un homme d'esprit,

—Voilà tout ce qu'on dit ?

—Tout, répondit prudemment le docteur.

—Alors, cher docteur, dites-moi ce qu'on en pense, car Rome est la ville du monde où ce qu'on pense ressemble le moins à ce qu'on dit.

—On pense que M. Rouquette n'est ni jeune ni vieux, ni beau ni laid, ni blond ni brun, ni grand ni petit, ni riche ni pauvre, ni prêtre ni laïque, ni honnête ni fripon, ni... Mais pourquoi me forcez-vous à me compromettre ?

—Parlez, mon ami, dit vivement Tolla. Cet homme, que j'ai vu il y a trois jours pour la première fois, est venu se jeter au travers de mon bonheur, pour me servir ou pour me perdre. Apprenez-moi, si vous le connaissez, ce que je dois craindre ou espérer.

—Tout, mon cher petit ange, selon qu'il sera pour vous ou contre vous. Vous savez que j'ai la mauvaise habitude de juger les gens sur la physionomie : ce monsieur-là possède une des figures les plus significatives qu'il m'ait été donné d'observer, une vraie tête d'étude. M. Rouquette est un homme vigoureux de corps et d'esprit, qui, pour son malheur et pour celui des autres, est né dans une étable de village ou dans une mansarde de Paris avec des instincts de prince. Le monde n'a jamais manqué de ces hommes d'action que le sort jette sur le pavé, sans argent, sans naissance et sans aucun autre instrument d'action que leur intelligence et leur volonté. Ils deviennent, selon les circonstances, illustres ou infâmes ; ils font beaucoup de mal ou beaucoup de bien, mais ils ne meurent pas sans avoir fait quelque chose ; Rouquette est un de ceux-là. Au temps des petites guerres du moyen âge, il aurait commandé une troupe de routiers ; pendant les luttes de Louis XVI, il aurait obtenu des lettres de marque et commandé un corsaire. En 1837, découragé de vivre dans un pays où la paix, la loi, la troupe de ligne et la gendarmerie ont fermé à jamais l'ère des aventures, il est venu à Rome. Il choisit dans le sacré collège les deux hommes qui ont le plus de chances d'arriver à la papauté : il se fait secrétaire du cardinal-vicaire, il s'insinue dans la confiance du cardinal Coromila. Habile à tout, capable de tout, obéissant aux événements jusqu'à ce qu'il puisse leur commander, il a déjà gagné assez de crédit pour que rien ne lui soit impossible, pas même le bien. Si quelque intérêt pro-

che ou lointain le porte à assurer votre bonheur, comptez sur lui, vous serez heureuse ; mais s'il s'avisait de parier que je mourrai dans l'année, ma foi ! je commencerais par faire mon testament. Tout cela entre nous ! ajouta le docteur. Mais ne me dira-t-on pas, à moi qui ai ouvert à cette belle enfant les portes de la vie, quel danger elle craint et quel bonheur elle espère ?

La comtesse lui raconta en quelques mots l'histoire des amours de Tolla.

— *Diamine !* dit le docteur. C'est ce Rouquette qui a rompu le mariage de Coromila l'ainé avec une Vénitienne !

— Nous le savons.

— Dans quel intérêt a-t-il fait cela ? Pour complaire au cardinal. Le chevalier ne compte pas. Or le prince et le cardinal s'en iront prochainement rejoindre leur ancêtres : je ne leur donne pas six mois. Eh bien ! mon petit ange, votre affaire ne me paraît pas mauvaise. Quand les deux vieux Coromila n'y seront plus, Rouquette n'aura plus aucune raison de contrarier votre mariage. Ayez seulement six mois de patience et de prudence, et recommandez au beau Lello d'étouffer son feu sans l'éteindre.

Les conseils du docteur furent scrupuleusement suivis. Lello n'avait pas besoin qu'on lui recommandât la prudence. Il venait tous les soirs à l'*Ave Maria* passer une heure après de sa maîtresse ; il courait ensuite dire le chapelet avec sa famille ; il s'habillait et allait dans le monde, où il revoyait Tolla. Les jours où Tolla ne sortait pas, il savait, sans se faire remarquer, prélever une heure ou deux sur sa soirée pour causer avec elle.

Ils avaient adopté, dans le salon du palais Feraldi, une embrasure de fenêtre grande comme une de ces chambres que les architectes construisent à Paris ; ils en avaient fait leur salon particulier, leur domaine inviolable, et comme le sanctuaire de leur amour. Assis en face l'un de l'autre, le coude appuyé sur la fenêtre, ils recommençaient tous les soirs l'éternelle conversation que le genre humain répète depuis tant de siècles sans la trouver monotone. Quelquefois, à bout de paroles, ils gardaient le silence, ce silence des amants, qui est le plus doux des langages. Quelquefois, panchés l'un vers l'autre, la main dans la main et les larmes bien près des yeux, ils disaient et redisaient ensemble deux mots où se concentraient toutes leurs pensées et toutes leurs espérances :

— *Lello mio !*

— *Tolla mia !*

— Mon Lello ! Ma Tolla ! Il est bien vrai que l'italien est par excellence la langue de l'amour. La voix se repose doucement sur la première syllabe de *mia*, et donne ainsi au mot toute la suavité d'une caresse.

Lello et Tolla se querellaient quelquefois et ne s'en aimaient que mieux. Ces querelles, toujours suivies du baiser de paix, sont l'assainissement du bonheur. Ils s'étaient promis l'un à l'autre que jamais, quels que fussent leurs griefs, ils ne se sépareraient le soir sans être reconciliés.

— Je ne veux pas, disait Tella, que tu t'endormes sur une mauvaise parole.

— Enfant ! répondait Lello, est-ce que je dormirai ?

Jamais le jeune Coromila n'avait été aussi amoureux : il jouissait de son bonheur provisoire sans songer au combat qu'il faudrait livrer pour le rendre définitif. Si parfois, au milieu d'un doux entretien, l'image de son père, de ses oncles, de ce formidable tribunal de famille, se présentait à son esprit, il fermait les yeux pour ne pas voir. Lorsque Toto revint à Rome, dans les premiers jours de décembre, avec Menico parfaitement guéri, il fut émerveillé de l'harmonie qui régnait entre les deux amants. Tolla s'était fait peindre en miniature pour se donner à Lello. De son côté, Lello avait passé quarante ou cinquante heures dans l'atelier de M. Schnetz, qui lui avait peint un portrait magnifique, grand comme nature, et plus beau. Les deux portraits furent terminés en même temps, quoique les deux amants ne se fussent pas entendus, et, le jour où Lello apporta le sien à Tolla, croyant la surprendre, Tolla tira de sa poche sa miniature, encadrée dans un petit cercle d'or.

Quand ils se rencontraient dans le monde, ils s'y conduisaient

avec la plus grande réserve. Dans les premiers jours qui suivirent le retour de Tolla, Lello se trahit un peu malgré toute sa prudence. Il était d'une gaieté folle, et la joie lui sortait par les yeux : sa contenance fut remarquée, et Tolla le pria de veiller sur lui. Alors il s'observa si bien, il fut si froid, si sérieux et si guindé, que toute la ville se demanda ce qu'il avait. Enfin, après quelques oscillations, il trouva son équilibre, et ne ressembla plus ni à une victime ni à un triomphateur.

Mme Fratief et sa fille épiaient avec une persévérance toute féminine les moindres mouvements de Lello. A leur grand regret, elles étaient réduites à le surveiller elles-mêmes. Elles avaient perdu leur digne espion, ce pauvre Cocomero. Il avait quitté la maison, le 6 octobre, de lui-même, et sans qu'on pût savoir quelle mouche l'avait piqué. Nadine supposait qu'il était retourné à Naples. Depuis quelque temps, il paraissait atteint d'une mélancolie qui ressemblait beaucoup au mal du pays. La générale inclinait à croire qu'il s'était enrôlé dans l'honorable corporation des sbires, où l'on ne devait pas manquer d'apprécier ses talents. En attendant qu'il daignât donner de ses nouvelles, on l'avait remplacé à la maison par un grand lourdaud du Transtévère, et la générale le remplaçait de son mieux à la ville. Elle ne rencontrait jamais Lello dans le monde sans lui dire par son regard :

— Attention ! j'ai l'œil sur vous !

Lello, dûment averti, se surveillait sévèrement et prenait la générale en horreur.

Elle s'avisa que Lello n'aimait peut-être Tolla que par amour-propre et à force d'entendre dire qu'elle était la plus jolie fille de Rome.

— Nous sommes bien sottes, pensa-t-elle, de lui avoir laissé faire cette réputation-là !

La première fois qu'elle rencontra Tolla, elle lui cria :

— Eh ! mon Dieu ! ma toute belle, qu'avez-vous ? vous êtes toute défaits !

Le lendemain, dans une autre maison, elle dit à Mme Feraldi :

— Chère comtesse, pensez donc à la santé de Tolla ; elle ne se ressemble plus depuis quelque temps !

Elle allait répétant à qui voulait l'entendre :

— Est-ce que la plus jolie fille de Rome est malade ? Elle se fane de jour en jour, et ses parents n'ont pas l'air de s'en douter. Savez-vous qui est son médecin ?

Cinq ou six mères de famille qui avaient des filles à marier, furent frappées de la justesse des observations de la générale. Elles virent avec les yeux de la foi que Tolla avait les bras maigres et la figure fatiguée ; elles le dirent sur les toits, et bientôt il ne fut bruit que du dépérissement de Tolla.

Nadine, de son côté, avait dressé une batterie contre la mère de Tolla. Elle allait disant d'un petit air ingénu qui ne lui seyait pas mal :

— Savez-vous que Tolla est bien heureuse d'avoir une mère comme la sienne ? Cette Mme Feraldi a tant d'esprit que je l'admire. Ce n'est pas ma pauvre bonne mère qui saura jamais attirer un jeune homme à la maison, le flatter, le séduire, l'engager, le compromettre et le conduire, les yeux bandés, jusqu'à la porte de l'église ! Après tout, ma bonne mère, je t'aime comme tu es, avec ta naïveté sublime. Nous sommes des sauvages du Nord ; mais mieux vaut la barbarie qu'une civilisation trop avancée.

Nadine et sa mère, à force de fréquenter l'église des Saints-Apôtres, acquirent la certitude que Lello venait tous les soirs au palais Feraldi. La générale se chargea d'en répandre la nouvelle avec un commentaire de sa façon.

— Que vous semble, disait-elle à toutes les femmes de sa connaissance, d'une mère qui protège de pareils rendez-vous ? Quand le prince est entré, la grande porte se ferme, et le concierge, une espèce de brute, n'ouvrirait pas pour un million. Moi, si un jeune homme était admis à faire sa cour à mademoiselle ma fille, je laisserais ma porte ouverte à tout le monde. On ne se cache que pour mal faire. La petite est vraiment à plaindre : elle aime ce garçon, on l'enferme avec lui ; le moyen qu'elle se défende ? Cependant il est possible que cela tourne

à bien. Si le prince s'avancait si loin, si loin qu'il lui fut impossible de reculer ! On fera parler l'honneur, l'amour, la reconnaissance ; ne pourrait-on même pas le contraindre ? Toutes les fautes ne sont pas des maladresses, et il y a souvent plus d'habileté dans un quart d'heure d'oubli que dans dix années de vertu.

Ces calomnies furent colportées bruyamment dans tous les salons de Rome. On les fit sonner très haut, dans l'espoir qu'elles arriveraient aux oreilles de la famille Coromila. Elles furent recueillies précieusement par trois personnes.

La première était Rouquette, qui s'en réjouit.

La seconde était le frère de Lello, qui s'en effraya.

La troisième était le colonel qui s'en amusa.

Le pauvre cardinal n'eut pas le temps d'apprendre ce qu'on disait de son neveu. Il mourut comme un saint la veille de l'Épiphanie. Rouquette, devenu le commensal et le confident du colonel, remercia intérieurement les alliés inconnus qui secondaient si bien ses projets. Le vieux prince, relégué par ses infirmités au fond de son palais, n'apprenait que les nouvelles qu'on jugeait à propos de laisser arriver jusqu'à lui. Son fils aîné voulait tout lui dire : il craignait que Lello ne fût véritablement livré aux mains d'une famille d'intriguants ; mais Rouquette et le colonel le détournèrent de ce dessein.

— Qu'espérez-vous de l'intervention du prince ? lui demanda Rouquette.

— Mon père lui défendra de retourner chez cette fille.

— Obéira-t-il ?

— Oui. Mon père a beau être vieux, infirme, aveugle, sa volonté est inflexible, et Lello tremble encore devant lui. Il obéira.

— Soit ; je suppose qu'il se montre plus soumis que vous ne l'avez été en pareille circonstance : le prince n'est malheureusement pas éternel. Si Lello consent à oublier pour quelque temps qu'il est majeur et maître de sa personne, il s'en ressouviendra à la mort de son père. Gardez-vous bien d'élever la volonté du prince entre lui et celle qu'il aime ; le jour où la mort renverserait la barrière, votre prisonnier vous échapperait pour toujours.

— Il a raison, ajouta le colonel. Nous agissons quand il sera temps ; rien ne presse.

Mme Fratief, qui était pressée, dit un jour à la chanoinesse de Certoux :

— Chère madame ! on ne parle dans Rome que de l'esprit d'un de vos compatriotes, monsieur... monsieur... *Ach !* J'ai perdu son nom. Cet homme distingué qui a empêché un prince Coromila de se mésallier à Venise...

— M. Rouquette ?

— Précisément, dites-moi donc, chère madame, si M. Rouquette a autant d'esprit qu'on veut bien lui en prêter.

— Vous n'avez jamais causé avec lui ?

— Je n'ai jamais pu le joindre, et notez que j'en meurs d'envie.

— Si vous étiez assez aimable pour venir prendre le thé ce soir avec moi, je vous servirai M. Rouquette entre la première et la deuxième tasse.

— Ah ! chère madame, vous êtes ma bonne étoile. Figurez-vous que Nadine et moi nous importunons le ciel depuis quinze jours pour qu'il nous envoie M. Rouquette.

Lorsque Rouquette fut en présence de la générale, il devina aux premiers mots un auxiliaire intéressé et compromettant. Il résolu de s'en amuser et de s'en servir.

Elle crut être fort habile en commençant par le féliciter de la cure merveilleuse qu'il avait faite sur le frère de Lello. Mais Rouquette se défendit énergiquement contre les éloges qu'elle prétendait lui faire accepter.

— Ce n'est pas moi, dit-il, qui ai guéri le fils aîné du prince Coromila ; tout l'honneur de la cure appartient à Dieu et au bon naturel du malade. La famille Coromila ne périra point par les mésalliances.

— Ah ! monsieur, vous me rassurez. On disait que le prince Lello était en grand danger.

— Je vous assure, madame, qu'il se porte le mieux du monde.

— L'air des jardins Feraldi est dangereux le soir, et les pauvres cœurs y prennent la fièvre.

— Dieu a fait l'homme plus robuste que la femme, et il arrive que l'un reste en santé et l'autre tombe malade.

— L'Église a bien raison de défendre les jugements téméraires. L'homme est si prompt à accuser son prochain ! On parle quelquefois de serments échangés, de promesses de mariage, d'anneaux passés au doigt, de portraits donnés et reçus, quand il n'y a peut-être rien de vrai que quelques baisers.

— Le monde est encore plus méchant que vous ne croyez, madame. On va souvent jusqu'à inventer des histoires de mariage secret.

— Vraiment !

— De promenades nocturnes en tête-à-tête.

— A pied ?

— Mieux, madame ; en voiture.

— Je n'avais jamais entendu conter de pareilles choses !

— Avez-vous entendu parler d'un père et d'une mère complices d'un mariage clandestin et forcés de cacher la grossesse de leur fille ?

— On dit cela ?

— Souvent, madame, tant il y a de méchanceté en ce monde ! Mais les hommes de bon sens laissent tomber ces calomnies.

— Je ne les laisserai pas à terre, pensa la générale.

— Elle les ramassera, se dit Rouquette.

La chanoinesse vint se mêler à la conversation.

— Vous parliez mariage ? demanda-t-elle à Rouquette.

— Hélas ! madame, répondit-il, de quoi parlerait-on dans un pays où l'amour, et par conséquent le mariage, est le seul intérêt de la vie après le salut ?

— On dit que votre compagnon de voyage épouse la fille d'un lord catholique ?

— On l'espère. Si les négociations réussissent, le mariage se fera à Londres au mois de mai.

— Est-ce à Londres aussi, demanda en souriant la chanoinesse, que vous comptez marier Lello.

— Qui sait ?... Certes, si j'étais à sa place, je chercherais une femme partout, excepté à Rome.

— Pourquoi ? Vous pouvez parler hardiment : tous les Romains sont partis, et ce n'est ni la générale ni moi qui irons vous dénoncer.

— Oh ! madame, je n'ai rien contre les Romains ni contre les Romaines ; mais à mes yeux Rome est le pays du monde où les hommes mariés ont le moins d'avenir. A Paris, à Pétersbourg, à Londres, l'homme qui se marie épouse toute une armée de protecteurs, d'amis, de partisans, qui s'engagent par contrat à le faire parvenir. A Rome, il épouse une femme et rien de plus. Il y a tels mariages qui vous donnent en France la croix et une place de préfet, en Angleterre la députation, en Russie...

— En Russie, ajouta vivement la générale, une clef de chambellan, la noblesse de deuxième classe, des croix, des pensions, des places, la faveur, la fortune et tout.

— Vous voyez bien, Mesdames, que Rome est le patrimoine des célibataires, et que les hommes mariés doivent chercher fortune ailleurs.

— La France, dit la générale, est un pays sans avenir. L'aristocratie est tombée bien bas depuis la suppression du droit d'aînesse.

— Le droit d'aînesse s'est conservé en Angleterre, reprit Rouquette. L'Angleterre est encore bonne.

Où, mais combien trouvez-vous de familles catholiques dans la noblesse anglaise ? On les compte. Vous avez eu le bonheur de découvrir un beau parti dans cette petite élite du royaume, raison de plus pour n'y en pas chercher un second.

— Reste donc la Russie. Par malheur, elle est schismatique.

Schismatique, monsieur ! La Russie n'est pas schismatique. Il y a des schismatiques en Russie, j'en conviens, mais beaucoup moins qu'on ne pensa. Est-ce que toute la Pologne, sans aller plus loin, n'est pas catholique ? L'empereur est le plus tolérant des hommes ; il est le père de tous ses sujets,



.... .Quatre religieuses voilées se tenaient à toute heure dans la cellule de la malade.

sans distinction. Que ma fille arrive demain en Russie, soit avec sa mère, soit avec son mari, sera-t-elle moins bien reçue à la cour, parce qu'elle est catholique? Dites, madame la chanoinessé, si le marquis votre frère a dû se faire schismatique pour arriver aux premières dignités de l'empire?

— On m'a conté, reprit modestement Rouquette, qu'en Russie les filles ne recevaient que le quatorzième de l'héritage de leurs parents.

— Distinguons, cher monsieur. En effet, elles n'héritent que du quatorzième lorsqu'elles ont des frères; mais une fille uni-

que comme Nadine, par exemple, et tant d'autres héritières, ne partage le bien de ses parents avec personne.

— Décidément, Madame, dit Rouquette, je crois que si je m'appelais Lello Coronila, je choiserais ma femme en Russie. Par malheur, je ne suis rien qu'un homme de bon conseil.

— Il va travailler Lello! se dit la générale ivre d'espérance.  
— Elle court perdre les Feraldi, pensa Rouquette en la voyant sortir.

Huit jours après, il n'était bruit que du mariage secret de Lello et de Tolla. On citait le jour, l'heure, la chapelle, le prêtre et les témoins.



Tolla n'ignora pas longtemps les calomnies que la Fratief avait mises en circulation. Un matin que Mme Feraldi réunissait chez elle quelques jeunes filles de la société et quelques amis de Toto pour répéter ensemble une mazurka, les deux cousines de Tolla vinrent la féliciter de son mariage.

Tolla resta muette d'étonnement : après avoir pris tant de soin pour cacher son amour, elle se voyait la fable de la ville et de la province.

Toto vit d'un coup d'œil que toutes les personnes présentes avaient déjà entendu parler de ce prétendu mariage, et qu'elles y croyaient. Il se hâta de répondre pour sa sœur :

— On vous a trompées, mes chères cousines, et, si l'on répète devant vous cette sottise invention de nos ennemis, vous pourrez répondre hautement que Tolla n'est pas mariée.

Tolla ajouta avec une indignation mal contenue :

— Et qu'elle n'est pas fille à accepter la honte d'une semblable union, et qu'elle ne voudrait pas d'un roi même à ce prix, et qu'elle ne s'avilira jamais au point d'accepter la main d'un homme qui craindrait de l'épouser à la lumière du soleil et à la face de tous !

Le soir, Lello vint avec Philippe. Ils trouvèrent Tolla tout en larmes, et elles leur raconta ce qu'il avait appris.

— C'est une invention de la Fratief, dit Lello, il y a huit jours que cela court la ville. Mon frère m'en a parlé.

Et qu'as-tu répondu ? demanda Tolla.

— J'ai répondu que la voix publique avait menti, et que je n'aurais pas fait un tel pas sans consulter mes parents.

— Tu ne lui as rien dit de nos engagements ? Il serait peut-être temps d'en instruire ta famille.

— Mon cher amour, mon père est plus mal que jamais depuis la mort du cardinal. Si par hasard on l'avait prévenu contre nos projets, la déclaration que j'ai à lui faire pourrait lui porter un coup terrible. Ne vaut-il pas mieux attendre que sa santé soit raffermie, si tant est qu'il puisse guérir ?

— Attendons, dit Tolla. Je me boucherai les oreilles pour ne pas entendre les calomnies de nos ennemis.

— Faites mieux, ajouta Pippo. On vous accuse d'être mariés secrètement. À votre place je voudrais donner raison à ces chers accusateurs. Voulez-vous que je vous trouve un prétexte ? Je serai votre témoin avec quelque ami sûr et discret. Supposez que la chose transpire, personne n'y croira. La nouvelle est usée : elle date de huit jours. D'ailleurs est-ce qu'on croit jamais la vérité ?

— Qu'en penses-tu, Tolla ? demanda Lello.

Tolla répondit d'une voix ferme et décidée :

— Mon ami, hier peut-être j'aurais dit oui. Après la scène de ce matin, je me mépriserais moi-même si j'étais capable d'accepter. Nous attendrons.

Lello et Philippe restèrent au palais Feraldi jusqu'à minuit. Le lendemain, on racontait dans Rome que Tolla et Lello étaient sortis ensemble à la brune. Une personne digne de foi les avait reconnus dans les allées du Pincio, appuyés tendrement l'un sur l'autre. Une ligne redoutable se forma contre Tolla. Toutes les mères qui l'avaient enviée, toutes les filles qui l'avaient jalouée, tous les jeunes gens qui l'avaient désirée, s'enrégimentèrent sous les ordres de la Fratief. Les amis qui pouvaient la défendre, comme la marquise, Pippo, le docteur Ely, étaient accablés par le nombre. La pauvre fille apprenait tous les jours quelque nouvelle calomnie : elle s'en consolait en la racontant à Lello, qui lui promettait de lui payer en bonheur tout ce qu'elle avait à souffrir.

Dans les premiers jours de janvier, les consolations de son amant lui manquèrent. Le vieux prince entraînait dans son agonie, qui dura près de trois semaines. Lello, cloué au chevet de son père, trouvait à peine le temps d'écrire tous les jours un billet à Tolla.

Elle s'associait à la douleur de Lello, et, quoiqu'elle n'eût jamais vu le prince Coromila, elle le pleurait comme un père. Elle ne songea pas un seul instant que la mort de ce vieillard assurait son mariage. Le prince mourut. Tolla fut trois ou quatre jours sans aller dans le monde. Elle se sentait incapable de retenir ses larmes. Le monde murmura. Si on l'avait

vue sourire et valser, on aurait poussé les hauts cris ; on aurait dit qu'elle triomphait de la mort du prince.

Pour excuser sa douleur, Tolla dit qu'elle était malade. Cela n'était qu'un demi-mensonge : la pauvre fille succombait à l'excès de ses ennuis. Ses ennemis la prirent au mot et glorièrent sur sa maladie.

La jeune Nadine disait ingénument à toutes les filles de son âge :

— Tâchez donc de savoir quelle est la maladie de Tolla. Maman le sait, mais elle ne veut pas me le dire. Il paraît que c'est une maladie que les jeunes filles n'ont jamais, dont on ne meurt pas, mais qui dure bien des mois.

Cependant Lello s'était laissé conduire à la villa d'Albano, où ce qui restait de la famille se retira pendant quinze jours pour cacher sa douleur et pour l'oublier. On chassait, on faisait de grandes cavalcades et de longs repas. Rouquette organisa savamment cette vie oisive, décente et plantureuse. Lello eut le temps, non pas d'envier, mais d'entrevoir les douceurs de la vie de garçon. Cependant le voisinage de Lariccia, les souvenirs de l'été dernier, peut-être même l'oisiveté, la solitude et la bonne chère ravivèrent son amour pour Tolla. Un soir, en sortant de table, il lui écrivit :

« Je te l'ai dit cent fois, mais je veux te l'écrire, parce que les écrits restent : je t'aimerai toujours, et je saurai mourir plutôt que d'oublier un ange tel que toi. Dieu voit mon cœur, et en sa présence je te jure une fidélité éternelle. »

— Comme il m'aime ! s'écria Tolla lorsqu'on lut cette lettre en famille.

— Voilà un écrit précieux, ajouta Toto. Ne le perds pas, ma fille. Si, après un pareil serment, il refusait de t'épouser, le pape l'y forcerait.

Les Coromila revinrent à Rome au commencement de mars, et Lello reprit sa place à la fenêtre du palais Feraldi. Après un mois d'un bonheur presque parfait, malgré le déchaînement de la calomnie, il se montra triste et préoccupé.

— Qu'as-tu ? lui demanda Tolla en le regardant jusqu'au fond de l'âme.

— Rien. Des ennuis de famille.

— Tu as tout déclaré à tes parents ?

— Non.

— Quels ennuis peux-tu avoir ? Tu es majeur, libre, maître absolu de tes actions, riche. . .

— Moins que tu penses.

— Ton père t'a donc déshérité !

— Peu s'en faut. Il a laissé un fidéicommissaire à mon oncle.

— Le joli mot ! Il veut dire ? . .

— Que par suite d'un ordre secret de mon père, dont le testament ne dit pas un mot et dont l'exécution est confiée à mon oncle, mon frère aîné sera cinq fois plus riche que moi.

— Ainsi, mon pauvre ami, tu n'auras peut-être pas plus de deux millions ?

— Peut-être.

— Alors, viens à Capri ; je te promets pour cent millions de bonheur !

Lello mentait, et l'argent n'était pour rien dans sa tristesse. Son père n'avait fait ni fidéicommissaire ni substitution.

La vraie cause du chagrin, de l'embarras ou du remords de Lello, la voici :

Le fils aîné du vieux Louis Coromila, devenu prince depuis la mort de son père, avait terminé les négociations relatives à son mariage ; son départ était fixé au 30 avril. Il devait s'embarquer à Civita-Vecchia pour Marseille, traverser la France, séjourner à Paris, arriver à Londres pour les fêtes du couronnement de la reine Victoria, et revenir avec sa femme par la France, la Belgique, l'Allemagne et la Lombardie. Tous les jours on travaillait devant Lello à compléter, à préciser et à embellir ce séduisant itinéraire. À chaque repas, Rouquette s'étendait complaisamment sur la description des plaisirs de Paris. Le chevalier répliquait par le tableau des magnificences de la cour de Londres. Ni le chevalier ni le prince ne firent aucune proposition à Lello ; mais on démontrait devant lui que cette longue odyssée ne durerait pas beaucoup plus de

deux mois. Le chevalier plaisait légèrement sur l'esprit casanier, sur les animaux à coquille et sur les souriceaux qui n'osent sortir de leur trou. Le prince se promettait de savourer bien mieux les douceurs de la vie domestique après un temps de voyages et d'aventures.

Ces plaidoiries indirectes se prolongèrent jusqu'aux premiers jours d'avril. Peut-être la famille aurait-elle perdu son procès, si Tolla avait eu un grain de coquetterie ; mais le bonheur de Lello était trop pur et trop égal pour qu'il s'effrayât d'une absence de deux mois.

Sur ces entrefaites, Morandi fit écrire à la comtesse qu'il avait vu sa fille à Lariccia vers le milieu du mois de septembre, qu'il l'avait trouvée plus belle que tous les portraits qu'on lui en avait faits, et que si Tolla n'avait refusé sa main que par crainte de quitter Rome, il était prêt à désertier Ancône pour la capitale.

Le jeune Feraldi voulait qu'on fit lire cette lettre à Lello ; Tolla s'y opposa formellement.

— Une semblable confidence, dit-elle, aurait l'air d'une menace.

Pendant la jalousie serait venue fort à point pour aiguillonner l'amour de Lello et pour ramener son esprit, qui s'égarait à chaque instant vers la France et l'Angleterre.

Tolla s'en doutait si peu, qu'elle employait une partie de ses soirées à lui apprendre le français. Les progrès n'étaient pas rapides ; le professeur et l'élève s'embrouillaient à qui mieux mieux dans la conjugaison du verbe *aimer*. Quelquefois, pour faire trêve à la grammaire, elle ouvrait un livre français, le lui mettait sous les yeux, et le contraignait doucement à épeler, à lire et à traduire. À la fin de la leçon, l'écolier reconnaissant embrassait son dictionnaire. Un soir, ils lurent ensemble la fable des *Deux Pigeons*. Quand Lello eut achevé laborieusement le mot à mot, Tolla lui ôta le livre des mains et traduisit la fable entière en vers libres. Quand elle arriva à ces mots :

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?  
Quo ce soit aux rives prochaines !  
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau  
Toujours divers, toujours nouveau ;  
Tenez-vous lieu de tout ; comptez pour rien le reste.

il baissa la tête et fondit en larmes.

Le matin même, en sortant de la messe, son oncle lui avait dit :

— J'ai un remords.

— Vous, mon oncle !

— Oui, je suis un mauvais parent. Ton frère va partir pour Londres, et je reste à Rome au lieu de l'accompagner. Je sacrifie mes devoirs à mes habitudes.

— Votre conscience est trop scrupuleuse. Est-ce que mon frère a besoin qu'on le mène par la main ? N'est-il pas assez grand pour se conduire lui-même ?

— Oui, parbleu ! S'il allait là-bas pour son plaisir, je resterais ici pour le mien ; mais il part pour se marier, et je rougis de penser que l'héritier de la plus grande maison d'Italie s'en ira à l'église sans père, sans un oncle, sans frère, et seul de sa famille comme un enfant trouvé. Si j'avais seulement dix ans de moins, je ferais mes malles.

— Mais, mon cher oncle, vous vous portez bien, Dieu merci ! et vous n'êtes aucunement cassé.

— Eh ! crois-tu bonnement que ce soit le voyage qui m'épouvante ? Non, non ; je n'ai pas peur d'une ou deux traversées sur un bon bateau. La belle affaire pour un homme bâti comme moi ! Ce qui me tuerait, mon ami, ce sont les plaisirs.

— Les plaisirs !

— Oui, les plaisirs. Tu es né à Rome, et tu n'as jamais quitté cette terre de bénédiction ; tu ne peux donc pas te faire une idée de la vie dévorante qu'on mène à Londres et à Paris. Déjeuner en ville, dîner en ville, spectacle le soir, bal après le spectacle, rentrer chez soi rompu de fatigués et trouver sur sa table tout un volume d'invitations pour le lendemain ; s'habiller trois fois par jour, s'éténuer en visites, se ruiner en compliments ; attirer sur soi les regards de tout un peuple ; être l'événement du jour, le favori de la mode, la curiosité de la

saison ; s'observer, se surveiller, poser enfin comme un acteur sur la scène ou un prédicateur en chaire ; est-ce une vie pour un homme de mon âge, et ne vois-tu pas que je succomberais au bout d'un mois ? Et puis ce maudit Opéra de Paris est une fournaise tumultueuse où les plus jolies femmes du monde vont étaler leurs épaules nues sous un lustre pire que le soleil. Et les bals, bonté divine ! qu'ils ressemblent peu à nos jolies petites soirées, égayées par la contredanse, le whist et la limonade ! Figure-toi un formidable pêle-mêle de luxe, d'élégance et de coquetterie, une musique insensée, des toilettes scandaleuses, une liberté inouïe, des escaliers encombrés de fleurs, des buffets chargés de viandes, des soupers à ressusciter les morts et à tuer les vivants ! C'est un spectacle à voir une fois ; je l'ai vu, je n'en suis pas mort, mais on ne m'y reprendra plus ! Cependant Dieu m'est témoin que je voudrais pouvoir accompagner ton frère.

Cette appétissante satire des plaisirs de Paris produisit tout l'effet qu'on espérait : Lello offrit de partir avec son frère. Le mot ne fut pas plutôt lâché que le colonel, sans lui laisser le temps de se reconnaître, courut annoncer la nouvelle à toute la maison. Le hasard ou la prévoyance de Rouquette fit qu'il y eut ce jour-là vingt personnes à dîner. Tout le monde lut au prochain voyage des deux frères. Lello était venu au palais Feraldi pour apprendre à Tolla ce que toute la ville devait savoir le lendemain ; mais la fable des *Deux Pigeons* lui coupa la parole, et il pleura en songeant qu'il s'était condamné à partir et qu'on lui avait fermé toute retraite.

Il se coucha mécontent de lui-même, incertain de ce qu'il dirait à Tolla, et fort en peine de se justifier à ses propres yeux. À force de chercher, il s'avisa de prier Mme Feraldi de tout conter à sa fille.

— Le coup sera moins rude, se dit-il, s'il ne vient pas de moi.

Fortifié par ces beaux raisonnements, Lello vint le lendemain, à trois heures, au palais Feraldi. On venait de quitter la table. Le comte, la comtesse et Toto prenaient le café au salon. Tolla s'habillait pour faire des visites. Il promena sur ses auditeurs un sourire embarrassé.

— Je suis bien aise, dit-il, que Tolla ne soit pas ici. C'est à vous que je viens demander assistance.

— Et contre qui ? dit le comte.

— Contre elle. Si vous ne venez pas à mon aide, elle m'arrachera les deux yeux tout au moins.

— Voici bientôt un an qu'elle vous les arrache tous les jours, reprit la comtesse, et vous n'êtes pas seulement borgne.

Toto ajouta :

— Avec tous les yeux qu'elle t'a arrachés, ou aurait de quoi paver la queue d'un paon. Voyons confesse-toi : qu'as-tu fait ?

— Rien encore ; mais je médite une escapade.

— Renonce à ton escapade.

— Impossible, mon ami ; j'ai donné ma parole. Il s'agit d'un voyage.

— À Albano ?

— Plus loin ; mais il est convenu que nous courrons la poste et que notre absence ne durera pas longtemps.

— Huit jours ?

— Davantage. Enfin, puisque j'ai commencé ce diable d'avou, sachez que mon oncle, bien malgré moi, pour que mon frère ne soit pas seul à ce mariage, a voulu, ne pouvant pas quitter Rome, où il a ses habitudes, me faire partir pour Londres, et qu'il m'a été impossible de refuser. Vous comprenez que si Tolla...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Toto, le comte et la comtesse s'étaient dressés comme mus par un ressort autour de lui.

— Vous êtes faible, Lello Coromila, dit sévèrement le comte.

— Lâche cœur ! cria Toto.

— Fille en mourra ! dit la comtesse.

— Ecoutez-moi, reprit-il d'une voix émue. Je vous jure que j'aime Tolla et que je l'épouserai. Maintenant écoutez-moi. Mon oncle et mon frère, qui sont toute ma famille, désirent

absolument que je fasse ce voyage. Je souffre plus que vous ne sauriez croire à la seule pensée de quitter Rome ; mais je voudrais concilier tous mes devoirs. Si je témoigne de la complaisance à mes parents, je puis compter qu'ils me paieront de retour. J'assiste au mariage de mon frère pour que bientôt il assiste au mien.

—M. Rouquette n'est-il pas de la partie ? demanda le comte. Il a obtenu du cardinal-vicaire un congé de trois semaines.

—Cela vous prouve, répliqua vivement Lello, que notre absence ne sera pas longue :

—Combien de temps, demanda Toto, a duré son voyage à Venise ?

—Je t'assure, mon ami, que l'on calomnie ce pauvre Rouquette. Depuis six mois que je l'étudie sans qu'il s'en doute, j'ai appris à lui rendre justice. Il m'aime, et il se rangera plutôt avec nous contre les miens, qu'avec ma famille contre nous.

—Puisque vous avez foi en M. Rouquette, dit la comtesse avec amertume, asseyons-nous. Vous avez vu comme la nouvelle de ce départ nous a agréablement surpris : jugez par nous de l'effet qu'elle va produire sur Tolla.

Lello s'arrêta brusquement ; il avait entendu la voix de Tolla, qui descendait en chantant le grand escalier du palais.

La pauvre fille ouvrit la porte, courut à Lello, et s'arrêta tout interdite à la moitié du chemin. Elle vit son père horriblement pâle, sa mère agitée d'un tremblement nerveux, les yeux de son frère pleins de larmes, la figure de son amant bouleversée. Ils se taisaient tous et n'osaient ni se regarder ni la regarder. Son cœur se serra ; elle se laissa tomber sur une chaise sans essayer de rompre ce morne silence. Trois longues minutes s'écoulèrent, durant lesquelles on n'entendit que les sanglots de Mme Feraldi. Enfin Tolla n'y tint plus.

—Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle ; ma mère, mon père, mon frère, Lello, qu'avez-vous ? Parlez, je vous en prie. Par pitié, dites-moi ce qui m'arrive !

—Pauvre enfant ! répondit sa mère, tu le sauras trop tôt !

Elle ne demanda rien de plus ; elle courut dans la chambre voisine et fondit en larmes sans savoir encore pourquoi. Ce premier moment passé, elle reprit possession d'elle-même et entra résolument au salon.

—J'ai pleuré, dit-elle. Vous voyez que je suis calme. Maintenant je veux savoir ce que je suis condamnée à souffrir.

Au premier mot de départ, elle s'évanouit. Sa mère et Toto la portèrent dans sa chambre. Le comte la suivit, oubliant Lello, qui s'enfuit tout éperdu. En passant devant la loge du concierge, il appela Menico, lui mit deux écus dans la main, et le supplia de lui apporter des nouvelles de sa maîtresse. Il attendit deux heures dans une anxiété mortelle. Enfin Menico parut : il était plus pâle qu'à l'ordinaire, mais il avait toujours son air calme et indolent.

—Parle vite ! lui cria Lello. Comment va-t-elle ?

—Mieux, excellence. Elle a eu de grosses convulsions ; maintenant elle dort : vous ne l'avez pas tuée tout à fait.

Il ajouta, en posant ses deux écus sur la cheminée :

—Voici votre argent. Vous allez voyager, vous en aurez besoin. Madame vous fait dire que vous pouvez venir au palais demain soir.

Le lendemain, en entrant dans ce salon où il avait passé de si douces heures, Lello fut saisi d'un frisson étrange. Personne ne se leva pour venir au-devant de lui. Tolla était trop faible pour courir comme autrefois à sa rencontre. Le comte et Toto s'étaient habillés comme pour une cérémonie. On avait enlevé tous les rideaux qui cachaient les vieux portraits de la famille, et Lello pouvait compter autour de lui dix générations de Feraldi. Le comte lui montra de la main le fauteuil qui l'attendait, puis il commença d'une voix ferme et triste :

—Manuel Coromila, vous voyez que nous sommes ici en conseil de famille. J'ai convoqué mes ancêtres à cette réunion solennelle : je voudrais pouvoir convoquer aussi les vôtres. Vous allez quitter Rome pour longtemps. Ce départ, ce n'est pas vous qui l'avez voulu : il vous a été imposé. Je sais pour-

quoi. L'ambition de vos parents ne veut pas que vous épousiez ma fille, et l'on compte sur les plaisirs de Paris et de Londres pour vous la faire oublier. Vous étiez libre de rester : vous avez consenti à partir. Vous étiez libre de déclarer ouvertement votre amour pour Vittoria, depuis tantôt deux mois que vous n'avez plus de père : vous vous êtes obstiné dans votre prudence et votre timidité. Je ne vous accuse pas. Je ne vous reproche ni les partis que vous nous avez fait rejeter, ni l'amour incurable que vous avez mis au cœur de ma fille, ni les calomnies que vos assiduités ont attirées sur nous, ni la douleur dont vous avez rempli ma maison ; mais je pense que c'en est assez et que nous avons assez souffert. Je vois bien que vous n'aimez plus, ou que vous n'aimez pas assez pour que l'amour vous donne du courage. Votre constance ne tient plus qu'à un fil, et, sans tous ces serments qui vous sont échappés, la pauvre Tolla serait déjà oubliée. Eh bien ! soyez heureux ; rien ne vous retient plus : je vous rends votre parole.

## VII

Manuel avait écouté avec résignation les reproches du comte, mais la conclusion le mit hors de lui. Il s'était attendu à des paroles sévères, non à cette dédaigneuse restitution de sa liberté. Il pâlit de colère, et balbutia d'abord quelques paroles inarticulées, puis il s'écria avec violence :

—Monsieur le comte, lorsqu'on dit à un homme : " Je vous rends votre parole," c'est qu'on le juge assez méprisable pour la reprendre. Je m'appelle Coromila et l'histoire de Venise, qui est celle de mes ancêtres, ne leur a jamais imputé ni un mensonge ni une trahison. Qui vous a permis de croire que je valais moins qu'eux ? J'ai promis d'épouser votre fille ; je ne l'ai pas juré une fois, mais cinquante, je l'ai juré par écrit, vous avez les mains pleines de mes serments ! Et vous m'estimez assez peu pour me dire de sang-froid : " Soyez libre ; je vous accorde que vous n'avez rien promis, rien écrit, rien juré ! Décidons à l'amiable que toutes vos lettres sont des faux, toutes vos promesses des mensonges, tous vos serments des parjures ! "

—Lello, reprit le comte, vous m'avez mal compris, ou plutôt j'ai mal parlé. A Dieu ne plaise que j'éleve un doute sur votre honneur. Voici ce que j'ai voulu dire. Lorsque vous avez demandé la main de ma fille, il y a huit ou neuf mois, vous étiez encore dans la dépendance d'un père. En engageant votre personne et votre fortune, vous disposiez en quelque sorte de biens qui ne vous appartenaient pas. Il est possible, et jusqu'à un certain point raisonnable, que le changement survenu dans votre condition, les intérêts nouveaux qui vous condamnent à ménager certaines personnes, les dispositions de votre famille, enfin le temps qui use toute chose, même les passions qui se croyaient éternelles, il est possible, dis-je, que l'un de ces motifs vous engage, non pas à violer, mais à regretter vos promesses. S'il en était ainsi, si vous n'aimiez plus ma fille que par scrupule, et si vous ne l'épousiez plus que par devoir, mon devoir à moi, dans son intérêt comme dans le vôtre, serait de tout rompre. Si au contraire je me suis trompé, prouvez-moi mon erreur et guérissez mes craintes ; reprenez ces anciens serments qui vous sont échappés dans la première ferveur de votre amour, et donnez-moi en échange une promesse sérieuse et irrévocable, faite de sang-froid, dans la pleine possession de vous-même, en présence de tous les obstacles que vous savez, et à la veille d'un voyage où l'on vous entraîne pour vous arracher à nous.

Pendant ce discours du comte, Lello sentait peser sur lui les regards de toute la famille. Il se leva de son siège, s'agenouilla devant Tolla, prit sa main dans la sienne, leva hardiment les yeux sur toute la famille, et dit d'une voix franche et résolue :

—Je jure...

—Arrêtez, interrompit le comte. Avant de vous lier par ce nouveau serment, songez qu'il doit être irrévocable. Si vous engagez à ma fille cette liberté que je viens de vous rendre, aucun prétexte, aucune raison ne pourra plus vous délier, pas même l'opposition la plus formelle de vos parents.

—Monsieur le comte, je ferai tous mes efforts pour que mon

bonheur soit approuvé de ma famille ; mais, si mes parents s'obstinent dans une injuste et tyrannique opposition, je me souviendrai que Dieu m'a fait libre. Et maintenant, par ce Dieu qui a comblé votre fille des plus adorables vertus, par ce Dieu qui m'a inspiré pour elle l'amour le plus pur, je jure de n'avoir pas d'autre femme que Vittoria Feraldi.

Tolla se pencha vers lui pour l'embrasser ; mais la joie fut plus forte qu'elle, elle s'évanouit.

Lorsque Rome apprit le prochain départ de Lello, l'avis unanime fut que les Feraldi avaient perdu la partie. On alla jusqu'à dire que Lello se marierait en France. Les mieux informés nommaient la fille qu'il devait épouser. La générale, alarmée par ces faux bruits, craignit d'avoir fait la guerre à ses frais pour quelque famille du faubourg Saint-Germain. Pour sortir de peine, elle invita Rouquette à dîner, mais Rouquette, occupé de mille affaires et peu soucieux de ménager des alliés désormais inutiles, se tira de cette invitation par une réponse évasive. Mme Fratief et sa fille se dépitèrent de ne rien savoir. Pendant un long mois on les vit piétiner tous les salons de Rome, le nez au vent, l'oreille au guet, flairant l'air, aspirant le moindre bruit, interrogeant les visages, quéant les nouvelles, plaignant tout haut la pauvre Tolla, et poursuivant l'introuvable Lello, qui passait toutes ses soirées au palais Feraldi.

La marquise Trasimeni n'était pas à Rome. Le docteur Ely, à la suite d'un gros rhume, l'avait envoyée à Florence dans les derniers jours de mars. Philippe avait pris un congé d'un mois pour accompagner sa mère. Il revint seul le 25 avril, et la première nouvelle qu'il apprit, c'est que Lello partait dans quatre jours.

Il poussa un cri de surprise et de colère.

—Et Tolla ? se dit-il. Est-ce que je serais un sot ? Moi qui viens encore de prêcher à ma mère que ses soupçons avaient tort et que ses craintes étaient folles, me suis-je laissé bernier par ce vieil ivrogne de colonel ? Nous verrons bien !

Il ne fit qu'un bond jusqu'au palais Coromila. Lello le reçut au milieu du pêle-mêle de ses bagages. Rouquette, assis sur une malle, lui offrit en ricanant un cigare de la Havane.

—Ah ! monsieur, dit Rouquette, que vous arrivez à propos ! Nous nous plaignions tout à l'heure d'être obligés de partir sans prendre congé de vous.

J'arrive tout botté, et voilà sur mon habit la poussière de Florence. Vous voyez, monsieur, que je n'ai pas perdu de temps.

—Croyez-vous ? Il me semble que vous êtes resté un siècle dans cette belle Toscane.

—Un mois, monsignor ; pas davantage. Je vous remercie d'avoir trouvé le temps long.

—Il s'est passé tant de choses en votre absence ! Monsieur, si l'homme était sage, il ne s'éloignerait jamais de ses amis.

—Vous parlez d'or, monsieur ; mais ne savez-vous pas qu'il y a de mauvais génies qui font métier de séparer ceux qui s'aiment.

—C'est ce que l'Eglise appelle des esprits infernaux.

—Oui, monsieur, infernaux. Si jamais j'en tiens par les oreilles !

—Monsieur, reprit Rouquette d'une voix douce, ces esprits-là ont le bras long et les oreilles courtes. On rencontre leurs bras avant d'arriver à leurs oreilles.

—Ah ! tu me défies, pensa Philippe. Eh bien ! j'aurai ma revanche ! Il est trop tard pour empêcher Lello de partir : l'homme qui s'est donné la satisfaction de remplir toutes ces malles ne consentira jamais à les défaire ; mais il ne faut pas qu'on puisse profiter de son absence pour égorgier ma pauvre Tolla. Il me reste quatre jours pour lui assurer un refuge contre toutes les calomnies, pour compromettre Lello aux yeux du monde entier, pour rendre toute rupture impossible, et pour lier les mains à ce Rouquette, qui a les bras si longs. Quatre jours, c'est peu, mais c'est assez : les plus longues batailles n'ont pas duré plus de vingt-quatre heures. En avant !

—A quoi rêves-tu ? lui demanda, le lendemain, Lello. Tu as aujourd'hui une physionomie étrange.

Philippe répondit avec un abandon bien joué :

—Tu le demandes, frère ? Je songe à ce voyage qui va peut-être bouleverser tout mon avenir.

—Et qu'y a-t-il de commun, s'il te plaît, entre ton avenir et mes voyages ?

—Tu le sauras un jour ; mais parle-moi de Tolla. J'ai bien souvent pensé à elle, durant ce long mois que j'ai vécu loin d'elle. Tout est rompu entre vous, n'est-il pas vrai ?

—Rompu ! Es-tu fou ?

—Avoue-le moi franchement, je ne t'en voudrai pas. Je comprends tes raisons : ton oncle, ton frère, ton nom, ta fortune... Qu'a-t-elle dit quand tu lui as annoncé ton escapade ?

—Elle a pleuré, elle a été un peu malade, puis elle m'a pardonné.

—Adorable fille ! il y a vingt ans que je la connais, que je l'aime ; nous avons été élevés ensemble. Eh bien ! mon ami, depuis que j'ai l'âge de raison, je me demande s'il y a un homme qui mérite une telle femme ! Tu reviendras dans six mois ?

—Dans deux mois.

—Six !

—Deux ! te dis-je.

—Mettons cinq. Pendant ces six mois restera-t-elle dans sa famille, ou va-t-elle s'enfermer dans un couvent ?

—A quoi bon le couvent ? Elle vivra, comme toujours, auprès de sa mère.

—Tu as raison : pas de couvent ; j'y perdrais trop. D'ailleurs le colonel n'entendrait pas raison sur ce chapitre.

—Et pourquoi ?

—Parbleu ! crois-tu que ton oncle t'envoie à Paris et à Londres pour hâter ton mariage avec elle ? Il prévoit tout ce qui peut advenir en six mois ; il vous applique à tous deux la médecine des grands parents, aussi vieille qu'Aristote : à l'amant, le grand air et la poussière des chemins ; à l'amante, le tourbillon des valses, le bourdonnement des danseurs et la poussière des salons. Et si la guérison se fait trop attendre, si l'amant traverse la mer sans écouter les sirènes, si la jeune fille est assez impertinente pour aimer obstinément celui qu'on veut qu'elle oublie, alors aux grands maux les grands remèdes ! Un parent vénérable, un ami de la famille, dresse un piège à la pauvre enfant sans déliance ; on tend une bonne calomnie sur son passage, on fait faire à sa réputation une culbute dont elle ne se relèvera jamais. Rappelle-toi Venise et les amours de ton frère. Crois-tu que ce mariage eut été aussi facile à rompre, si le maladroit, avant de partir, avait enfermé sa maîtresse dans un couvent ? Le couvent, mon ami, est la seule forteresse où la réputation d'une fille soit à l'abri, parce que les hommes n'y pénètrent jamais. Que Tolla reste dans le monde, je réponds de sa vertu, je ne réponds pas de sa réputation.

—Et tu ne veux pas que je l'enferme dans un couvent !

—D'abord consentirait-elle ?

—J'en réponds.

—Ses parents ?

—Je m'en charge.

—Et la permission des autorités ecclésiastiques ?

—Le cardinal Pezzato l'obtiendra.

—Mais ton oncle ?

—Il apprendra l'affaire lorsqu'elle sera faite.

—Et Rouquette ?

—Je suis plus fin que lui.

—Comme tu prends feu pour le couvent ! Cependant, mon ami, à juger froidement les choses, il n'y a pas péril en la demeure. Que crains-tu ?

—Tout !

—Non, tu ne crains rien du cœur de Tolla, trop heureux garçon ! Le seul danger, c'est qu'un Rouquette à Paris, une Fratief à Rome, lui imputent à crime quelques distractions innocentes. Que t'importe ? Tu fermeras l'oreille et tu laisseras dire. Si l'on t'écrivait dans un mois qu'on a rencontré Tolla, à dix heures du soir, en voiture, avec un jeune homme sur la route d'Albano ; si Rouquette déposait sur ton bureau

une liasse de lettres anonymes ; si ton oncle t'écrivait que tu es la fable de Rome, comme tu l'as jadis écrit à ton frère, ne renverrais-tu pas loin de toi ces vieux mensonges si usés qu'ils montrent la corde ?

—Oui ; mais si véritablement Tolla se laissait étourdir par ce tourbillon du monde ?

—Sois tranquille, je veillerai sur elle, et jamais le cœur d'une femme n'aura un gardien plus jaloux.

—Mais...

—Tu ne me connais pas, Manuel. J'aime Tolla, depuis l'enfance, d'une amitié passionnée. Sans toi, je l'aurais peut être aimée d'amour. Juge de ce que je deviendrais si je voyais qu'elle te trahit pour un indigne !

—Cependant...

—Toi parti, je m'attache à sa personne, je me fais son garde du corps, je l'accompagne dans tous les bals, je ne la quitte pas plus que son ombre.

—C'est fort joli, mais...

—Entends-tu d'ici les bonnes langues ? Elle aime Philippe ! Philippe a supplanté son ami ! Je ne poserai pas sur son front un baiser fraternel sans que le bruit en retentisse dans toute l'Italie. Que nous rirons de bon cœur !

—Mais, par tous les saints !... interrompit violemment Lello.

—Encore un mot. Le couvent a du bon, je te l'accorde ; mais jusqu'à quel point as-tu le droit d'emprisonner celle qui t'aime ?

—Je me soucie bien du droit ! cria Manuel. Droit ou non, je te dis qu'elle ira au couvent, et qu'elle y restera jusqu'à mon retour, et qu'elle n'y recevra personne, excepté sa mère et son confesseur. Je ne suis pas jaloux ; mais, puisque tu te charges de l'être à ma place, tu vas voir comme je saurai profiter de tes conseils !

—Mais, mon cher Lello, que veux-tu que je devienne ? Tu pars pour Londres, tu enfermes Tolla : quels amis me laisses-tu ?

—Tu en trouveras d'autres : on en a toujours assez. Où ai-je fourré mon chapeau ? Le voici. Mon ami, je ne te renvoie pas : je cours chez elle, chez sa mère, chez son oncle, chez le cardinal-vicaire.

—Moi, je rentre à la maison : nous ferons route ensemble jusqu'aux Saints-Apôtres.

Chemin faisant, Manuel se disait avec une vivacité fébrile : —Ah ! maître Philippe ! vous l'aimez, et vous n'en savez rien ! Et elle ne s'en doute pas ! Mais moi, j'ai l'œil bon, Dieu merci ! j'allais m'embarquer dans un joli voyage ! Heureusement le couvent arrange tout.

Philippe cachait sous un visage abattu la joie la plus triomphante :

—Il est jaloux, donc il aime encore. Comme il a dévoré l'hameçon ! Ses yeux lançaient des éclairs ; il doit m'avoir en horreur. Tolla sera heureuse : le couvent sauve tout ; il ferme la bouche au colonel, à Rouquette, à la Fratief et au monde. Il rend toute défection impossible. Quand Manuel aura enfermé sa maîtresse dans un cloître, il sera bien forcé de venir l'y reprendre.

Le 29 avril, à dix heures du soir, Tolla et sa femme de chambre entrèrent au couvent de Saint-Antoine-l'Abbé. Elles y furent conduites par le comte, la comtesse, Victor, Lello, Philippe, l'abbé La Marmora et Menico. La supérieure reçut Tolla des mains de sa mère. Elle l'embrassa tendrement et lui fit une petite exhortation maternelle sur les nouveaux devoirs qu'elle aurait à remplir, les privations auxquelles elle se condamnait, et les avantages spirituels et temporels que Dieu lui réservait en échange d'un si vertueux sacrifice. Tolla dit adieu à tout le monde. Lorsqu'elle serra la main de Lello, deux grosses larmes descendirent lentement le long de ses joues pâles ; elle se pencha vers lui et lui dit à l'oreille :

—Me voici où tu as voulu ; j'y resterai jusqu'à ce que tu viennes me reprendre : ne me fais pas attendre trop longtemps.

Menico pleurait à la dérobée. Anarella lui demanda tout bas :

—Est-ce pour moi, ces larmes ?

—Et pour qui donc ? répondit-il en rougissant un peu de son mensonge.

Lorsque la supérieure eut emmené sa nouvelle pensionnaire, les parents et les amis de Tolla restèrent quelques instants à écouter le grondement lugubre des portes qui se fermaient sur elle.

—Ma pauvre fille ! murmura la comtesse en étouffant un sanglot.

—Madame la comtesse, reprit Lello, c'est ici que j'ai voulu prendre congé de vous et de votre famille. C'est ici que je vous donne rendez-vous dans deux mois pour conduire votre fille à l'autel.

À la même heure, et tandis que Lello s'engageait irrévocablement à épouser Tolla, Rouquette et le chevalier soupaient joyeusement ensemble. Le colonel s'enfonçait tout doucement dans cette ivresse tranquille et béate qui est le privilège des buveurs endurcis. Rouquette au contraire, avait une ivresse agitée et capricante. Il élevait la voix, se démenait sur son siège et se ressuscitait lui-même par ses soubresauts ; d'ailleurs maître de lui jusqu'au dernier moment, et toujours éveillé aux affaires.

—Mon cher Rouquette, disait le colonel en grasseyant, vous êtes un grand homme.

—Hé ! hé !

—Vous irez loin, si vous n'êtes jamais pendu.

Rouquette sauta comme un baril de poudre.

—Rasséyez-vous donc, vous m'éblouissez. Que disions-nous ? J'y suis. Vous avez sauvé une fois la famille Coromila. Une grande famille, Rouquette ! Reste à sauver le petit. Il est bien empêtré, mon cher Rouquette.

—Soyez tranquille, Excellence ; je l'emène !

—Oui, mais il reviendra.

—Il reviendra tellement changé, que sa maîtresse ne le reconnaîtra plus.

—Ne croyez pas cela, Rouquette. J'ai passé par là, tel que vous me voyez. Eh bien ! celle que j'ai... comment dit-on ? trahie ? oui ; celle que j'ai trahie me reconnaît toujours. Ayez bien soin du petit.

—Comme de moi-même, Excellence.

—S'il avait envie de faire quelques folies, mon ami, laissez-le faire, cela le distraira. Je payerai tout. Nous ne regardons pas à l'argent dans la famille.

—Nons y voici, pensa Rouquette, qui tressaillit au mot d'argent. Excellence, j'ai déjà éprouvé votre générosité.

—Oui, oui. Ces vingt mille francs qu'on vous a donnés après l'affaire de Venise ! Vous en verrez bien d'autres. C'est une mine d'or que cette maison-ci. Piochez, Rouquette, piochez ! Pendant que vous travaillerez là-bas, nous nous occuperons, nous, de la petite fille. Nous lui ferons une réputation. Que faut-il pour tuer la réputation d'une femme ? Des paroles, et rien de plus. J'en achèterai : je ne regarde pas à l'argent. Il faut que Tolla Feraldi soit citée dans toutes les familles de l'Italie comme un exemple à ne pas suivre. Quand tout le monde dira que c'est une fille perdue, Lello n'osera plus la vouloir. Toi, mon garçon, si tu guéris le petit, je te donnerai tout ce que tu voudras. Veux-tu quarante mille francs ? dis ? Quarante. Réponds vite, avant que je m'endorme.

Un domestique entra sur la pointe du pied.

—Que veux-tu ? murmura le colonel.

Une lettre très pressée pour M. Rouquette.

Rouquette déchira l'enveloppe d'une main avinée.

—Du « arquis Trasimeni, dit-il en bégayant.

—Trasimeni ! Voilà plus de quinze ans qu'il dort ! Chut ! c'était mon ami. Si je ne craignais pas de l'éveiller, je te conterais une bonne histoire. Sais-tu avec qui il s'est marié, Trasimeni ?

Rouquette n'était plus à la conversation. Il s'était levé, il s'appuyait au mur, auprès d'un candélabre, et épelaient en se frottant les yeux la lettre suivante :

« Cher monsieur,

« Il me semble qu'il y a un siècle que je ne vous ai vu. Il



s'est passé tant de choses depuis notre dernière rencontre ! Mon ami Lello a conduit Mlle Vittoria Feraldi au couvent de Saint-Antoine-l'Abbé, afin de mettre son honneur en sûreté et de faire connaître à toute la ville de Rome qu'il était décidé à la prendre pour femme. Je m'étonne que vous n'avez rien su de cette affaire, pour laquelle le cardinal-vicaire a donné sa signature. On peut donc avoir le bras très long et l'oreille très courte ! Je vous cherche depuis une heure pour vous apprendre une nouvelle aussi intéressante. Impossible d'arriver jusqu'à vous : il y a de mauvais génies qui font métier de séparer ceux qui s'aiment.

“Philippe TRASIMENI.”

Rouquette poussa un cri aigre, revint à la table, avala une carafe d'eau, et relut sa lettre pour la seconde fois. Il n'en fallut pas davantage pour le dégriser. “Colonel !” cria-t-il. Le colonel avait disparu sous la nappe. Rouquette essaya de le secouer : peine inutile !

— Lourde brute ! murmura le pauvre Rouquette. Et il y a cinquante ans qu'il apprend à boire ! Que faire ? Nous partons demain matin à cinq heures ; il est minuit. Cinq heures pour arracher cette fille de son couvent ! Comment le cardinal-vicaire a-t-il signé ? Est-ce qu'il se cache de moi ? N'est-il pas un peu parent des Feraldi ? Tout s'ébranle, tout craque, tout croule sur ma tête. Travaillez donc comme un manœuvre à bâtir votre fortune, pour que l'espèglerie d'un gamin la jette à bas ! Il faut que je parle à ce Lello ! C'est lui qui a fait la sottise, c'est à lui de la réparer.

Il sortit, en trébuchant un peu, de la salle à manger, et courut à l'appartement de Lello. Le domestique qui lui avait apporté la lettre courut à lui, et l'arrêta avec cette fermeté polie que les valets savent opposer à un maître qui a trop bu, en lui déclarant que le prince avait défendu qu'on entrât chez lui, sous aucun prétexte avant quatre heures.

— Alors ouvrez la porte, cria Rouquette, je veux sortir !

Il sortit et erra quelques instants à l'aventure sans savoir à quelle porte frapper à une heure si ridiculement indue. Il regardait d'un œil hébété les maisons qui bordent le Corso, lorsqu'il se souvint qu'il était à deux pas de la générale Fratief. Il sonna. La générale, réveillée en sursaut, accourut en si grande hâte qu'elle oublia de mettre ses dents. Rouquette, aussi pressé qu'elle pour le moins, alla droit au fait, annonça qu'il venait, de la part de Lello, prendre congé de ces dames. L'affaire était en bon chemin, Lello semblait fort décidé à ne prendre sa femme ni en France ni en Angleterre : il reviendrait à Rome dans deux mois ; d'ici là, la belle Nadine et sa mère recevraient de ses nouvelles. Malheureusement Tolla, conseillée par sa mère ou par quelque autre intrigante, était allée se jeter dans un couvent ; toute la ville de Rome l'apprendrait dans quelques heures, et le parti Feraldi, profitant du départ de Lello, ne manquerait pas de dire que c'était lui qui l'avait cloîtrée : calomnie dangereuse qu'il fallait démentir à tout prix en forçant cette petite folle à rentrer dans le monde. Tant qu'elle serait à Saint-Antoine-l'Abbé, personne n'aurait prise sur Lello. Elle se poserait en victime et amèterait tous les pleurards de l'Italie. “Si j'avais une journée à moi, dit-il, je saurais bien l'arracher de sa retraite ; mais je pars à cinq heures du matin pour Civita-Vecchia, à trois heures du soir pour la France, et les bateaux à vapeur n'ont pas l'habitude d'attendre. Agissez, il y va de votre intérêt. Dites tout ce qu'il vous plaira, que ce n'est pas Lello qui l'a cloîtrée, mais la police ; qu'on l'a mise au couvent par correction : si cela prend, elle sortira pour prouver qu'elle est libre, et une fois sortie on ne lui permettra plus de rentrer. Rendez-lui le séjour du couvent insupportable : si elle a quelque servante avec elle, prenez-lui sa servante. Enfin, vous êtes une femme de tête ; guettez les occasions, inspirez-vous des circonstances, parlez, agissez, remuez ; tous les moyens sont bons, argent, promesses, prières, menaces, pourvu qu'elle sorte : tout est là.

— Hé ! cher monsieur, que voulez-vous que je fasse ? je n'ai ni crédit, ni pouvoir, ni... (elle s'arrêta fort à propos au moment où elle allait dire ni argent) ni auxiliaire. J'avais autrefois un domestique dévoué ; il a disparu le 7 octobre sans me dire adieu.

— Et en emportant vos bijoux ?

— Dieu ! non, le pauvre garçon ! L'Anglais qui demeure là-haut l'accusait d'avoir volé un fusil : c'est peut-être ce qui lui a fait prendre la maison en horreur. Quand je l'avais ici, ce bon Cocomero, je savais tout ; il pénétrait jusque dans le palais Feraldi pour m'apporter les nouvelles. Le butor qui l'a remplacé n'est capable de rien : autant vaudrait un sourd-muet, aveugle et manchot.

— Qu'à cela ne tienne ! voulez-vous que je vous laisse un homme ?

— Oui, certes.

— La police est dans les attributions du cardinal-vicaire. J'ai du crédit dans les bureaux ; je puis mettre un sbire à votre disposition.

— Donnez, donnez !

— Attendez ! il y a six mois, j'ai enrôlé un drôle qui m'avait tout l'air d'avoir fait quelque mauvais coup ; mais à tout péché miséricorde : c'est la devise de la police. Il m'a prié instamment de le placer hors de Rome ; je lui ai offert Albano, Lariccia ou Velletri ; il a demandé en grâce qu'on l'envoyât d'un autre côté ; il est à Civita-Vecchia, il surveille les libéraux ; ses chefs sont contents de lui ; je vous l'expédierai aujourd'hui même.

— Mais s'il refusait de revenir à Rome ?

— Je voudrais bien voir qu'il essayât de refuser quelque chose ! On est toujours sûr du dévouement d'un homme lorsqu'on a de quoi le faire pendre. Adieu, madame, je vais travailler pour vous : aidez-moi. Mes baisemains à mademoiselle votre fille !

— Elle dort, la pauvre innocente, tandis que nous nous occupons de son bonheur !

Nadine écoutait à la porte.

### VIII

Rouquette trouva un carrosse attelé dans la cour du palais Coromila. Lello et son frère, lestés d'une tasse de chocolat, se promenaient en fumant, tandis qu'on remplissait un fourgon de bagages. Le colonel dormait comme Noé après la première vendange : il avait fait ses adieux la veille pour avoir le droit de se lever à midi. On partit à cinq heures précises.

Jusqu'à Civita-Vecchia, Lello bâilla, fuma, soupira et regarda par la portière ; son frère lut le premier chant de *Don Juan* dans le texte anglais ; Rouquette dormit. Les quatre domestiques que l'on emmenait à Londres émerveillèrent les alouettes par l'éclat de leurs boutons neufs. En entrant dans la ville, les postillons firent claquer si superbement leurs fouets, qu'on crut voir entrer le duc de Toscane, dont l'arrivée était annoncée pour ce jour-là. Rouquette courut à la police, se nomma et demanda François le Napolitain. Il eut quelque peine à reconnaître son protégé. François le Napolitain, ci-devant Cocomero, avait rasé ses favoris et laissé croître ses cheveux. Depuis le 6 octobre et l'accident de Menico, François n'avait jamais dormi que d'un œil ; aussi ses chefs louaient-ils sa vigilance. Il faisait le guet autour de la ville, gardait toutes les issues à la fois, et dépistait merveilleusement les nouveaux venus, tant il avait peur de voir arriver un couteau suivi du bras de Dominique. Malgré les témoignages de satisfaction qu'il avait souvent obtenus, il ne recherchait pas les occasions de comparaître devant les autorités policières : il avait peur de ses chefs, de ses camarades et de son ombre. Lorsqu'il se vit en présence de Rouquette, secrétaire intime de Son Eminence le cardinal-vicaire, il serra instinctivement les mâchoires, de peur qu'on n'entendit claquer ses dents.

— J'ai besoin de toi, lui dit Rouquette.

La figure de Cocomero s'épanouit.

— Tu va partir ce soir pour Rome.

La figure de Cocomero s'allongea.

— Tu iras *via Frattina*, n° 15 ; tu demanderas Mme la générale Fratief.

Cocomero tomba à genoux :

— Grace ! cria-t-il, grâce, excellence ! Je suis, ou du moins je serai un pauvre père de famille ! Ne me perdez pas : je vous servirai toute ma vie !

—Je ne veux pas te perdre, je veux t'employer. Je sais tout.

—Rouquette ne savait rien ; mais *je sais tout* est un talisman presque infailible, et il y a bien peu d'hommes assez irréprochables pour entendre sans trembler ce bienheureux *je sais tout*.

—Plus bas ! excellence, au nom du ciel ! balbutia Cocomero. Menico m'avait provoqué : il m'avait roué de coups, deux fois de suite, dans la cour du palais Coromila et devant la porte de ses maîtres, ces scélérats de Feraldi. Ma patience était à bout : j'ai demandé pardon à Dieu, j'ai fait quatre neuvaines, et puis... on est vif, et un malheur est bientôt arrivé.

—Mais c'est un trésor que cet homme-là, pensa Rouquette. Il déteste les Feraldi, il a déjà servi la Fratief, il sait le métier d'espion, et il loge une balle à cent pas dans la tête d'un homme. Je veux faire sa fortune.

Il continua tout haut, d'un ton digne et sévère :

—Vous êtes un grand coupable, mais vous pouvez réparer vos crimes. Choisissez entre l'expiation honorable que je vous propose et les peines honteuses que la loi suspend sur votre tête. Vous partirez pour Rome par la voiture de ce soir. Vous irez demain à la brune prendre les ordres de la respectable Mme Fratief ; vous exécuterez aveuglément tout ce que cette sainte femme vous commandera. Vous n'avez rien à craindre de la justice tant que vous serez exact à remplir les nouveaux devoirs que le gouvernement vous impose. Si vous croyez être en butte à quelque vengeance particulière, défendez-vous, sans jamais oublier la prudence. Pour subvenir à vos besoins, vous toucherez tous les mois une somme de vingt écus chez l'intendant des princes Coromila-Borghini. Voici vos gages du mois de mai, et deux écus pour votre voyage. Allez, et souvenez-vous que vous êtes dans ma main.

Cocomero, prosterné comme devant un saint, s'empara d'une des basques de l'habit de Rouquette, qu'il couvrit des plus tendres baisers. Rouquette s'enfuit jusqu'au bateau en riant comme un augure qui vient d'en voir un autre.

Le voyage se fit en ligne directe, à toute vapeur, en moins de quarante-huit heures. La mer était belle. Lello ne fut pas malade, et Rouquette lui donna deux longues leçons de français sans lui parler du couvent de Saint-Antoine.

En débarquant à l'hôtel, Lello chercha au fond d'une malle le portrait de Tolla. La chère petite image était presque laide : les exhalaisons salines de la mer avaient altéré ses couleurs. Il se consola comme il pût en griffonnant une longue lettre à sa maîtresse. Ni son frère, ni Rouquette ne lui demandèrent à qui il écrivait.

Le séjour de Paris, où les trois voyageurs s'arrêtèrent jusqu'au 10 juin, ne refroidit pas l'amour de Lello. Paris n'a que des séductions banales pour un étranger qui ne sait pas le français et qui court du matin au soir derrière un *cicerone* de place, demi-valet, demi-drogman. La manufacture des Gobelins, la colonne Vendôme, les caveaux du Panthéon, et même le musée historique de Versailles, sont aussi incapables d'éteindre les passions que de les allumer. Lello écrivait sans mentir qu'il avait les yeux à Paris et le cœur à Rome. Lorsque son frère lui montrait aux Champs-Élysées une délicieuse toilette d'été, il répondait naïvement :

—Oui, cela irait bien à Tolla.

Rouquette ne rencontrait jamais une jolie femme sans la lui faire remarquer.

—J'aime mieux Tolla, répondait-il, d'abord elle est aussi belle, puis elle m'aime, enfin elle parle italien.

—Essayons du grand monde, dit Rouquette.

On porta une douzaine de lettres de recommandation, qui attirèrent cinq ou six invitations à dîner. Il y avait déjà beaucoup de familles à la campagne. Lello s'ennuya partout ; son frère, qui parlait français, et Rouquette, qui avait de l'esprit, l'éclipsèrent totalement. Il en prit son parti en rêvant à Tolla. Sa pensée voyageait incessamment entre la chère fenêtre et le parloir de Saint-Antoine.

Pendant ce temps Tolla était bien triste. Si ses lettres n'étaient pas mouillées de larmes, c'est que son mouchoir avait

préservé le papier. Sa retraite n'avait pas imposé silence à ses ennemis. Les uns disaient que Lello l'avait mise au couvent par mépris pour sa mère et pour ne la point laisser aux mains d'une intrigante. Les autres prétendaient que Lello n'était pour rien dans l'affaire, et qu'elle avait été enfermée par ordre du pape. Un sbire, dont on ignorait le nom, s'était vanté publiquement d'avoir pris part à cette exécution.

Le séjour du couvent n'était pas trop aimable : les religieuses étaient bonnes, encore qu'un peu curieuses ; mais les murs étaient bien gris, la cellule bien étroite, et pas de jardin ! Amarella avait d'abord pris le couvent en patience, mais au bout de quelques jours son humeur s'était aigrie. Mme Feraldi venait tous les soirs à la grille, avec Toti et Menico. Il y avait un parloir pour les domestiques et les sœurs converses, mais personne n'y était encore entré pour Amarella. Le comte était accablé d'affaires, Philippe allait chercher sa mère à Florence, l'abbé La Marmora venait deux fois par semaine.

—Veux-tu savoir l'emploi de mes journées ? écrivait Tolla à son fiancé. Je me lève à neuf heures ; à dix, je vais à la messe ; je reste à l'église jusqu'à midi, à prier Dieu pour toi. A midi, je dîne avec les religieuses. A une heure un quart, on sonne la cloche du silence, et chacun est obligé d'aller dormir dans sa chambre. A trois heures, le silence est rompu, et les religieuses descendent au chœur. Je me lève un peu plus tard, et je me mets à écrire jusqu'à ce qu'on vienne me prendre pour la lecture spirituelle et le rosaire, qui se dit dans une grande salle où elles sont toutes à travailler. A six heures je vais à la grille voir ma mère et les personnes qu'elle amène avec elle. Après leur départ, je remonte à ma chambre, où je me promène sur une terrasse qui est auprès ; j'y reste tant que les sœurs sont à matines, c'est-à-dire une heure environ après l'*Ave Maria*. Je descends alors à l'église, où je prie toute seule pendant un bon quart d'heure, puis je viens souper dans ma chambre. A neuf heures on sonne le silence ; tout le monde se couche, et l'on n'entend plus souffler dans la maison. Je m'enferme avec Amarella, qui dort dans un cabinet auprès de moi, et nous restons, elle à travailler, moi à lire, jusqu'à minuit. Nous faisons nos neuvaines et nos autres oraisons, puis je me mets au lit, et, jusqu'à ce que le sommeil me vienne, je pense aux jardins, aux forêts, aux belles fleurs et aux grands arbres, aux chevaux, aux bals, à la musique, à l'amour, à la vie, car je ne vis plus.

—Moi, répliquait Lello, je me lève à dix heures ; c'est un peu tard. Je déjeune à onze heures, je sors à midi pour voir les monuments ; je dîne à cinq ; puis vite au théâtre ! Et après le spectacle, une petite promenade sur le boulevard des Italiens.

Cependant Lello ne se mettait jamais au lit sans baiser la pâle miniature de sa chère Tolla.

Lorsqu'on partit pour Londres, la question n'avait pas fait un pas ; Lello se fortifiait dans son amour et Tolla dans sa retraite. Mme Fratief était aux abois ; elle allait faire une tentative sur Amarella, par acquit de conscience. Rouquette ne savait plus à quoi se prendre ; il prévoyait bien que les plaisirs brumeux de l'Angleterre et les augustes jouissances du couronnement ne produiraient pas plus d'effet que les séductions de Paris. Dans cet épuisement de toutes ses ressources, il essaya de regagner la confiance de Lello. Il adoucit ses plaisanteries contre Tolla ; il témoigna même un certain respect pour ce grand exemple de constance. Il laissa entendre que, s'il n'avait aucune pitié pour les amours follets et les romans d'une heure, qui font les délices des pensionnaires et le désespoir des familles, il savait admirer l'héroïsme d'une passion persévérante. Sous la même inspiration, le colonel écrivit coup sur coup deux longues lettres à son neveu. Le gros homme adoucisait sa voix, il reprochait à Lello son manque de confiance. Sans sortir des banalités d'une correspondance de famille, il se vantait d'avoir une indulgence de père. C'était pour lui, bien plus que pour son frère, qu'il avait renoncé aux douceurs du mariage et accepté les ennuis de la vie de garçon. Il s'était toujours promis de lui laisser tout son bien, à telles enseignes que le testament était fait et cacheté. Pourquoi donc l'objet d'une prédilection si marquée témoignait-il si peu

de reconnaissance? On n'exigeait de lui aucun sacrifice, on ne demandait que de la sincérité.

Ce texte un peu vague fut commenté sagement par Rouquette.

—Vous avez tort, dit-il, de vous cacher de votre oncle. A votre place, je lui raconterais naïvement l'histoire, puisqu'il la sait, et je lui demanderais son consentement, quitte à n'en passer.

—Me l'accordera-t-il, mon cher Rouquette?

—Pourquoi non? Cependant entre nous, je crois qu'il a le couvent de Saint-Antoine sur le cœur. Quelle injure pour un pauvre homme qui vous aime et qui vous fait son héritier!

Pendant ces débats, le frère de Lello épousa une Anglaise assez jolie et une dot véritablement belle. Lello, abstraction faite de la dot, reconnu que sa belle-sœur ne soutiendrait pas la comparaison avec Tolla. C'est dans la semaine qui suivit ce mariage que la chambre des lords revêtit sa robe de velours cramoisi doublé d'hermine pour assister au couronnement de la reine, une des plus belles fêtes de ce siècle. Lello, confondu dans les rangs de la légation napolitaine, vit toute la cérémonie. Cette mémorable journée et toutes les belles choses qui passèrent sous ses yeux ne lui firent pas oublier Tolla, bien au contraire. N'entendait-il pas crier : "Vive Victoria!" Et le nom de Victoria ne brillait-il pas en lettres de feu au milieu de toutes les illuminations! Le lendemain de la fête, plus amoureux que jamais, il écrivit au colonel, sous la dictée de Rouquette, quatre pages d'aveux et de prières. Lorsqu'il eut cacheté l'enveloppe, Rouquette l'embrassa paternellement :

—Bravo! lui dit-il, vous agissez en bon neveu et en homme d'esprit. Cette petite lettre est grosse de plusieurs millions. Vous serez aussi riche que votre frère.

—Maintenant, mon cher Rouquette, je vais attendre la réponse de mon oncle à Paris. Londres m'ennuie : je ne comprends pas les enseignes des boutiques, et je trouve que les Anglais ne sont pas polis.

Lello n'avait pas plus compris la magnifique politesse des Anglais que les enseignes des boutiques.

—Ma foi! dit Rouquette, pour un rien j'irais à Paris avec vous. Votre frère est dans sa lune de miel, et il regarde le genre humain du haut en bas, comme les habitants de toutes les lunes. Il se passera de moi aussi facilement qu'un perdreau d'un coup de fusil. Allons à Paris! nous continuerons nos leçons de français.

Le 8 juillet, ils s'installaient pour la seconde fois à l'hôtel Maurice. Lello, qui n'avait pas plus compris la cuisine anglaise que le reste, fut ravi de retrouver les diners de l'hôtel et les déjeuners du café de Paris. Il allait au théâtre tous les soirs pour apprendre la langue. Rouquette n'avait qu'un regret, c'était de ne pouvoir l'y conduire deux fois par jour. Il espérait toujours que Tolla serait détrônée par une cantatrice ou une comédienne, et il savait par expérience que les passions du théâtre sont celles qui mènent le plus loin, parce que la vanité y vient en aide à l'amour.

Trois jours après leur arrivée, les deux inséparables s'étaient fourvoyés aux Folies-Dramatiques. Lello, du haut de l'avant-scène, lorgna très attentivement une jeune première blonde et blanche que l'affiche désignait sous le nom de Cornélie, et que l'auteur avait honoré d'un rôle de trente-cinq lignes. Il profita du premier entr'acte pour questionner l'ouvreuse, et il apprit à son grand étonnement que Mlle Cornélie Sarrazin était sage. Elle vivait chez son père, ne sortait qu'avec sa mère, et montrait avec orgueil deux petites mains rouges comme des pivoines; d'ailleurs bonne fille : son cœur n'avait pas parlé, mais rien ne prouvait qu'il fût sourd-muet de naissance. Cette nouveauté piqua la curiosité de Lello, et il regretta que pour cinq francs l'ouvreuse ne lui en eût pas conté plus long.

De son côté Rouquette avait pris des renseignements et noué connaissance avec la mère de l'actrice.

En retournant à l'hôtel, Lello plaisanta beaucoup sur les vertus de théâtre. Rouquette défendit Cornélie; une sorte de gageure s'en suivit; et le lendemain à quatre heures, ils montaient l'escalier de Mme Sarrazin. Simple histoire de se

distraindre et de savoir qui avait raison. Ils trouvèrent un intérieur semi-bohème, semi-bourgeois, et ils furent reçus par Cornélie et par sa mère avec toute la distinction accordée, dans le monde des petits théâtres, à des étrangers nobles et riches.

Le hasard voulut que la jolie blonde parlât un peu l'italien; elle l'avait appris à sa première année de Conservatoire, lorsqu'elle espérait avoir de la voix. Elle en savait juste autant que Lello de français. Lello fut ravi de trouver une femme capable de le comprendre. Il lui sembla qu'il retrouvait l'Italie.

Sur ces entrefaites il entra quelques visites. Ce fut d'abord une amie de Cornélie, puis un jeune peintre un peu débraillé, puis un auditeur au conseil d'Etat ganté de neuf, puis un jeune journaliste, puis un vaudevilliste qui commençait à se faire jouer, puis un joli sous-chef de ministère de l'intérieur, enfin un jeune-premier de la Gaité. Ces six jeunes gens se partageaient, en attendant mieux, l'amitié de Cornélie. Le jeune-premier était un ancien camarade du Conservatoire; le feuilletoniste la soignait dans ses articles; le sous-chef la protégeait au ministère; le peintre allait faire son portrait pour la prochaine exposition; l'auditeur, sans être très riche, avait des parents assez généreux pour qu'on pût de temps en temps lui demander un service de cinq louis; le vaudevilliste achevait pour Cornélie une pièce en trois actes, destinée à mettre en relief toutes les perfections de sa petite personne. Cornélie témoignait à tous ses amis une reconnaissance impartiale. Il n'y avait point de préférés, partant point de jaloux, et ses rivaux, qui ne se saluaient pas dans la rue, vivaient chez elle en bonne harmonie. Lello entendit pour la première fois une conversation parisienne, vive, fringante, entremêlée de propos de coulisses, d'anecdotes du monde et de charges d'atelier, saupoudrée de calembours, pailletée de bons mots et assaisonnée de scandales dont personne ne se scandalisait. Il fut tout ébaubi de cette joute assise, de ce tournoi d'esprit, de ces lances rompues et de cette petite fête courtoise donnée par six chevaliers en redingote à une reine d'amour en peignoir. Il comprit le discours de son oncle sur les séductions de Paris, et il se promit de ne point retourner à Rome avant d'avoir soupé en si curieuse compagnie.

Il en eut bientôt la joie. Deux jours après, Mme Sarrazin invita tout son monde à un pique-nique. Le sous-chef envoya un saumon, le journaliste un pâté, le comédien un buisson d'écrevisses, l'auteur dramatique un Parthénon en gelée d'ananas; l'auditeur fournit des truffes, Rouquette les vins, Lello l'argenterie. Trois ou quatre amies de Cornélie honorèrent de leur présence cette fête de famille. Lello se grisa du vin de Rouquette et surtout des regards de Mlle Cornélie. La table enlevée, on dansa tant qu'il resta des cordes au piano. Avant de se séparer, tous les convives prirent rendez-vous pour le surlendemain : on irait à Versailles voir jouer les grandes eaux et dîner à l'hôtel des Réservoirs.

"Quand je pense, disait Lello, que j'ai failli quitter la France sans connaître l'hôtel des Réservoirs et sans avoir vu les grandes eaux!"

Il mettait un pantalon blanc pour aller à Versailles, lorsque son domestique lui apporta la lettre suivante :

"Du monastère de Saint-Antoine,  
ROME, 5 juillet 1838.

"Où êtes-vous Lello? Où sont vos promesses, votre amour et mes espérances? Moi, je suis toujours au couvent, dans la même cellule et dans le même ennui. Savez-vous combien il y a de temps que vous ne m'avez écrit? Vos lettres étaient ma seule consolation. Que Dieu vous pardonne le mal que vous me faites, et qu'il vous préserve de souffrir jamais autant que moi! Je n'ose vous dépendre l'état de mon âme : j'empoisonnerais tous vos plaisirs. De ma santé, je ne vous en parle pas; vous comprenez que mon cœur est trop malade pour que le corps puisse se bien porter. J'avais pris pour deux mois de courage; mais il y a plus de deux mois que vous êtes parti, et ma provision est épuisée. Mon ami, souvenez-vous de temps en temps, en courant à vos plaisirs, que vous m'avez aimée pendant quelques jours et que je vous adorerai toute ma vie. "TOLLA."

— Venez-vous ? cria Rouquette à travers la porte. La voiture est en bas ; il ne faut pas faire attendre ces dames.

— Je suis à vous, mon cher. Donnez-moi seulement cinq minutes : une petite affaire à expédier.

Il écrivit :

“ PARIS, 16 juillet 1838.”

“ Ma chère Tolla,

“ Tu connais bien mal mon cœur, si tu crois que c'est l'amour des plaisirs frivoles qui m'a entraîné loin de toi. Sache que le but secret de mon voyage était d'obtenir le consentement de mon oncle. On peut demander dans une lettre ce qu'on n'oserait pas solliciter de vive voix.

“ Après une lettre affectueuse de mon oncle, dont les tendres reproches m'ont déchiré le cœur, je me suis décidé à lâcher le grand mot. En effet, notre situation était trop pénible : nous aimer en ayant l'air de ne nous point connaître ! D'ailleurs, les méchantes langues avaient trop beau jeu contre nous.

“ Tu dois comprendre combien je désire et je crains tout à la fois la réponse de mon oncle, Dieu veuille toucher son cœur et nous le rendre favorable ! Rien ne manquerait plus à notre félicité. Si sa réponse n'est pas telle que je le désire, il faudra essayer de tous les moyens pour changer sa volonté. Je ne retournerai pas à Rome que la question ne soit résolue. En attendant je souffre le martyre, le doute me tue ; plains-moi.”

Rouquette frappa à la porte :

— Il y a dix minutes que les cinq minutes sont écoulées !

— Une seconde encore ! mon bon ami. Je suis aussi pressé que vous.

Il continua :

“ C'est maintenant, ma Tolla, qu'il faut redoubler nos prières et mettre en Dieu toutes nos espérances. Tournons-nous vers cette Vierge sainte qui aime tant à consoler les affligés : qui sait si elle ne voudra pas faire quelque chose pour nous ? Enfin jetons-nous dans les bras de la Providence, et espérons. Je t'aime.

“ LELLO.”

— Oui, je l'aime ! dit Lello en allumant une bougie pour cacheter sa lettre ; et il y a bien quelque mérite à garder mon amour intact au milieu des plaisirs de Paris. Elle craint, pauvre enfant, que je ne l'oublie ! Mais j'ai pensé vingt fois à elle pendant cet infernal souper ! Mon amour est comme la salamandre, il traverse le feu sans y brûler ses ailes.

La promenade à Versailles fut suivie de beaucoup d'autres. Mme Sarrazin s'aperçut que Lello connaissait fort mal Paris et les environs : elle lui fit voir du pays.

Trois semaines environ après le voyage à Versailles, Lello séduisit, grisé, enivré, recevait de Cornélie l'aveu du tendre sentiment qu'il lui avait inspiré, disait-elle, dès la première heure.

Rouquette choisit ce jour-là pour lui remettre la réponse de son oncle. Il la gardait en portefeuille depuis une semaine.

Lello hésita un instant avant de briser le cachet. Evidemment la lettre contenait un *oui* ou un *non*. Un *non* lui fermait le paradis du mariage ; un *oui* le chassait de Paris, au moment où il avait le moins envie de le quitter. Cependant, je dois dire à sa louange que son dernier vœu fut pour un *oui*. Mais déjà ce dernier vœu n'était plus sans hésitation. Bref, Lello en était au point de faire ce qu'on voudrait.

La lettre voulait qu'il restât à Paris. Le colonel n'avait point cherché de périphrases pour répondre *non*. Il écrivait à son neveu :

“ Je te permets toutes les folies, excepté une. Jetto ton argent par les fenêtres, je t'en donnerai d'autre ; ne jette pas ton nom : nous n'avons que celui-là. Je t'ai dit souvent que je n'avais rien à te refuser, je le répète encore. Veux-tu un million ? Mais si tu cherches une corde pour te pendre, je n'en suis pas marchand. Remarque bien que tu peux te marier sans mon consentement : ce n'est donc pas une permission que tu me demandes, c'est un conseil. Or, le diable en personne ne saurait me contraindre à t'en donner un mauvais. Je ne te défends pas d'épouser la fille qui t'a choisi et qui te fait la cour depuis plus d'une année ; mais je t'avertis que, si tu persistes, tu peux te dispenser de m'écrire ; je ne te répon-

drais pas. Sur ce, je t'embrasse. Faut-il ajouter : *pour la dernière fois ?*”

— Diable d'homme ! se dit Lello. Il parle avec autant d'assurance que s'il avait raison. Je vais mal souper ce soir, Rouquette !

Rouquette n'était jamais loin. Il parcourut la lettre et la trouva conforme au brouillon qu'il avait envoyé.

— Eh bien ! demanda-t-il.

— C'est moi qui vous dis : eh bien ?

— Eh bien ! votre oncle a tort. Il ne rend pas justice aux vertus de Mlle Feraldi.

— N'est-il pas vrai, Rouquette ? Tant de vertu, de beauté, de noblesse...

— Rouquette, vous devriez intercéder auprès de mon oncle !

— Bien obligé ! Je trouve que j'ai assez d'ennemis.

— Alors, faites-moi un brouillon.

— A quoi bon ? il jetterait ma prose au feu dès la première ligne.

— Il faudrait pourtant lui faire savoir que je suis engagé d'honneur avec le comte Feraldi.

— Une idée ! Priez M. Feraldi de lui conter toute l'affaire. C'est lui qui est le plus intéressé à la conclusion de ce mariage, car vous conviendrez qu'il y gagne plus que vous. Il ne refusera pas de plaider sa propre cause.

— Faites, mon ami ; je ne lui ai jamais écrit, et je ne saurais pas comment m'y prendre.

Lello se promena de long en large dans sa chambre, tandis que Rouquette écrivait :

“ PARIS, 11 août 1838.”

“ Très cher comte,

“ Je n'avais jamais pris la liberté de vous écrire, sachant comme votre profession vous occupe, mais une cruelle nécessité me force à vous imposer l'ennui de me lire.

“ Depuis mon départ de Rome, mon unique préoccupation a été de faire approuver à mes parents mon mariage avec mademoiselle votre fille. Après deux mois d'hésitation, je me suis armé de courage, et j'ai écrit à mon oncle. Je lui ai tout confessé, je lui ai fait connaître la violence de mon amour et l'ancienneté de nos engagements. J'ai attendu longtemps sa réponse ; plutôt à Dieu qu'elle ne fût jamais arrivée ! Non seulement mon oncle se refuse formellement à ma demande, mais il déclare en terminant qu'il m'embrasse pour la dernière fois :

“ Vous pouvez vous figurer mes angoisses au milieu de ce conflit d'affections. Je ne voudrais pas renoncer au bonheur, mais le devoir me commande de respecter la volonté de ma famille. Je voudrais dompter mes passions ; mais quand je songe aux vertus de l'ange que j'adore, la force me manque.

“ Dans ce cruel embarras, je me tourne vers vous, et je remets notre sort entre vos mains. Puisque le destin me condamne ou à obtenir ce consentement ou à faire le terrible sacrifice, je viens vous prier à mains jointes de plaider ma cause auprès de mon oncle et d'obtenir, par une intervention amicale, ce que j'ai eu la douleur de m'entendre refuser. Si, par un malheur que je n'ose prévoir, vos prières échouaient comme les miennes, croyez, monsieur, que j'ai trop à cœur la réputation de mademoiselle votre fille pour continuer les relations d'intimité qui existaient entre nous ; mais je conserverai pour elle et pour votre famille une estime éternelle.

“ J'espère que ma résolution sera approuvée de vous et de votre vertueuse fille, à qui je vous autorise à montrer cette lettre. Je vous prie de présenter mes compliments, et suis pour la vie votre très affectionné serviteur et ami.

“ MANUEL CORONILA BORGHI.”

Quand Lello eut copié cette lettre, Rouquette réclama son brouillon pour le brûler. Il le mit sous enveloppe et l'envoya à madame Fratief.

Lello écrivit ensuite à Tolla une lettre touchante :

“ Mon cœur saigne, disait-il. Dieu ! quelle sentence cruelle ! D'un côté la passion qui me consume, de l'autre le devoir qui m'égorge. J'entends ta voix qui me crie : “Fais ton devoir, quoi qu'il en coûte ; le devoir est la loi de Dieu.” Oui, ma Tolla, tu es assez vertueuse pour me parler ainsi. Tu aimes

tes parents, tu sais qu'il est impossible de rien refuser à ces êtres chers et respectables qui nous ont tenus tout enfants sur leurs genoux ; tu approuveras la résolution que j'ai prise.

« Un espoir nous reste. J'ai écrit à ton père, et l'ai conjuré de s'entremettre pour nous auprès de mon oncle : peut-être obtiendra-t-il quelque chose. Si cette dernière branche de salut nous échappe, hélas ! je suis forcé de t'oublier. Le pourrai-je ? Dieu, qui exige de nous ce sacrifice, nous donnera la force de l'accomplir ; mais si mon cœur doit te retirer sa tendresse, jamais il n'oubliera l'image d'un ange orné de tant de belles vertus, et tu auras une place éternelle dans l'estime de ton très affectueux ami. « LELLO. »

« P. S.—De la réponse de ton père dépendra notre bonheur. »

Lello monta en voiture avec Rouquette, porta ses lettres à la poste et se fit conduire au nouvel appartement de Cornélie.

## IX

Amarella n'était pas entrée au couvent pour le plaisir de prier Dieu et d'accompagner sa maîtresse : elle pensait qu'on peut prier partout, et son dévouement pour Tolla n'allait pas jusqu'à l'abnégation. Ajoutez que, comme tous les Romains des deux sexes, elle avait la passion de la loterie. En entrant à Saint-Antoine, elle avait renoncé à la loterie, au grand air, à la liberté et à l'admiration des hommes, le tout pour plaire à Menico. Menico lui avait dit en la prenant par la taille :

—Si tu étais une brave fille, tu irais tenir compagnie à mademoiselle. Crains-tu de t'ennuyer ? Je te promets que vous recevrez des visites : le parloir n'est pas fait pour les chiens. As-tu peur que tous les garçons ne se marient en votre absence et qu'il n'en reste plus pour toi ? Sois tranquille : j'en connais un qui attendra patiemment et qui fera vœu, si tu l'exiges, de ne pas regarder une femme avant votre retour.

Ces promesses tant soit peu jésuitiques, appuyées de quelques caresses, avaient trompé la subtile Amarella. Elle sacrifia trois mois de sa liberté, avec la confiance aveugle d'un joueur qui risque son seul habit sur la carte qu'il croit bonne. Ce Menico si longtemps poursuivi était, à ses yeux, quelque chose de plus qu'un homme ; c'était un *terne* qu'elle avait nourri deux ans.

Lorsque les portes du cloître se fermèrent sur elle et qu'elle vit Dominique pleurer côte à côte avec Lello, elle sentit naître au fond de son cœur quelque sympathie pour sa maîtresse : une conformité d'âge, de chagrin et d'espérance l'unissait à Tolla, et peu s'en fallut qu'elle ne lui fit confidence de son amour. Quinze jours se passèrent sans qu'elle reçût une visite de Menico ; elle s'imagina qu'il était retenu au palais Feraldi par quelque indisposition légère ou par la nature sédentaire de ses fonctions. Elle attendit une seconde quinzaine et s'arma d'une patience rageuse : « Peut-être veut-il m'éprouver, » pensait-elle. Mais lorsqu'elle sut, par une indiscretion innocente de Tolla, que Menico venait tous les jours au couvent avec la comtesse, lorsqu'elle fut forcée de reconnaître qu'elle avait été sa dupe, elle se prit d'une haine effroyable, non contre lui, mais contre Tolla. La jalousie lui fit voir une rivale dans sa maîtresse ; elle se rappela les naïves confidences de Menico sur la route de Lariccia, les larmes de Tolla lorsqu'on l'avait cru mort, et le fameux baiser qu'elle lui avait donné le jour de l'Assomption : elle était trop aveuglée pour comprendre que le prétendu amour de Menico était une adoration religieuse, et que Tolla ne s'en apercevait pas plus que les madones peintes et dorées n'entendent les prières qu'on murmure à leurs pieds. Dans un premier mouvement de colère, elle courut à sa chambre et fit ses paquets, bien décidée à abandonner Tolla à ses ennuis ; puis elle se ravisa, remit tout en place et redescendit dans la cour en souriant à un autre projet de vengeance.

Dès ce jour, elle commença contre sa maîtresse une guerre sourde :

—Attends ! dit-elle, je ferai de ton cœur une pelote à épingle !

Lorsque Tolla avait reçu quelque bonne nouvelle, Amarella accourait partager sa joie ; ce n'était jamais sans y verser une goutte de poison :

—Il vous aime, disait-elle il veut donner au monde un grand exemple de constance. Qui l'aurait cru ? Mademoiselle voit

bien qu'il vaut mieux que sa réputation. Je le savais, moi, qu'il ne vous tromperait pas comme toutes les autres.

Si Tolla était triste, si cette pauvre âme, à force de creuser l'avenir, avait trouvé quelques raisons de désespoir, Amarella se faisait un visage de gaieté et d'insouciance ; elle venait s'asseoir auprès de sa maîtresse et lui faire une peinture charmante du bonheur qu'elle n'espérait plus :

—Pourquoi vous chagriner, mademoiselle ? Les beaux jours viendront. Qui sait si dans deux mois vous n'entrerez pas à l'église, habillée comme une reine, en robe de velours blanc avec des boutons de perles, et une couronne d'oranger dans les cheveux ? Dans un an nous baptiserons un beau petit Lello, rouge comme une écrevisse ; il me semble déjà que je l'entends crier ! Vous pleurez, mademoiselle ! Sotte que je suis ! je vous ai fait de la peine. J'oubliais que, si M. Coromila vous abandonne, vous avez fait vœu de rester au couvent et de renoncer au bonheur d'être mère ! Allons, mademoiselle, ne vous désolerez pas ; cela ne sera rien ; peut-être n'êtes-vous pas tout à fait trahie. Voulez-vous que je vous chante une jolie chanson ?

—Tais-toi ! criait Tolla, et elle éclatait en sanglots.

—Chut ! ma chère demoiselle ; les religieuses vont vous entendre. Vous avez juré de renfermer votre amour en vous-même.

Tolla rentrait ses pleurs et dévorait son mouchoir pour s'empêcher de crier. Elle tint toutes ses promesses, et, sans les bavardages calculés d'Amarella, personne dans le couvent n'aurait deviné ses douleurs. Les religieuses de Saint-Antoine étaient jeunes pour la plupart ; quelques-unes avaient moins de vingt ans. Elles observaient scrupuleusement la règle de leur ordre, et surtout leur vœu d'obéissance : elles ne pouvaient changer de robe, ni laisser une bouchée de la portion qu'on leur servait, sans en demander la permission. Séparées du monde avant de l'avoir connu, elles se berçaient dans la monotonie des habitudes monastiques. Tolla enviait la tranquillité de leur âme. Elle respectait leur ignorance, cachait son amour, s'efforçait de rire lorsqu'elle était triste, et de manger lorsqu'elle avait le cœur gros ; sinon, toute la table aurait voulu savoir pourquoi elle n'avait pas d'appétit. Amarella se plut à mettre tout le couvent dans les secrets de sa maîtresse : elle ne doutait pas qu'un tel scandale ne retombât sur la tête de Tolla. L'effet ne répondit pas à son attente : les sœurs n'eurent que de la pitié et de la tendresse pour cette pâle victime d'un mal qu'elles ne connaissaient point. Peut-être quelques-unes des plus jeunes envia-t-elle à son tour les souffrances de la belle pensionnaire ; mais jeunes et vieilles observèrent une discrétion unanime, et donnèrent le rare exemple d'une communauté religieuse possédant un secret sans le commenter.

Le 23 août, après quatre mois de captivité volontaire, sans une seule visite de Menico, Amarella avait épuisé toutes les ressources de la haine et ne savait plus à quel démon se vouer. On lui dit qu'un homme l'attendait au parloir : elle y courut en se demandant quel remords de conscience pouvait lui ramener Menico ; mais ce n'était pas Menico qui l'avait fait appeler : c'était un gros homme blond, bien rasé, bien frisé, bien nourri, bien fleuri et d'une physionomie toute paternelle. Ce digne personnage, qu'elle reconnut à l'accent pour un Napolitain, lui apprit que sa belle conduite et son dévouement évangélique avaient touché le cœur d'une très-noble et très-riche étrangère ; que cette dame, Russe de nation, mais catholique de religion, voulait à tout prix l'attacher à son service, prête à doubler ses gages, s'il le fallait. Amarella, prise entre la crainte de lâcher sa vengeance et l'envie de regagner sa liberté, demanda quelques jours de réflexion. Elle alléguait que la famille Feraldi lui avait promis une dot de cent écus, si elle restait avec mademoiselle.

—Qu'à cela ne tienne, répondit l'inconnu. La personne qui m'envoie est au moins aussi généreuse que vos Feraldi. Réfléchissez au plus vite ; je reviendrai demain.

Le même jour, le comte Feraldi reçut les deux lettres de Lello, en date du 11 août. Après avoir lu la sienne, il n'hésita pas à ouvrir celle qui portait l'adresse de Tolla. La



comtesse écouta cette lecture d'un oeil sec et stupide : elle croyait entendre l'arrêt de mort de sa fille. Toto était assis, serrant les poings, et mordant ses lèvres. Cette consternation se changea en fureur lorsqu'on vit accourir le docteur Ely, l'abbé Fortunati et Philippe Trasimeni ; chacun d'eux avait reçu, sans savoir comment, une copie de la lettre au comte. Un exemplaire de la même lettre avait été placardé à la porte du palais Feraldi, et Menico, qui l'avait arraché, l'apporta en pleurant. Les parents et les amis de Tolla tinrent conseil en tumulte : Menico jurait d'assommer le colonel et tous ses domestiques ; Philippe et Toto voulaient partir le soir même pour Paris : le docteur assurait qu'en lisant une seule de ces lettres Tolla mourait sur le coup ; la comtesse offrait de se jeter aux pieds du vieux Coromila ; l'abbé parlait d'en appeler au pape ; le comte avait perdu la tête et ne savait auquel entendre. Au milieu de la confusion générale, Menico prit sur lui d'aller chercher l'oncle du comte, le cardinal Pezzato. L'entrée de ce beau vieillard en cheveux blancs apaisa la multitude et rassit les esprits les plus exaltés. Les jeunes gens fermèrent la bouche, et tous les conseils violents se turent en présence de l'auguste octogénnaire, qui avait été ministre de Pie VI et de Léon XII. Le cardinal se fit lire les deux lettres. Il déclara sans hésiter que la prière de Lello était absurde, et que le comte ne pouvait pas déceintement demander au colonel la main de son neveu ; mais comme M. Coromila s'était engagé par serment à épouser Vittoria Feraldi, comme il avait invoqué le nom de Dieu à l'appui de ses promesses, l'affaire était du ressort de la police ecclésiastique, et il fallait recourir au cardinal-vicaire.

L'intervention de la police dans les affaires de conscience est un des traits caractéristiques de l'administration pontificale ; Le prince Odescalchi, cardinal-vicaire, ne fut donc point surpris de la demande du cardinal Pezzato : il trouva tout simple que, pour empêcher un jeune fou de violer ses serments et d'offenser la majesté divine, on eût recours à l'autorité du vicaire de Jésus-Christ. D'ailleurs le prince Odescalchi était allié à la famille Feraldi ; sa sœur avait épousé en 1817 un cousin germain du comte. Enfin la vertu, le malheur et la beauté de Tolla lui inspiraient un vif intérêt. Sans accorder une entière confiance aux accusations qui s'élevaient contre son secrétaire intime, il fit écrire à Rouquette que son congé était expiré et qu'il eût à revenir au plus tôt, s'il tenait à sa place. Sans vouloir contraindre en rien la volonté du colonel Coromila, il promit de le mander en sa présence et de ne rien négliger pour obtenir son consentement. Il pria le comte de lui adresser une note courte et précise en forme de supplique, contenant en quatre pages le résumé de ses relations avec Lello ; il demanda qu'on lui remit les lettres, la bague et le portrait, et qu'on y joignit un extrait de tous les passages de la correspondance où le nom de Dieu était positivement invoqué. Le cardinal Pezzato se rendit en toute hâte au palais Feraldi, et rédigea avec le comte une supplique des plus touchantes, qui fut portée le soir même au prince Odescalchi, avec l'extrait de la correspondance et toutes les lettres de Lello, que la comtesse emprunta à sa fille pour les relire. On n'osa lui demander ni le portrait ni l'anneau, de peur d'éveiller ses soupçons.

Le lendemain matin, le colonel se rendit à jeun chez le cardinal Odescalchi. Il devinait fort bien ce qu'on pouvait avoir à lui dire et pourquoi on le faisait lever avant midi ; mais il n'était ni inquiet ni intimidé. Il s'enfonçait dans les coussins de sa voiture avec la pesante assurance d'un homme qui ne craint rien au monde que l'apoplexie. " Parbleu ! disait-il entre ses dents, il est heureux que Manuel ait quelques millions et quelques ancêtres : s'il s'appelait Nicolas, fils de Mathieu, propriétaire de deux bons bras, les cafards l'auraient déjà marié malgré moi et malgré lui. Mais, grâce à Dieu ! ces plaisanteries-là ne sont pas faites pour nous. Que va-t-il me dire, ce vieil Odescalchi ? Il ferait aussi bien de se mêler de ses affaires. Parce que sa sœur a eu la sottise d'épouser un Feraldi, veut-il que tous les princes romains se mettent dans le Feraldi jusqu'au cou ?

Il sauta gaillardement hors de sa voiture ; mais en entrant dans le cabinet du cardinal il prit un air digne et confit. Il

lut attentivement la supplique du comte et l'extrait des lettres de Manuel, haussa deux ou trois fois les épaules, et murmura quelques réflexions morales sur la légèreté de la jeunesse ; puis il rendit toutes les pièces au prince Odescalchi.

— Eminence, dit-il, je vous remercie de m'avoir éclairé sur cette affaire.

— Je n'ai fait que mon devoir, excellence.

— Eminence, le comte Feraldi me paraît un fort honnête homme, et je l'estime infiniment.

— Vous lui rendez justice, excellence.

— La jeune fille est très intéressante.

— Très intéressante assurément.

— Et mon neveu est un enfant terrible.

— Je n'aurais pas osé le dire, mais...

— C'est moi qui le dis ! Je ne sais pas masquer la vérité. Il est évident que Manuel a aimé cette jeune fille, qu'il s'en est fait aimer, qu'il a promis de l'épouser.

— Oui, excellence.

— Maintenant il ne l'aime plus.

— Je le crains.

— J'en suis sûr. S'il l'aimait encore, il ne chercherait pas de mauvaises raisons pour rompre avec elle. Il l'épouserait sans s'inquiéter de ce qu'on pourra dire, et sans en demander la permission à personne.

— Mais, reprit le cardinal, si l'amour est un sentiment passager...

— Je devine, interrompit le colonel, ce que Votre Eminence va me dire, et j'admire la justesse de sa réflexion. Oui, si l'amour est un sentiment passager, il n'en est pas de même des promesses, des serments et des actes sérieux et définitifs que nous faisons sous son influence : l'amour passe, les obligations restent. Mon neveu est impardonnable.

Le cardinal chercha dans le dossier les deux dernières lettres de Manuel.

— Avez-vous lu, demanda-t-il, ces deux lettres où il rejette sur vous toute la responsabilité de sa trahison ?

— Et voilà, reprit vivement le colonel, ce que je ne lui pardonnerai jamais ! Il peut se marier sans mon consentement : il est majeur, son père est mort, sa fortune est indépendante ; quelle mouche le pique, et pourquoi cette rage d'obtenir ma signature ? Pourquoi ? je le sais, et c'est un secret que je puis confier à Votre Eminence. Manuel me demande mon consentement parce qu'il sait qu'une puissance supérieure me défend de le lui accorder.

— Et quelle voix pourrait parler plus haut que l'honneur, la justice et la conscience ?

— La dernière volonté d'un mort.

Le colonel se rapprocha du fauteuil du cardinal, et lui dit d'un ton mystérieux et solennel :

— Dieu seul et moi, nous avons entendu les paroles suprêmes de mon frère bien-aimé, feu le prince Coromila. Ce père excellent, ce chrétien sublime, avant d'entrer au sein de la béatitude éternelle, m'a laissé des ordres précis, touchant la gloire et la prospérité de sa famille. Il était instruit des relations clandestines, sans doute innocentes, qui existaient entre son fils et la jeune Vittoria. Il les désapprouvait absolument. Ce que je sais, et ce que Manuel n'ignore pas, c'est que le prince m'a défendu de bénir cette union, et que son dernier soupir a été contraire à la famille Feraldi.

— Mais le nom des Feraldi est sans tache, leur noblesse remonte à quatre siècles, leur fortune...

— Prenez garde, Eminence. Je suis de votre avis, et vous argumentez contre un mort.

Le cardinal se leva, le colonel suivit son exemple.

— Excellence, dit le prince Odescalchi, je suis heureux de voir que, comme tous les honnêtes gens, vous blâmez la conduite de votre neveu. Je porterai cette consolation à la famille Feraldi ; mais je regretterai éternellement que, lorsqu'il suffirait d'une parole pour ramener ce jeune homme à ses devoirs, des raisons de l'autre monde vous empêchent de la dire.

— Mes paroles, Eminence, n'ont pas tout le crédit que vous daignez leur attribuer : il n'y a que les paroles magiques qui

aient la vertu de changer les cœurs. Mon neveu n'aimé plus Vittoria : si je lui accordais mon consentement, il susciterait lui-même quelque nouvel obstacle. Je m'intéresse, comme vous, à la situation du malheureux comte, et pour lui épargner des démarches inutiles, je crois devoir vous confesser une dernière faute de Manuel. Il aime ailleurs. Malgré les sages avis de M. Rouquette, dont les vertus vous sont bien connues, il s'est épris d'une fille de théâtre ! C'est à vous de décider, maintenant, s'il n'y a pas un peu de cruauté à laisser derrière les grilles d'un couvent une jeune fille dont l'amant se perd dans les plaisirs.

Le colonel sorti, le prince Odescalchi écrivit au comte :

“ Je n'ai rien obtenu ; venez ce soir à l'Ave Maria avec son éminence le cardinal Pezzato ; nous tiendrons conseil.”

Menico, qui attendait dans une antichambre, reçut le billet et courut à toutes jambes le porter au palais Feraldi. La famille de Tolla, assistée de la marquise et de Philippe, fondit en larmes à la lecture de cette sentence.

—C'est ma faute ! criait en pleurant la pauvre comtesse. Je n'aurais pas dû le recevoir ici avant le consentement de sa famille.

—C'est moi qui l'ai amené, disait Philippe. J'ai cru, comme un sot, que son oncle était un bon homme.

—Je suis plus coupable que toi, ajoutait la marquise. Je savais, moi, que le colonel ne permettrait jamais ce mariage, et cependant je n'ai rien dit !

—Ah ! murmurait fièrement Victor Feraldi, le colonel Coromila veut garder son neveu pour lui ! Nous verrons !

—Je jure, dit Philippe, qu'il ne le gardera pas longtemps ; car je le tuerai entre ses bras, s'il reste encore deux lames d'acier en ce monde.

La marquise se leva doucement et alla prendre son châle et son chapeau, qu'elle avait ôtés en entrant.

—Attendez-moi, dit-elle, je vais parler au chevalier Coromila.

Elle prononça ces paroles du ton dont un condamné à mort dit à son bourreau : “ Je suis prêt.” Son fils et ses amis la laissèrent partir sans une question, sans une parole, sans un geste. Philippe connaissait son aversion pour le colonel, Mme Feraldi en pressentait les causes ; chacun devinait dans cette démarche simple et sans apparat le dévouement sublime des martyrs.

Elle entra au palais Coromila quelques minutes après le colonel. Le gros homme allait se mettre à table. Il dissimula son trouble et présenta un siège à la marquise.

—Pierre Coromila, dit-elle, vous devinez qu'il faut des motifs bien puissants pour que je vienne, après plus de vingt années, réveiller mes chagrins et vos remords.

—J'espérais, madame la marquise, que mon ami Trasimeni aurait enseveli vos chagrins comme il a enterré mes remords. Cependant, s'il vous plaît de revenir sur le passé, nous en parlerons ensemble.

La marquise fut prise d'une petite toux sèche, et les pommettes de ses joues, se colorèrent pour un instant :

—Ce n'est pas de moi, dit-elle, que je viens vous parler, c'est de Tolla.

—Encore ! s'écria involontairement le colonel.

Il reprit avec douceur :

—Madame, je sors de chez le cardinal-vicaire ; il m'a dit sur cette malheureuse affaire tout ce que vous pouvez avoir à me dire ; ne me forcez pas de vous répéter ce que je lui ai répondu.

—Soyez tranquille : j'éviterai les répétitions et je vous dirai ce que personne autre que moi n'a le droit de vous dire. Vous savez avec quelle résignation j'ai subi le sort que vous m'avez imposé ; je me suis sacrifiée, sans une plainte, à votre égoïsme et à l'ambition de votre famille.

—Vous avez trouvé un consolateur.

—Taisez vous, mon pauvre Pierre, quand on n'a pas l'honneur du soldat, on ne doit pas en afficher la brutalité. Je vous ai rendu votre parole, comme on rend les titres d'une créance à un débiteur insolvable. J'ai traîné ma vie, triste au milieu des heureux, morte au milieu des vivants, sans qu'un seul de

mes regards vous ait reproché votre conduite ; mais si j'ai supporté patiemment toutes ces tortures, je ne sais pas assister les bras croisés au supplice d'une autre. Vous avez prononcé ce matin, devant le cardinal-vicaire, l'arrêt de mort de Tolla.

—Elle n'en mourra pas, madame. Tous ceux que nous avons tués se portent à merveille.

—Vous trouvez !

Il est impossible de rendre l'accent de douleur, d'amertume et de découragement avec lequel elle prononça cette parole. Tout autre que le colonel aurait frémi, comme en écoutant le râle d'une mourante. Il se contenta de ricaner, et répondit en appuyant lourdement sur sa plaisanterie :

—Vous êtes fraîche comme une rose.

La marquise ne se contenta plus.

—Lâche ! dit-elle, tu ne m'as point pardonné de n'être pas morte sur le coup, et ce peu de vie qui me reste est une offense à ta vanité ! Eh bien, console-toi : Tolla ne résistera pas si longtemps. Je la vois dépérir, et je te promets qu'elle s'éteindra bientôt, dans la prison ou lui-même l'a cloîtrée. On connaîtra que les Coromila ne sont point dégénérés et qu'ils ont fait des progrès dans l'art de tuer les femmes ; mais, après ce triomphe, je te conseille de cacher soigneusement ton cher Lello : Philippe a du cœur, il aime Tolla comme sa sœur, il la vengera !

Quand la marquise fut sortie, le colonel se sentit soulagé mais non satisfait. Les dernières paroles de Mme Trasimeni lui restaient sur le cœur, et il craignait pour la réputation et pour la vie de Lello. Avant de se rendre aux prières de son maître d'hôtel et à l'appel de son déjeuner, il écrivit à Rouquette et donna des ordres à Cocomero. Il disait à Rouquette :

“ Je remets entre vos mains la vie de Lello ; ne le quittez sous aucun prétexte. Le cardinal Odescalchi va probablement vous rappeler : faites la sourde oreille. Si vous perdez votre place, je vous indemniserai largement : la maison Rothschild a cinquante mille francs pour vous. Le jeune Feraldi et son ami Philippe iront chercher querelle à notre enfant : tirez-le de leurs mains. Au premier danger, partez pour l'Angleterre, et ne dites à personne où vous all. En attendant, et pour plus de prudence, fréquentez le tir de Lepage et la salle de Bertrand.”

Il déclara à Cocomero qu'il fallait, pour l'honneur de la famille Coromila, que Mlle Feraldi sortît au plus tôt de Saint-Antoine.

—Que faire, excellence ?

—Tu me le demandes, animal ! C'est à toi de le trouver : je te paye pour avoir de l'esprit.

—As-tu parlé à la femme de chambre ?

—Oui excellence, hier soir. Elle sortira si on lui fait une dot.

—Promets-lui mille écus, et qu'elle sorte aujourd'hui même. Tu me l'amèneras sans tarder.

Ce chiffre de mille écus fit réfléchir Amarella. Pour six cents francs, elle serait sortie sans marchander ; elle trouva que mille écus, pour enjambe le seuil d'une porte, étaient un maigre salaire. Les paysans sont ainsi faits ; offrez-leur cinq francs d'un balut, ils vous frappent dans la main ; offrez-en cinquante, ils en veulent dix mille ; c'est le dernier prix. Le pauvre Cocomero devint un habitué du parloir de Saint-Antoine. Le 1er octobre, après trente-sept jours de discussion, il n'avait pas gagné une pouce de terrain.

Pendant ce temps Tolla se désespérait, Lello ne lui avait écrit, du 16 juillet au 1er octobre, que la lettre du 11 août, que ses parents s'étaient bien gardés de lui faire lire : elle était donc restée deux mois et demi sans nouvelles de son amant. Sa passion avait résisté à une si cruelle épreuve : elle aimait avec désespoir, mais elle aimait. Jamais on entendit une plainte sortir de sa bouche : sa douleur tranquille et résignée édifiait tout le couvent ; les religieuses apprenaient à son école l'art sublime de souffrir sans murmure et d'adorer le bien-aimé jusque dans ses rigueurs.

Les salons de Rome, naguère si hostiles à Tolla, commençaient à se tourner contre ses ennemis. Ses malheurs et son

courage étaient cités partout, dans un pays où la politique est obscure et souterraine, où les journaux sont aussi insignifiants que des almanachs, l'attention publique, qui se prend où elle peut, s'attacha au couvent de Saint-Antoine. Les Romains ont l'âme bonne et les pleurs faciles. Rome entière applaudit comme dans un théâtre, à la belle conduite du jeune Morandi, qui vint pour la troisième fois demander au comte la main de Tolla. Morandi fut pendant huit jours l'orgueil de l'Italie : Les paysans qui venaient au marché ou les maçons qui s'en allaient à l'ouvrage lui criaient à tue-tête : *Bravo, ser pajno !* " Bien, monsieur le monsieur ! " Ces témoignages éclatants de l'opinion firent entrer sous terre tous les ennemis de Tolla. Ceux qu'une petite jalousie avaient soulevés contre elle lui accordèrent sa grâce, dès le jour où elle inspira plus de pitié que d'envie. La générale, dont les sentiments ne pouvaient changer, parce que ses intérêts étaient toujours les mêmes, se crut cependant obligée de faire une visite à madame Feraldi : elle vint avec Nadine apporter quelques grimaces de condoléance dans ce palais où ses calomnies avaient fait couler tant de larmes. Tels étaient les frémissements de l'émotion publique, qu'ils traversèrent les murailles du couvent et parvinrent jusqu'aux oreilles de Tolla. Malgré les précautions admirables de ses parents et les ordres exprès du docteur Ely, qui déclarait qu'une mauvaise nouvelle pouvait la tuer, la pitié indiscrète de quelques amis, une allusion maladroite à la trahison de Manuel, un blâme sévère exprimé contre Rouquette, la mirent sur la trace de la vérité : la haine ingénieuse d'Amarella fit le reste. Cette créature, née mauvaise, et que la passion avait rendu pire, alla jusqu'à faire entendre à sa maîtresse qu'il existait des preuves écrites de son abandon. Rien n'est propre à faire juger des angoisses et de la résignation de Tolla, que cette lettre choisie au milieu de toutes celles qu'elle écrivit à Lello.

Rome, 16 septembre 1838.

" Il y a deux mois aujourd'hui que je n'ai reçu une ligne de toi : d'où vient cela, mon Lello ? Ils disent que cela vient de ce que tu ne m'aimes plus. Ton nom et celui de M. Rouquette sont dans toutes les bouches, suivis des épithètes les plus infâmes. On raconte mille traits qui te déshonorent ; on dit que tu te fais un jeu de tromper les filles ; on énumère la liste de celles que tu as perdues : juge si j'ai de quoi souffrir, moi qui connais ton cœur, qui sais tes serments et qui suis sûre que tu n'y manqueras point ! Chaque fois qu'il me vient une visite à la grille, j'ai peur. Ils voulaient me persuader que tu étais infidèle : j'ai répondu que je ne le croirais jamais. Je l'ai juré, quoi que je voie, quoi que j'entende, je ne croirai rien avant ton retour. A tout ce qu'ils me disent, je réponds : " C'est impossible. " Cependant, tu ne m'écris pas ; pourquoi me faire cette peine ? Est-ce que tu crains de m'apprendre la réponse de ton oncle ? Je l'ai devinée, va, et j'en ai pris mon parti. Je te réconcilierai avec lui quand je serai ta femme. Mais tu m'as écrit, on aura intercepté tes lettres ; il est impossible que tu ne m'aies pas écrit : une mortelle ennemie, qui t'aurait supplié comme je l'ai fait, aurait obtenu au moins quelques lignes. Si tu voyais ta Tolla, mon bon Lello, elle te ferait pitié. Je ne ris plus, je dors bien peu, et ce peu est si agité que je m'éveille à chaque instant. Tout le jour, je pleure aux pieds de la sainte Vierge en la suppliant de me venir en aide. Quelquefois les sanglots m'étouffent. Ah ! reviens vite, si tu veux que je vive ! Je sens que mes forces sont à bout : si l'on mourait de tristesse, il y a longtemps que tu n'aurais plus de Tolla. Mais on désespérera de ma vie avant que je doute de ton honneur, et j'emporterai jusqu'au fond de la tombe ma foi dans tes promesses."

L'amaat de Mlle Cornélie (c'est Lello que je veux dire) avait tant d'occupations qu'il laissait à Rouquette le soin de dépouiller sa correspondance.

X.

Le 1er octobre, Cocomero s'introduisit assez avant dans la confiance d'Amarella. Il lui apporta une copie de cette terrible lettre du 11 août qu'il avait reproduite lui-même, sous la

dictée de Nadine, à plus de vingt exemplaires. Amarella ravie d'avoir en main de quoi assassiner sa maîtresse, ouvrit son cœur à l'aimable Napolitain :

— Ne croyez pas, lui dit-elle, que ce soit l'intérêt qui me retienne ici, c'est une plus noble passion, la haine. Quand vous m'avez vue refuser successivement vos offres, vous avez peut-être supposé que je ne songeais qu'à me faire donner une plus grosse dot. Non, mon cher monsieur ; mais que ferais-je d'une dot, si je ne trouve pas un mari ?

— Vous en trouverez de reste. L'argent attire les épouseurs comme le grain les moineaux.

— Oui, si je voulais prendre un mari à la douzaine ! Mais quand on veut du bien à quelqu'un !

Amarella raconta longuement qu'elle voulait du bien à un jeune homme qui ne lui voulait que du mal. Elle apprit à Cocomero le nom de son ingrat, les services qu'elle lui avait rendus, et comment elle lui avait sauvé la vie un soir qu'il avait été frappé dans l'ombre par un lâche assassin. Elle se déchaîna ensuite contre sa maîtresse qu'elle accusait d'être la complice de Menico.

— Enfin, dit-elle, depuis quatre mois, je ne me nourris que d'amour et de haine ; je ne vis plus que pour épouser Menico et me venger de Tolla.

— Eh ! chère enfant, que ne le disiez-vous ? Vos désirs sont légitimes, et ils seront satisfaits. Mais pourquoi n'avez pas parlé plus tôt ? Il y a un grand mois que je vous aurais vengée et mariée.

— Mariée à Menico ?

— A lui-même.

— Vous êtes donc un ange du ciel ?

— Pas tout à fait.

— Un sbire de la police ?

— Peut-être.

— Vous pouvez le forcer de me prendre pour femme ?

— Est-ce la première fois que la police pontificale se mêle de mariages ?

— Ne me trompez pas, je vous en prie ; cette... affaire se ferait-elle bientôt.

— Il est quatre heures ; avant minuit, vous aurez le sacrement.

— Et que faudra-t-il que je fasse ?

— Presque rien : vous irez porter cette lettre à votre maîtresse.

— C'est ma vengeance.

— Vous lui direz que, puisque tout espoir est perdu pour elle et qu'elle ne reste plus au couvent que pour son plaisir, vous ne vous souciez pas de lui tenir éternellement compagnie.

— Soyez tranquille, je lui dirai cela, et bien autre chose. Après ?

— Vous sortirez immédiatement de Saint-Antoine, et vous viendrez habiter le logement que je vous ai préparé *via de Pontifici*, 24. N'oubliez pas de laisser ici votre nouvelle adresse : il faut que Menico sache où vous demeurez. Il aime Tolla, dites-vous.

— J'en suis sûr.

— C'est lui qui vous a décidée à vous renfermer avec elle ?

— Lui seul.

— Il viendra ce soir vous prier de retourner au couvent. Il faut qu'il vous trouve au lit. Vous disputerez, vous ferez traîner la discussion jusqu'à minuit. On frappera violemment à votre porte : vous crierez, vous craindrez d'être compromise, vous le cacherez dans un cabinet. Je me charge du reste.

— Vous serez là ?

— Non. C'est le cardinal-vicaire qui fera les frais de la cérémonie. Je lui apprendrai, par un avis anonyme, que vous avez quitté le cloître pour courir à un rendez-vous. Le cardinal est un saint homme, ennemi de l'immoralité : il enverra le prêtre et les gendarmes.

— Et... j'aurai la belle dot que vous m'avez promise ?

— Ce soir même je vous donnerai mille écus.

— Vous offririez hier de me donner deux mille écus !

— Oui, mais je n'offrais pas de vous donner Menico.

Marché fait, Amarella monta en courant chez sa maîtresse. Tolla était assise, sur une chaise basse, devant une petite table de bois noir. Elle avait commencé une lettre à Lello, sans avoir le courage de la finir. Depuis plus d'une semaine, elle était en proie à un malaise étrange. Elle sentait tous les ressorts de son être se détendre. Ses grands yeux avaient pris une beauté morne et désespérée : ils ne lançaient que des sourires pâles et des éclairs éteints. Ses mains étaient si faibles, qu'un instant avant l'entrée d'Amarella elle avait laissé tomber sa plume, comme un fardeau trop lourd. A ses pieds, un mouchoir taché de sang traînait à terre : elle avait saigné du nez plus de vingt fois en une semaine.

Amarella contempla cette douleur et cet abattement comme un habile ouvrier regarde son ouvrage. Elle fut impitoyable ; elle raconta tout ce qu'elle savait de la trahison de Lello ; elle le peignit consolé, joyeux, et lisant pour égayer quelque orgie, les lettres lamentables de Tolla. Elle écrasait sa maîtresse sous d'odieuses consolations, et, à travers les fausses larmes qu'elle se forçait de répandre, on voyait percer le triomphe et l'insolence de ses regards. Sa conclusion fut de prendre congé et de donner la lettre.

Tolla resta plus d'une heure en présence de cette dépêche de mort, qu'elle regardait sans la lire, qu'elle lisait sans la comprendre, qu'elle comprit enfin, mais dans un tel trouble d'esprit, qu'elle n'en aperçut pas toute la portée. Elle ne s'avisa même pas que l'écriture n'était point celle de son amant, et lorsqu'il vint lui dire à six heures que sa mère l'attendait au parloir, elle la surprit à baiser machinalement l'autographe de Cocomero.

La comtesse, rassurée par la résignation apparente de sa fille, lui avoua tout, les lettres de Lello, les démarches du cardinal et de la marquise, les refus du colonel, les réponses dictées par Rouquette et la perte des dernières espérances.

— Mon enfant, lui dit-elle, Amarella a raison ; il faut sortir du couvent.

Ce mot provoqua une crise violente. Tolla fondit en larmes. Sa mémoire, son jugement, sa passion, ses forces, se réveillèrent à la fois. Elle cria :

— C'est impossible ! Il n'est pas capable de me trahir. Ces lettres sont écrites pour son oncle ; il veut le gagner par un semblant de soumission. Tu n'as rien compris, tu ne le connais pas : moi seule je le connais. Ne le juge pas ! il est fidèle, je réponds de lui. Il est impossible que dans l'espace de quatre mois un cœur si tendre et si religieux soit devenu un monstre.

D'ailleurs il sait mon vœu : crois-tu qu'il soit assez cruel pour me condamner au couvent pour toute la vie ? Que deviendrais-je s'il m'abandonnait ? Que ferais-je de mon cœur ? Dieu n'en voudrait pas ; il exige qu'on soit toute à lui. Ma pauvre mère ! que tu as dû souffrir pendant ces deux mois ? C'est pour toi que j'aurais voulu être heureuse : Cependant crois-tu qu'il ait pu oublier tout ce qu'il m'a promis ?

Pendant sept jours elle vécut sans sommeil, sans repos, agitée par des rêves pénibles, accablée par un mal de tête insupportable. Lorsque le délire la quittait, elle consolait sa mère. Elle ne douta pas un instant que sa maladie ne fut mortelle. Dès le second jour elle voulut écrire une lettre pour Lello.

— Si j'attendais plus longtemps, dit-elle, je ne pourrais plus lui faire mes adieux.

En l'absence de la comtesse, une jeune religieuse écrivit sous sa dictée la lettre suivante :

« Te souviens-tu, Lello, que nous sommes convenus autrefois de ne jamais nous mettre au lit sans avoir fait la paix ensemble ? Réconcilions-nous, mon ami : je vais dormir longtemps. Je me suis couchée hier matin avec une grosse fièvre ; il paraît que c'est la fièvre typhoïde. Le cher docteur assure qu'on n'en meurt presque jamais ; moi je sens bien que je n'en guérirai pas. C'est ma faute : j'ai passé trop de nuits en prière, j'ai jeûné trop souvent. J'aurais dû savoir qu'on ne joue pas impunément avec la santé. Ne cherche pas d'autres causes à ma mort : c'est le châtiement d'une longue imprudence, je dis cela pour te prouver que tu n'as pas de reproches à te faire ; tu auras assez de tes chagrins ! Quand je comparaitrai en présence du bon Dieu, j'espère qu'il me pardonnera de t'avoir aimé plus que lui. Toi,

tu vas vivre longtemps ; je prierai mon ange gardien qu'il ajoute mes années aux tiennes. Sois heureux pour tout le bonheur que tu m'as donné. Quand tu me disais : *Tolla mia !* je voyais les cieux ouverts. Tu m'as promis de ne pas te marier si tu venais à me perdre : c'est une promesse qui était bonne autrefois, dans le temps où nous nous croyions éternels ; maintenant je te commande de l'oublier. Choisis une femme douce et pieuse, qui ne te défende pas de prier pour moi. Si tu as une fille, tâche d'obtenir qu'on l'appelle Tolla : de cette façon, tu te souviendras de mon nom toute ta vie. Adieu. Quand tu recevras cette lettre, donne un baiser à mon pauvre petit portrait : c'est tout ce qui restera sur la terre de ta fidèle.

« TOLLA. »

Cette lettre, signée de la propre main de Tolla, fut portée discrètement à la poste, à l'insu de la famille Feraldi. Le comte et Victor se désespéraient de ne pouvoir pénétrer dans le couvent.

Victor, las de verser des larmes inutiles, disparut dans la soirée du 4 octobre. On perdit sa trace à Civita-Vecchia, et sa mère devina en frémissant qu'il s'était embarqué pour la France. Rome entière s'associait aux douleurs de la famille Feraldi. Mille personnes attendaient à la porte du couvent la sortie du médecin. Toutes les communautés entreprirent des neuvaines. La ville était en prière, comme si chaque famille avait eu un enfant en danger de mort.

Pour suppléer Amarella, qui ne se retrouvait point, quatre religieuses voilées se tenaient à toute heure dans la cellule de la malade ; autant de sœurs converses attendaient au dehors. C'était à qui passerait les nuits. De temps en temps une garde-malade s'échappait de la chambre pour pleurer librement : qui n'aurait pas pleuré en voyant mourir tant de jeunesse et de beauté ?

Le 8 octobre, la maladie entra dans une période nouvelle : les maux de tête se dissipèrent, la soif devint moins vive, les douleurs d'entrailles furent presque insensibles ; mais le poulx était misérable, la stupeur profonde, l'accablement extrême, la respiration étouffée : la pauvre créature râlait à faire peine. Le 10, on lui administra le saint viatique. Le samedi 12, on signala un mieux sensible, et un rayon de joie éclaira la ville.

Tolla profita du répit que lui laissait la mort pour rompre les derniers liens qui l'attachaient à cette terre. Elle fit porter son anneau de fiançailles à la madone de Sant Agostino, qui possède le plus riche écrin qui soit au monde ; elle renvoya au palais Coromila le portrait de Lello, mais le porteur, qui était Menico, eut l'imprudence de le laisser voir, et le peuple le brûla, au milieu du Corso, sans respect pour le génie de l'artiste et la beauté de la peinture. Le lendemain, toute lueur d'espoir s'éteignit ; la mourante reçut l'extrême-onction, et la comtesse fut entraînée loin de sa fille qu'elle ne devait plus revoir. Tolla, étendue sans mouvement, ne recevait plus aucune impression du monde extérieur. Elle avait demandé à saint Joseph qu'il daignât la recevoir un mercredi : son dernier vœu fut exaucé, et ce fut le mercredi 17 octobre, au premier coup de l'*Ave Maria*, qu'elle entra dans le repos des justes. Sa vie s'exhala dans un soupir si faible, qu'il fut à peine entendu des personnes qui entouraient son lit. La supérieure, en rendant compte de l'événement au cardinal-vicaire, disait :

— Ce n'est pas une mort, c'est le doux passage d'une âme pure dans le sein de Dieu.

Le couvent qu'elle avait sanctifié par son martyre envoya jusqu'à trois ambassades chez le comte pour implorer la faveur de conserver ses reliques : déjà le peuple parlait d'elle comme d'une sainte. Mais le comte Feraldi crut qu'il était de son honneur et de sa vengeance de la conduire pompeusement au tombeau de sa famille. Il eut assez de crédit pour obtenir, ce qui ne s'accorde pas une fois en dix ans, le droit de la transporter découverte, sur un lit de velours blanc, et de lui épargner l'horreur du cercueil. Tous les jardins de Rome se dépouillèrent pour lui envoyer des fleurs : Le convoi quitta l'église de Saint-Antoine-l'Abbé le jeudi soir, à sept heures et demie, pour se rendre aux Saints-Apôtres, où les Feraldi ont leur sépulture,

Le corps était précédé d'une longue file de confréries blanches et noires, portant chacune sa bannière. La lumière rouge des torches se jouait sur le visage de la belle morte et semblait l'animer de nouveau. Un détachement de vingt-quatre grenadiers accompagnait le cortège pour rendre honneur à la famille Feraldi et protéger le palais Coromila. Lorsqu'on traversa le Corso, un sourd frémissement parcourut le peuple, et quelques torches vinrent tomber devant la porte du colonel ; les soldats se hâtèrent de les éteindre.

Au moment où le convoi arrivait à la porte de l'église, une chaise de poste accourue au galop de quatre chevaux fut arrêtée par Dominique. Un jeune homme endormi dans la voiture s'éveilla, vit le cortège, poussa un cri, sauta par la portière, et s'enfuit en courant comme un fou : c'était Manuel Coromila.

Voici ce qui s'était passé à Paris. Le 11 octobre, Cornélie célébra avec tous ses amis le retour de la belle saison d'hiver. On rit un peu, on joua beaucoup, et l'on but énormément. Rouquette gagna cinq cents louis, et Manuel une migraine. Le lendemain à midi, Rouquette était sorti, Manuel couché ; le garçon de l'hôtel apporta deux lettres. Manuel le renvoya à Rouquette, mais Rouquette était loin, et l'une des deux lettres était très-pressée. Manuel l'ouvrit sans prendre garde à l'adresse, et il lut :

"Mon seul vrai prince,

"Je me plais à croire que le fils des Coromila repose sur ses lauriers comme un jambon. Ça lui apprendra à boire plus que jauge. Arrange-toi pour qu'il dorme trente-six heures ; je le connais, c'est dans ses moyens. Je t'attendrai ce soir, ou plutôt demain à une demi-heure du matin, et je te prouverai que le proverbe est une vieille bête, et qu'on peut être heureux au jeu sans être malheureux en amour. Brûle ma lettre : s'il allait la trouver, il aboierait comme un *doge*.

"CORNÉLIE."

La seconde lettre était le dernier adieu de Tolla. Manuel déposa la première chez Rouquette, après y avoir écrit de sa main :

"En quelque lieu que je vous trouve, je vous tuerai comme un chien."

Il partit le soir même par la malle de Marseille. En traversant une des cours de l'hôtel des Postes, il entendit prononcer indistinctement le nom de Feraldi, il avait des bourdonnements étranges dans les oreilles. Au même instant, il heurta, en courant, un jeune homme qui ressemblait à Toto ; il se crut en butte à la persécution des remords. A Marseille, il trouva un vapour qui chauffait pour Civita-Vecchia ; à Civita, il se jeta dans la première voiture qu'on lui offrit ; il fit tout ce long voyage en six jours, pleurant, priant, et jurant d'épouser Tolla s'il la trouvait vivante. La fatigue et la douleur avaient altéré ses traits, cependant il fut reconnu et suivi par Menico.

Menico s'était laissé marier sans résistance, la prison l'aurait séparé de Tolla. Cinq minutes après la sortie du prêtre, il usa de ses nouveaux pouvoirs pour envoyer sa femme à Velletri, où elle avait des parents. Quand la santé de Tolla fut désespérée, il acheta un couteau. C'était pour tuer Manuel. Il alla ensuite acheter une douzaine de chapelets. Les marchands qui les vendent se chargent de les faire bénir. Ils les enferment dans une boîte et les envoient au Vatican. Dominique glissa subtilement son arme sous les chapelets, et deux jours après il la trouva sanctifiée par la main de Grégoire XVI. C'est en compagnie de ce couteau bénit qu'il se mit à la poursuite de Manuel. Il le joignit au milieu du pont Saint-Ange, et arriva fort à point pour le voir sauter dans le Tibre. Il s'y lança après lui et le ramena sur le bord.

—Puisque vous voulez mourir, lui dit-il je vous condamne à vivre. Vous ne méritez pas d'aller la rejoindre. Je vous poursuivais pour vous tuer, mais je me garderai bien de le faire, maintenant que je sais que vous êtes capable de remords. Le service est pour demain à onze heures ; toute la société y sera : vous ne pouvez pas y manquer, c'est vous qui donnez la fête !

La messe des morts fut célébrée par le cardinal Pèzzato. La

ville entière accourut admirer pour la dernière fois cette fleur de vertu et de beauté. Son visage était calme et souriant ; la mort avait effacé tous les ravages de la maladie : Tolla fut encore un jour la plus jolie fille de Rome. Les pieuses femmes qui vinrent baiser ses pieds vus mirent en pièces le velours de la draperie. Les soldats qui gardaient le catafalque étaient aveuglés par les larmes ; aucun chrétien ne sortit de l'église sans s'essuyer les yeux ; Nadine Fratief pleura mieux que personne : elle s'était exercée le matin devant une glace.

Dix-huit ans se sont écoulés depuis le dénouement de ce drame, qui commença au milieu d'un bal et finit autour d'une tombe.

Parmi les personnages que j'ai mis en scène, quelques-uns vivent encore. Lello ne s'est jamais marié ; il habite son palais de Venise, en paix avec tout le monde, excepté avec lui-même. Philippe et Victor lui ont laissé la vie, comme Dominique, de peur de le délivrer de ses remords. Le colonel, est mort il y a deux ans d'une attaque d'apoplexie. Après son souper, il glissa sous la table, comme à son ordinaire, et ne se releva plus. Tous les ivrognes conviennent qu'il a fait une fin digne de sa vie. Rouquette se porte bien : il s'était enfui de l'hôtel Meurice un quart d'heure avant l'arrivée de Victor Feraldi. On ne l'a jamais revu à Rome. La passion des aventures, qui ne s'éteindra jamais en lui, l'a jeté dans les affaires : il a été longtemps l'un des chevaliers errants de la spéculation. L'argent des Coromila a prospéré entre ses mains, et vous l'entendrez citer à la Bourse parmi les plus honnêtes gens, je veux dire parmi les plus riches.

La générale a reconnu avec surprise que Manuel n'avait jamais songé à Nadine.

Après cette découverte, la mère et la fille ont parcouru le monde entier, lanterne en main, à la recherche d'un homme : elles n'ont pas encore trouvé.

La marquise Trasimeni ne survécut pas longtemps à Tolla ; elle tomba avec les dernières feuilles. Philippe quitta le service : il prit Menico pour domestique et pour ami. Les malheurs de Tolla exercèrent une fâcheuse influence sur son esprit : il se mit à douter de bien des choses auxquelles il avait cru.

La proclamation de la république romaine ne le surprit pas : il l'espérait activement depuis plusieurs années ; il fut élu à l'assemblée constituante, et mourut le 3 juillet 1849 sur les remparts de Rome. Menico finit avec lui. Amarella, devenue veuve sans avoir jamais été femme, prête à usure aux petites gens de Velletri l'argent la console de tout. Cocomero est un des plus beaux fleurons de la police napolitaine. Lorsqu'il retourna dans son pays, il portait les marques du couteau de Menico.

Victor Feraldi a six enfants, dont quatre filles ; l'aînée habite avec ses grands parents : elle s'appelle Tolla. Le comte est la seule personne qui se soit vengée de la trahison de Manuel. En 1841, trois ans après la mort de sa fille, il réunit comme il put les lettres des deux amants et les fit imprimer à Paris, avec un court exposé des faits. Le récit, qui occupe environ vingt-cinq pages, se termine ainsi :

"Puisse cette véridique histoire servir d'utile exemple aux parents, aux jeunes gens mal conseillés et aux jeunes filles sans expérience !"

Le jour même où ce livre pénétra en Italie, le colonel Coromila fit acheter et détruire l'édition entière ; mais la tradition, à défaut de l'histoire, a perpétué le souvenir des malheurs de Tolla. L'église des Saints-Apôtres et le tombeau de la pauvre amoureuse devieulent à certains jours de l'année un but de pèlerinage, et plus d'une jeune Romaine ajoute à ses litanies du soir :

"Sainte Tolla, vierge et martyre, priez pour nous !"

FIN

Pour paraître dans notre prochain numéro :

L'ABIME

par MME JUDITH.